

Mensuel écologique - N°11 - septembre - 3,50 F

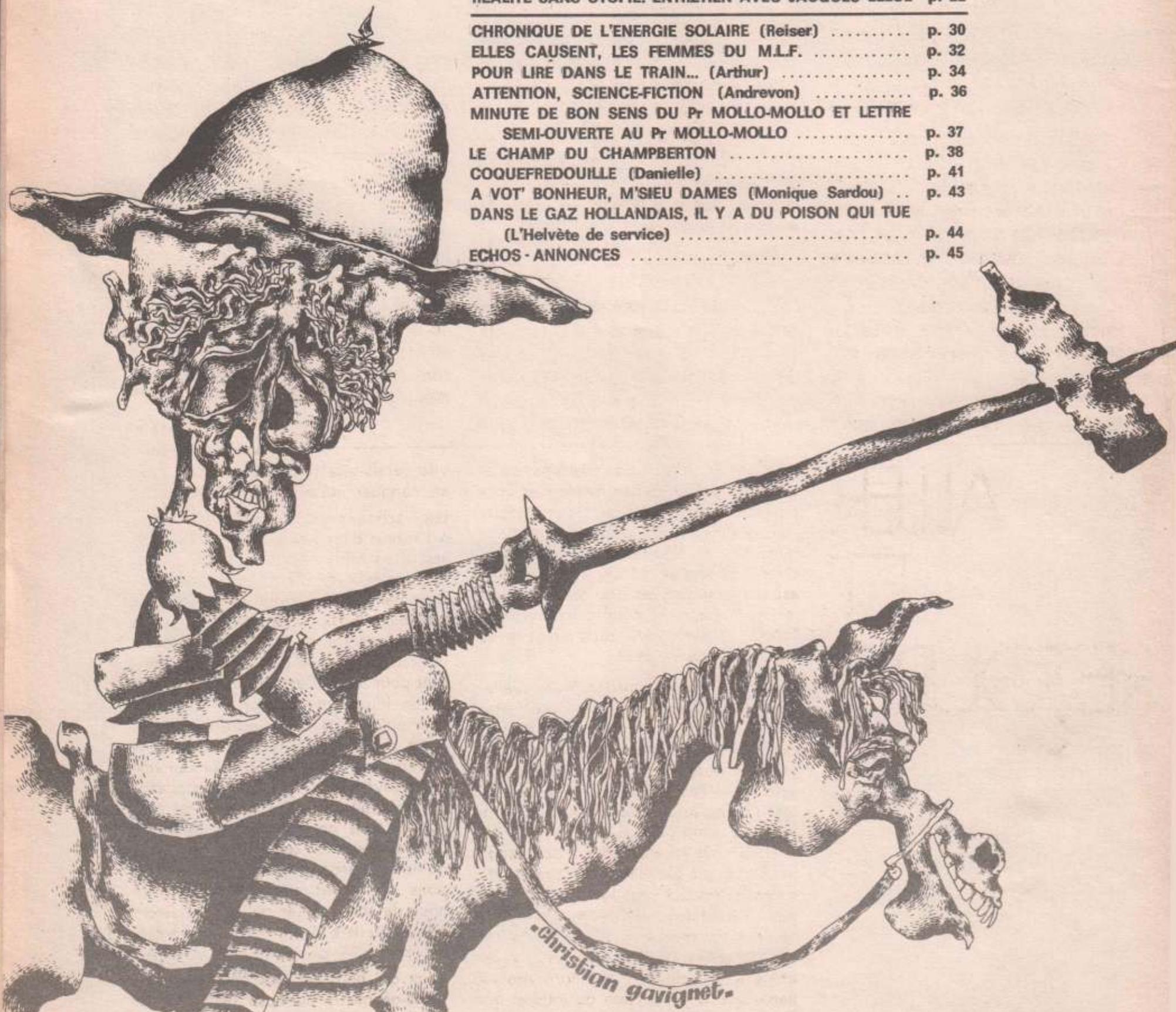
# la guerre ouverte

le journal qui annonce la fin du monde



# SOMMAIRE

ALLO, LA TOUR DE CÔNTRÔLE... (E. Prémillieu) .....	p. 3
ALLER ET RETOUR ? NOTES DE LA REDACTION (Jean-Marc)	p. 3
CHRONIQUE DU TERRAIN VAGUE : UNE SALE GUEULE DE DIFFAMATEUR (B. Charbonneau) .....	p. 5
BANDE DESSINEE (Soulas) .....	p. 7
<hr/>	
SOUS LE SOLEIL ENNEMI (2e partie) (Gatheron) .....	p. 8
<hr/>	
DESSIN (Fournier) .....	p. 14
TRIBUNE : LA MARGE ET SON CONTEXTE (Saracino) .....	p. 5
LE MOINDRE GESTE PEUT FAIRE SIGNE .....	p. 16
CHRONIQUE DE LA MORT RADIEUSEE : QUAND DES BIOLOGISTES L'OUVRENT TOUTE GRANDE .....	p. 18
ANIMALS CRAKERS (Rog Bollen) .....	p.
<hr/>	
REALITE SANS UTOPIE. ENTRETIEN AVEC JACQUES ELLUL	p. 22
<hr/>	
CHRONIQUE DE L'ENERGIE SOLAIRE (Reiser) .....	p. 30
ELLES CAUSENT, LES FEMMES DU M.L.F. ....	p. 32
POUR LIRE DANS LE TRAIN... (Arthur) .....	p. 34
ATTENTION, SCIENCE-FICTION (Andrevon) .....	p. 36
MINUTE DE BON SENS DU Pr MOLLO-MOLLO ET LETTRE SEMI-OUVERTE AU Pr MOLLO-MOLLO .....	p. 37
LE CHAMP DU CHAMBERTON .....	p. 38
COQUEFREDUILLE (Danielle) .....	p. 41
A VOT' BONHEUR, M'SIEU DAMES (Monique Sardou) ..	p. 43
DANS LE GAZ HOLLANDAIS, IL Y A DU POISON QUI TUE (L'Helvétè de service) .....	p. 44
ECHOS - ANNONCES .....	p. 45



# allo, la tour de contrôle...

D'un mois de juillet consacré en partie à des prises (ou des reprises) de contact avec les milieux « écologistes », je retire deux impressions assez contradictoires.

La première, c'est que la réflexion « écologique », malgré qu'on en dise, m'apparaît constituer quelque chose de fort, au-delà de la mode ; une façon tout à fait nouvelle de (se) poser des problèmes essentiels. Bref, un mouvement « de fond », irrécupérable ; à condition que...

Car — et c'est là ma deuxième impression — commence à se manifester clairement la tentation pour certains de « dépasser » l'écologie pour en (re ?) venir au politique, terrain connu, avec sa dialectique sécurisante et son logos rassurant. Alors, messieurs, si l'on vous entend bien, il faudrait passer au plan politique ? Ou'est-ce à dire ? L'écologie, telle que nous la pratiquons, que ce soit au niveau de l'analyse ou au niveau de l'action, ne serait pas politique, mais seulement infra-politique ? (Il est bien évident que nous ne nous donnerons pas le ridicule de foncer tête baissée sur le chiffon

rouge que d'aucuns nous présentent en parlant de discours écologique réactionnaire.)

Qu'appellez-vous donc politique ?

J'appelle politique toute analyse et toute action remettant en cause ce qui m'est — dans la situation faite à l'homme dans et par le système — aberrant et invivable, parce qu'injuste et châtrant, et appelant à un autre type de relations humaines (donc économiques et politiques) où je me situe en déséquilibre moindre et en plus grande conformité avec ce que je crois être la justice et la liberté possibles. Et que cela passe par mes rapports avec l'environnement humain et matériel, me semble du domaine de l'évidence.

La Gueule Ouverte n'est et ne peut être que le lieu où cette recherche existe et s'exprime. Si l'on y cherche une doctrine se donnant comme lecture objective et imparable de la révolution (écologique ?), il est évident qu'on en sera déçu. Le lieu donc, où s'expriment et continueront de s'exprimer des analyses et des démarches allant dans le sens d'une remise en cause

radicale de ce système économique, politique et donc de relations humaines dont nous avons quotidiennement conscience de crever.

A supposer maintenant que la G.O. soit l'émanation d'un groupe ayant une pensée et une pratique cohérente vis-à-vis de son discours, le problème ne serait-il pas tout bonnement d'élaborer aussi clairement que possible un manifeste, une charte écologique que l'on donnerait à connaître aux foules esbaudies, et puis de se retirer dans un silence hautain : que le peuple fasse advenir ce que nous lui avons communiqué ?

L'honnêteté n'est pas là. L'honnêteté, celle qui nous reste, est de dire et de redire que nous sommes dans la merde, jusqu'au cou. Que chacun, ayant fait la même analyse, fasse part de son sursaut, de ses espoirs, de ses refus comme de ses adhésions. Cela me paraît autrement nécessaire actuellement que de tenir un discours totalitaire de plus. Non pas la vérité, mais la vie. C'est pas si simple.

E. P.

## ALLER ET RETOUR ?

Le courrier que nous recevons constitue une préoccupation majeure et quotidienne de la Rédaction. Nous n'avons pas, là-dessus, d'idées ni de solutions générales et bien arrêtées. Nous voudrions seulement ici aborder quelques aspects pratiques et des questions qui les accompagnent pour aller vers un fonctionnement plus satisfaisant avec ceux qui nous écrivent.

Pour répondre au courrier, individuellement à chaque lettre, on devrait attacher des personnes en permanence à cette fonction. Nous ne sommes pas assez nombreux, voilà une justification suffisante. Pour ceux qui ne se contentent pas de justifications, on peut aller jusqu'au fond : « Est-ce que ça vaudrait le coût ? » Répondre à des lettres médiocres n'a pas d'intérêt. Et répondre à des lettres qui vont loin (je pense ici aux profondes réflexions critiques qu'on peut recevoir), exigerait de patientes conversations attentives, à reprendre sans cesse. Y répondre vite — parce que la production du journal impose un rythme très rapide, tout fait de brusques ruptures — y répondre

vite serait une façon de se dédouaner et manquer notre propos.

Les réactions critiques qui sont destinées à l'auteur d'un article lui sont transmises. Il en fait ce qu'il veut (ou peut). Nous jouons ce rôle de relais systématiquement. Il arrive que ce ne soit pas possible. Ainsi, nous avons reçu un texte signé Tonton Esculape sans autre indication. Il nous parut assez intéressant pour le publier. Ce qui nous a attiré un important courrier. Mais on ne sait toujours pas où joindre ce tonton. Si on passe des écrits dont les auteurs préfèrent se cacher sous un pseudonyme (ils peuvent avoir d'excellentes raisons de le faire), la G.O. garantit cet anonymat. Mais nous voudrions avoir les coordonnées de ces anonymes pour qu'ils se chargent eux-mêmes des réactions qu'ils ont suscitées. Sans quoi nous devons penser qu'ils considèrent que ce qu'ils écrivent ne tire pas à conséquence. Eh bien, Tonton Esculape ? Ceux qui nous écrivent pour avoir des renseignements ou nous demander de l'aide dans l'action qu'ils mènent feraient bien de se rendre compte que

la fabrication du journal mobilise toutes les énergies qu'on y place. Sauf dans des cas particuliers, pour des demandes précises où nous pouvons apporter des réponses **précises**, nous ne répondons pas, parce qu'on ne sait pas, ou parce qu'on peut trouver facilement ces renseignements ailleurs, ou bien parce qu'on n'a pas le temps.

On ne sait pas. Exemple : de nombreux lecteurs se plaignent de ne pas arriver à se procurer la G.O. dans leur coin. Comment voulez-vous que nous soyons au fait de la situation ? Si vous voulez que votre marchand de journaux diffuse la G.O., discutez avec lui, demandez-lui pourquoi il ne la reçoit pas ou en nombre insuffisant, faites qu'il en réclame. Et dites-nous où et pourquoi ça ne va pas. Alors, on essaiera, nous aussi, de faire quelque chose. Et, d'un côté comme de l'autre, on pourrait arriver à une distribution mieux répartie. La G.O. prétend faire un autre usage de son courrier de lecteurs qu'un simple indice d'audience pour mesurer la valeur d'un article ou l'importance d'un problème. Elle n'entend pas davantage en remplir une rubrique « Le courrier des lecteurs ». Car il faut déceler dans cette pratique, le plus souvent, une manière de se débarrasser de la lettre qui vise l'équipe du journal en la retournant en spectacle. Qui procure l'illusion du débat démocratique, de la participation (sinon de la complicité entre celui qui produit et celui qui consomme), de l'universalité et du libéralisme généreux du journal.

Le courrier c'est pour nous une source privilégiée de l'information. On nous envoie des bribes d'information, des coupures de presse (un peu pour alimenter nos « échos de la merde »). C'est en volume la part la plus importante de ce que nous recevons, et probablement la plus fertile. C'est certainement aussi la plus difficile à exploiter. Ici nous n'avons guère de temps pour éplucher la presse. Or, c'est souvent dans les canards les plus minables que s'égarer des informations énormes. L'art de renifler les poubelles ! Car nous ne baignons pas dans les sphères du savoir transparent. Il n'y a pas de « secret des dieux ». Voilà bien une mystification que la G.O. voudrait voir crever. Toutes les informations qu'on peut passer, soit nous allons les cueillir sur place, soit on nous les envoie. Alors, si un peu partout des lecteurs découpent régulièrement, dans leur presse locale, des articles qui ont trait à nos préoccupations communes, qu'ils nous

les communiquent. Et si possible qu'ils y joignent des indications complémentaires sur la situation précise.

Nous recevons des textes destinés à figurer dans le journal. Nous préférons toujours un texte dactylographié, sans ratures ni surcharges, à un manuscrit. Mais même lorsqu'un texte nous arrive bien présenté, nous devons le retaper pour qu'il corresponde aux normes dont nous avons convenu pour la mise en page. Ce sont des conventions assez simples et précises :

- Régler sa machine à écrire pour que la ligne contienne 60 caractères et intervalles, et la page, 40 lignes ;
- N'écrire que sur le recto des feuilles et numéroter les pages ;
- Renvoyer les notes sur la dernière page ;
- Ne jamais commencer en retrait de la marge (que ce soit pour les titres, les sous-titres, les débuts de paragraphe, etc.) ;
- Sauter une ligne pour « aller à la ligne », et bien détacher les sous-titres en laissant un espace plus grand qu'entre deux paragraphes ;
- Quand un mot est coupé en fin de ligne, il est indifférent que cela tombe sur une voyelle ou une consonne, et les traits d'union sont ici inutiles.

Une telle mise en forme, d'une part, facilite le travail du metteur en page ; d'autre part, elle nous permet d'apprécier le volume du texte (une page dactylographiée égale à peu près une colonne du journal).

Il n'est pas besoin de spécialistes pour faire ce travail. Si ceux qui nous envoient des textes se pliaient à ces normes, nous passerions moins de temps à les retaper. Evidemment, nous continuerons à le faire. Mais ne nous faites pas transcrire alors de belles contestations de la division du travail et de la parcellisation des tâches. On ne vous prendrait plus au sérieux, brillants idéologues ! A l'inverse, un produit ainsi « conditionné » n'acquiert pas par là un droit prévalent de passage dans le journal. C'est une toute autre question dont les termes ne sont cernés que dans le cadre des annonces.

Il est clair que nous ne passons que les annonces qui appellent un dépassement du plan individuel et marquent une démarche un tant soit peu collective. La G.O. n'est ni un organisme de placement, ni une agence de voyages. Vu ? Pour revenir au petit côté pratique des choses : on aimerait recevoir les annonces rédigées de manière concise et

présentées comme il est dit plus haut. Pour ramener un texte (et souvent un tract) de une ou deux pages à quelques lignes, ça prend du temps. Et surtout, n'étant pas au courant de la situation particulière, nous risquons de faire erreur, de porter tout le poids de l'annonce sur un aspect qui n'est qu'accessoire.

Et puis, que ceux qui nous ont fait passer une annonce nous disent quel en a été l'écho. Cela ne se produit qu'exceptionnellement. Sans nouvelles, on doit se demander à la longue si ça sert à quelque chose de publier des annonces. Il faut même aller jusqu'à poser le problème : en en remplissant une page chaque mois, ne nourrissons-nous pas l'illusion chez le « consommateur » de la G.O., qu'il se passe des choses, qu'il se fait plein d'échanges, d'actions en cours... et qu'on peut dormir tranquille ? Pour terminer ces vues du petit côté pratique des choses, descendons jusqu'au mesquin.

D'abord, **une illustration** pour faire rigoler la galerie, voilà ce qu'on a reçu : « Chers amis de la G.O.,

Vous avez bien voulu publier notre communiqué (numéro de juillet). Nous vous serions fort reconnaissants, d'EXTREME URGENCE, de publier celui-là, car nous avons reçu un **courrier fou**, et, la plupart des fois, sans timbre pour la réponse (nous ne sommes pas des capitalistes et les P.T.T. n'ont pas pitié de nous !) Merci...

» Tous ceux qui nous ont écrit et qui n'ont pas reçu de réponse, ou qui désirent assister à la réunion (prévue en principe les 9 et 10 octobre 73) pour la création de villages ou agglomérations communautaires, sont priés de nous écrire en septembre (à partir du 15) en joignant : une enveloppe timbrée et trois timbres pour frais d'organisation.

Adresse : « Pour un monde à l'Echelle Humaine », chez Sergent, BP 9619 PARIS-19<sup>e</sup>.

P.S. pour la G.O. : étant donné les espoirs de beaucoup de futurs communautaires, nous sommes sûrs que vous voudrez bien publier le communiqué ci-dessus, car il nous est impossible de répondre à tous. »

**et un appel** : envoyez vos chèques d'abonnement directement au siège social, à Paris. Pensez à indiquer à quelle adresse il faudra expédier le canard. Mme A.-M. LE MOEL ne l'a pas fait et son abonnement est en rade.

Jean-Marc.

# UNE SALE GUEULE DE DIFFAMATEUR

C'est celle du Comité de Défense du Soussouéou, qui s'est avisé de qualifier de mensongère la publicité du promoteur qui rêve de bétonner cet alpage ossalois. Cet ami du peuple et de la nature se jugeant diffamé par les critiques du Comité vient de le citer en justice. Et si celle-ci suit son cours, après une escarmouche de procédure en juin, le tribunal de grande instance de Pau jugera en automne sur le fond. Cette affaire dépasse de loin le plan local, elle concerne tous les amis et tous les ennemis de la nature, le jugement engageant l'avenir de l'industrie du ski et celui du mouvement de défense « écologique », comme je vais m'efforcer de le montrer.

## L'AFFAIRE DU SOUSSOUEOU

Je me contente de rappeler l'essentiel, la G.O. en ayant déjà parlé (cf. N° 4 : « Soussouéou-Artouste »). D'abord, plantons le décor du Soussouéou. Pour cela nous n'avons qu'à emprunter les jolies photos de nature vierge qui servent à illustrer la réclame du promoteur. Une vallée en auge suspendue entre 1.500 et 2.000 mètres au-dessus de la haute vallée d'Ossau, dans les Pyrénées béarnaises, juste aux confins du parc, qui se réduit ici à une bande de huit cents mètres de rocs et de névés. En juin un parterre d'herbe rase et de fleurs, là-haut en plein ciel où plane un aigle ou des vautours. En été une pelouse immense où errent librement brebis et chèvres. En hiver la page blanche bien égale où le Soussouéou assagi burine en noir ses méandres. En cadrant la plaine, les versants raides de forêts balayés de raillères d'une auge glacière qui s'élève en marche d'escalier jusqu'au grand lac d'Artouste et aux confins du parc. Voici le gisement d'air et d'eau transparente, de neige et de forêts vierges qu'il s'agit d'exploiter.

Longtemps il n'y eut ici que les hommes et la faune sauvage ou domestique de la montagne, si ce n'est, très haut au-dessus de la « plaine » du Soussouéou, le petit chemin de fer du lac d'Artouste établi dès avant la guerre, et une modeste station de ski, fréquentée par quelques skieurs qui fuyaient les foules de Gourette. Puis vint un promoteur qui projeta d'établir dans la plaine du Soussouéou une station de plus de six mille lits, l'équivalent d'une petite ville

sur ce replat d'à peine un kilomètre carré, qui devait être réuni par un tunnel routier de plus de trois kilomètres de long à la haute vallée d'Ossau. Car il devait s'agir d'une station sans voitures. C'est alors que fut fondé un comité de défense pour sauver le Soussouéou de l'asphalte et du béton. Je ne reprends pas ses arguments contre la station (destruction d'un site unique, le parc écologiquement coupé en deux, les risques d'avalanche, l'incertitude des emplois procurés aux Ossalois, etc.). Il suffit de se reporter aux N°s 4 et 10 de la G.O. Quant aux arguments du promoteur, ce sont ceux qui traînent partout en pareil cas : le bonheur du peuple qui réclame des loisirs de grand standing dans la nature garantie vierge par l'asphalte et le béton, et bien entendu pour les Ossalois, créer des emplois en achevant de détruire le peu qui reste d'économie et de société montagnarde.

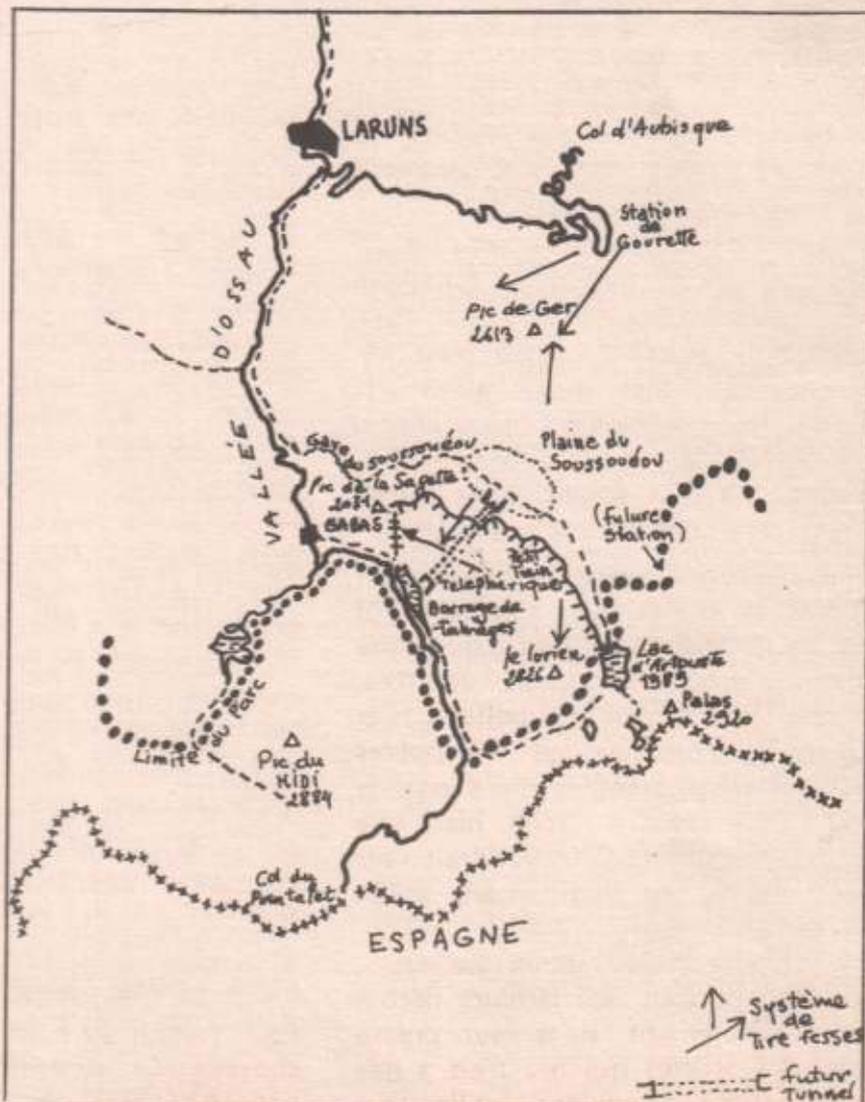
## LE CONFLIT ENTRE LE PROMOTEUR ET LE COMITÉ

Dans des montagnes développées comme la Savoie ou la Bavière, le promoteur eût considéré de haut la fondation d'un tel comité : les petits roquets de l'écologie aboient et les chars lourds de l'industrie des neiges passent. L'essentiel, c'est le fric et que la station se fasse. Mais dans nos lointaines Pyrénées, les promoteurs sont naïfs et sincères, et une telle opposition était inconcevable. Avec la virginité de la neige, le promoteur devait assurer celle de sa conscience. Aux premiers signes d'opposition, surpris et indigné, il fit savoir par voie de presse que

toute critique de la station d'Artouste pourrait entraîner une action en justice, et celle-ci suivit bientôt.

La liquidation du Soussouéou sembla tout d'abord se dérouler sans obstacle, et le promoteur ayant opéré son petit référendum sur son projet, fut très étonné d'apprendre qu'il y avait au moins deux ou trois personnes qui ne l'approuvaient pas !... Et bientôt l'opinion locale se trouva partagée en de nombreux camps. Comme de coutume, au nom de l'inévitable « cela crée des emplois », il y eut pour la station tous les gens sérieux : l'administration préfectorale, les notables locaux et les bourgeois palois

qui avaient des intérêts dans le projet. Contre, des universitaires, des amis de la montagne. Quant au gros de la population, elle attendait, assez mal informée par une presse qui tâtait le terrain. Au lendemain de sa fondation en avril, le comité du Soussouéou fit proposer aux partisans de la station un débat public autour d'une table ronde au centre « Rencontre et Recherche ». Un certain nombre d'Ossalois, transportés et abreuvés par le notable le plus directement intéressé dans l'affaire, vinrent occuper la salle en chantant : à défaut d'arguments, quelques cris ponctués de menaces font l'affaire. Le journal qui dispose du monopole de l'information



dans la région commença par trouver l'affaire fort drôle. Plus tard, il s'avisa que ces manifestations folkloriques mettaient peut-être en cause la liberté de parole et de réunion. A la suite de quoi, le comité du Soussoueu ayant communiqué son point de vue au public dans une brochure, se vit aussitôt cité en diffamation, dans ce langage fleuri, hérité du grand siècle, dont les huissiers et le droit ont le privilège. M. Veschambre, P.D.G. d'Artouste S.A., se jugeait diffamé moins par les termes, parfois vifs, de la brochure que parce que celle-ci l'accusait de tromper et de voler les Ossalois et de pratiquer une publicité « au moins intellectuellement mensongère », puisque là comme ailleurs la nature ne peut être vendue et détruite qu'en son nom. Ce que le promoteur avoue d'ailleurs naïvement lui-même dans ses dépliants publicitaires (1).

A vrai dire, la réunion tumultueuse du centre « Rencontre et Recherche » était un succès, grâce au promoteur et à ses amis, la question du sort des Pyrénées étant posée devant l'opinion locale. Des centaines de personnes s'étaient affrontées sur un problème qui deux ans auparavant n'aurait mobilisé personne. Et le procès en diffamation offrait une occasion que tous les défenseurs de la nature, pyrénéens ou autres, devaient saisir. Le comité du Soussoueu et la S.E.P.A.N.S.O. Béarn, devenus l'ennemi public numéro un, eurent même droit, chose naguère impensable, à une motion du conseil général des Pyrénées Atlantiques dénonçant les « groupes de pression » (comment qualifier autrement ceux dont on ne voit pas quels intérêts financiers les rassemblent) « qui sèment le doute dans l'esprit des populations » et osent critiquer l'action des élus et de leurs assemblées, seuls qualifiés pour défendre les intérêts de leurs mandants et assurer le développement du pays tout en protégeant la nature. Pour un peu le Conseil Général aurait réclamé l'interdiction des « sociétés sans mandat » et réservé aux assemblées « régulièrement élues » le droit à la parole. Heureusement que le seul conseiller général un peu critique fit remarquer que c'était l'ôter du même coup à la presse.

#### IMPORTANCE DU PROCES DE SOUSSOUEOU

A ma connaissance, c'est une des rares fois, sinon la première en France, que le promoteur d'une station de ski attaque en diffamation ceux qui la critiquent. L'espace montagnard français allant se raréfiant, il est à peu près inévitable que les conflits s'exaspèrent entre le mouvement « écologique » et ses adversaires. Car,

et je crois que c'est là sa vertu, il ne menace pas les possédants d'une révolution politique pour après-demain, mais quand il prétend s'opposer à la construction d'un combinat des neiges, il s'en prend « hic et nunc » aux intérêts, qui ne pardonnent pas. C'est pourquoi, à mon avis, le conflit écologique est appelé à passer du débat académique sur l'environnement au conflit juridique, en attendant mieux. Et en voici le premier signe, grâce à un promoteur plus retardé qu'un autre.

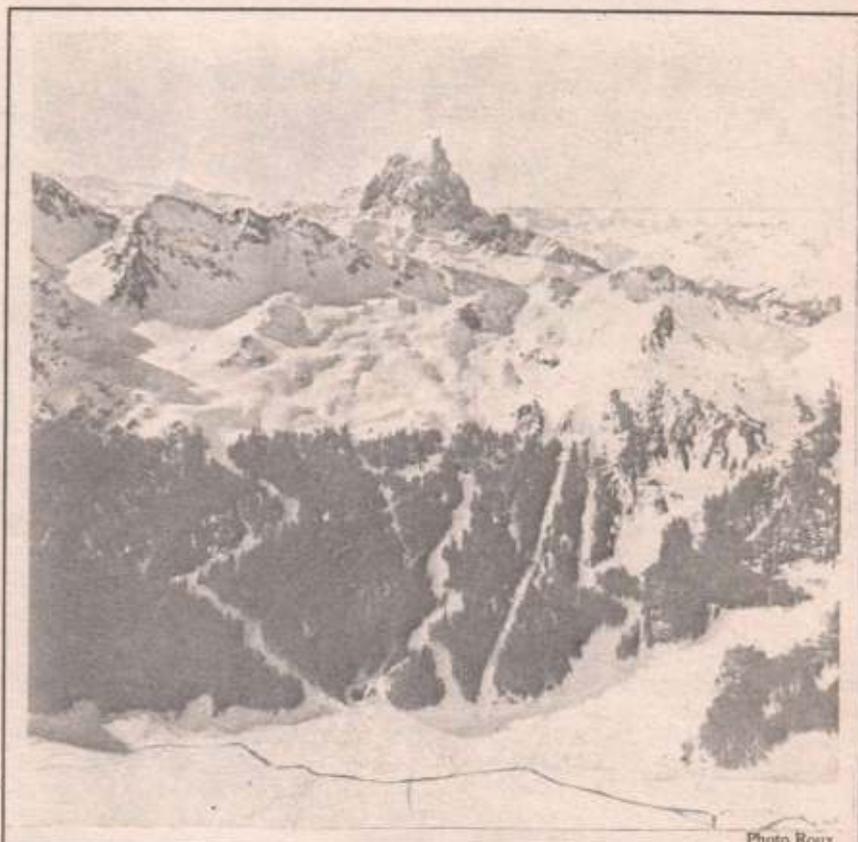
Ce procès a donc une grande importance pour l'ensemble du mouvement écologique, à moins que le tribunal n'y mette prématurément un terme, en invoquant quelque irrégularité de procédure. Que le comité du Soussoueu soit condamné en première instance ou en appel, ce jugement fera précédent. Il ne tombera pas dans l'oreille d'un sourd, car les promoteurs ont des conseils juridiques. A la moindre menace d'opposition ou de critique de leurs projets, les citations en diffamation tomberont dru. Et les tribunaux suivront la jurisprudence. Je sais bien que tout cela se terminera par une condamnation à un franc de dommages-intérêts, au criminel. Mais au civil, cela pourrait bien coûter plus cher, le tort porté à l'honneur et aux intérêts d'un promoteur se payant au poids de l'or. Et désormais, sous peine de ruine, non seulement il faudra se garder de toute réflexion publique sur les Sarcelles des neiges, mais éviter de qualifier de mensongère la publicité qui vend de la banlieue sous le nom de nature.

Par contre, si par hasard le comité du Soussoueu gagnait son procès, le précédent juridique jouant aussi dans ce cas, les conséquences en seraient lourdes. Désormais la critique pourrait être poussée jusqu'au bout sans que l'adversaire puisse réagir. Et désormais, il serait possible d'attaquer comme mensongère la publicité qui trompe le public en lui proposant de la neige ou des plages vierges, alors qu'elle lui vend de l'ordure, du bruit et du béton. Serait-ce une publicité moins mensongère que de vendre du Corbières sous l'étiquette de Bourgogne ? Au moins dans ce cas, c'est toujours du vin. Le Service de répression des fraudes poursuit les agriculteurs biologiques qui vendent des produits naturels lorsqu'ils ont utilisé des produits chimiques. Et la nature de Monsieur Trigano ? Qu'est-ce qu'il en reste ? La destruction de la nature serait-elle aussi grande si on pouvait interdire son mensonge ? A voir la place que le fantôme de la nature tient sur les murs du métro, il faut croire qu'il est nécessaire pour déchaîner les bulldozers.

Autre chose. Si le procès du Sou-



ÉDITION  
HIVER  
1972  
1973  
N° 1



Cette vue de la vallée du Soussoueu est celle qui s'offre au promeneur venant de Gourette, station voisine du site d'Artouste. Le panorama sur le Pic du Midi d'Ossau, le col de Sagette sont la récompense d'une rapide excursion que facilite le télévoiture de Gourette.

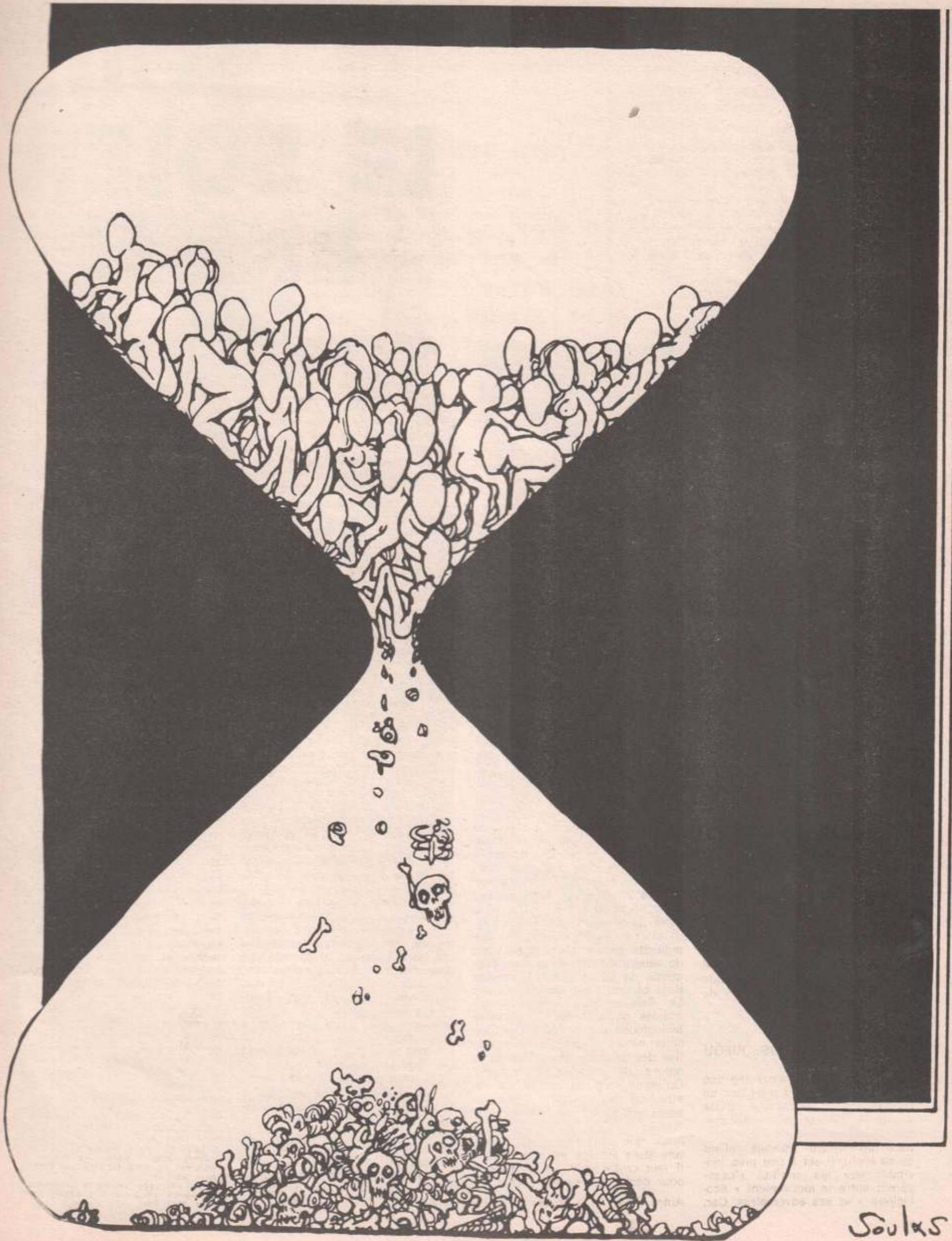
soueu est gagné, qualifier de vol des deniers publics, les subventions gaspillées dans des entreprises ruineuses pour le contribuable et la nature, et de vol de biens privés, les terrains des municipalités ou des particuliers que l'Etat exproprie, pour un prix dérisoire, au profit des promoteurs qui les revendront au décuple une fois équipées par la collectivité, ne serait plus diffamer, mais dire la simple vérité. Et alors, peut-être, pourrait-on réclamer que l'on consacre ces investissements à autre chose qu'à la construction de stations déficitaires qui achèveront de liquider l'économie et la société montagnarde. Peut-être pourrait-on consacrer ces milliards à la protection de la nature, à la rénovation et à la commercialisation de l'élevage, à l'entretien de l'habitat local, à l'étude et à l'établissement d'industries légères et non polluantes, au tourisme familial et à la renaissance de la culture locale, etc... Bien des directions

s'ouvriraient le jour où ne régnera plus l'obsession d'empiler du béton. En réalité, derrière l'affaire du Soussoueu, ce qui est en cause, c'est une certaine façon de « créer des emplois » en montagne. C'est la vallée d'Ossau, les Pyrénées, les Alpes et l'Apennin, qui sont en jeu, toutes les montagnes et les sociétés montagnardes de la terre. Le procès du Soussoueu n'est qu'un moment, qu'un petit secteur d'une bataille autrement vaste. L'ensemble du mouvement écologique doit le savoir : cette bataille, c'est lui qui va la perdre ou la gagner (2).

Charbonneau

(1) Journal d'Artouste SA, sous le titre « Un trésor naturel » : « Jusqu'au moment où le tunnel d'accès routier débouchera dans la vallée de la future station, le site du Soussoueu sera protégé naturellement » (sic).

(2) Ceux qui ont du temps ou de l'argent (toujours utile) à perdre, ne doivent pas s'adresser au vieux schnock qui écrit ces lignes mais à : Bernard Hourcade, secrétaire du Comité du Soussoueu, résidence Champagne, avenue Thiers, 64000 Pau.

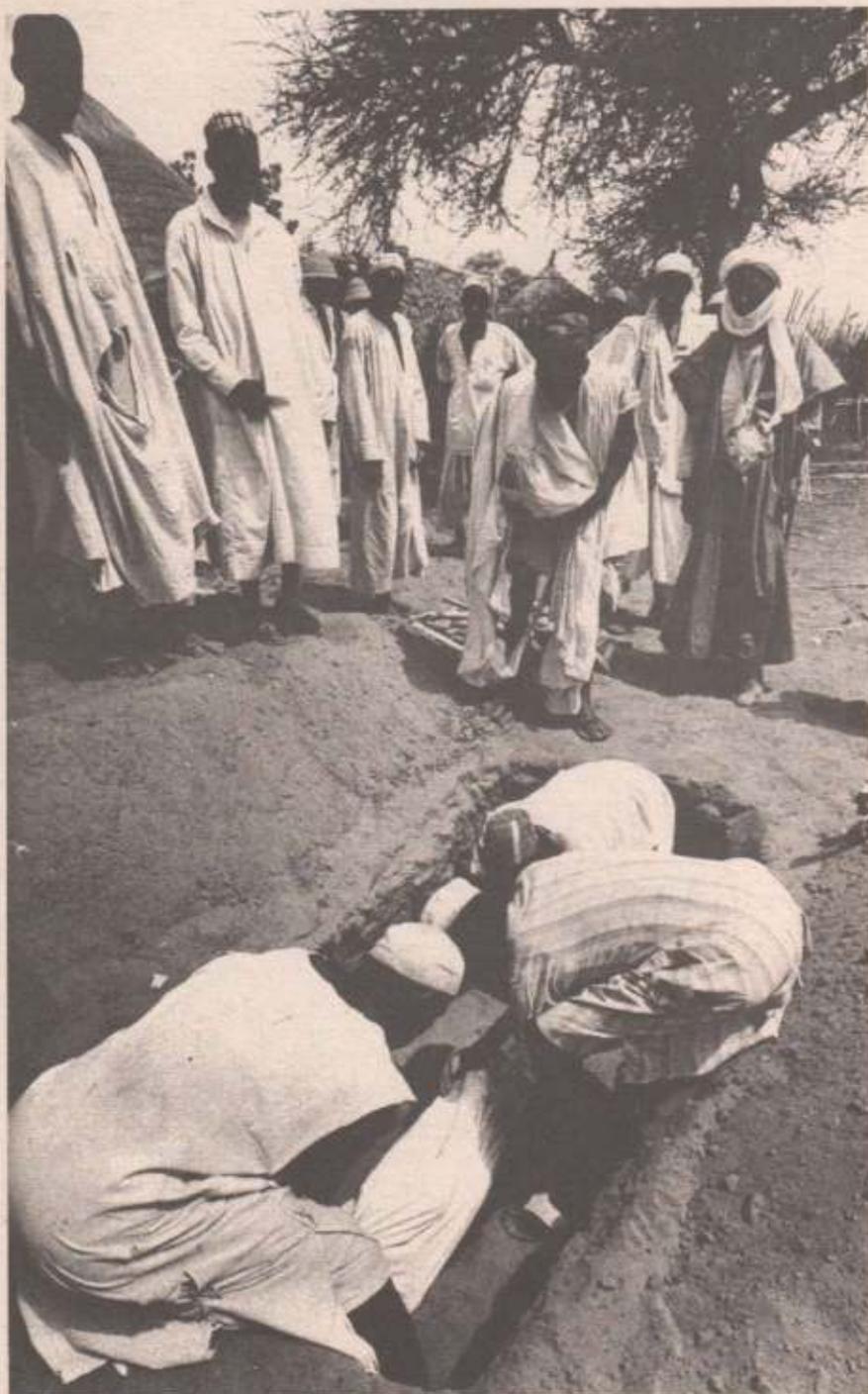


Souls

# SOUS LE SOLEIL ENNEMI

2<sup>e</sup> partie

*Ils ont  
faim parce  
qu'ils ont soif*



*Tragédie du Sahel, juin 1973.  
Au village de Selbo, en Haute-Volta, un jeune homme de 23 ans vient de mourir du choléra. On procède à la toilette mortuaire, le linceul sera un boubou cousu. Porté par les hommes du village, le corps est enseveli dans une fosse, à quelques mètres des cases.*

Après une période sèche de quatre ans (1941-1945) suivie d'une période humide à partir de 1950 (avec un maximum en 1961) une nouvelle période sèche s'est ouverte en 1965 qui a revêtu jusqu'à présent sa plus grande intensité en 1962. La sécheresse s'est donc installée — si l'on peut dire progressivement — en laissant chaque année l'espoir que les pluies remèneraient une vie normale au prochain hivernage, malgré l'aggravation cumulée des dégâts et celle de la situation économique des pays touchés. Les paysans, surtout, souffraient ; car deux causes s'ajoutaient à la diminution de la production vivrière : l'orientation de l'agriculture vers la production commercialisable, comme nous l'avons expliqué dans la première partie de cet article (cf. G.O. n° 10), et la chute des rendements due à la sécheresse.

Qu'avait-on fait pour prévenir, puis amortir les effets de celle-ci ? En nous référant à une étude de plusieurs experts en mission au Sénégal que nous avons citée, on s'aperçoit que pour sauver leur autorité et leur prestige les Pouvoirs publics (et d'autres avec eux) s'étant décidés trop tard à agir, ont cherché à jeter de la poudre aux yeux des populations — surtout paysannes — et de l'étranger plus qu'ils n'ont décidé de mesures vraiment efficaces.

Au Sénégal, comme à peu près dans tout le Sahel, l'alimentation est pour 90 % à base de céréales (surtout de mil et de sorgho et d'un peu de riz) et, ici, d'arachide (qui apporte les protéines végétales) ; un peu de lait caillé, très peu de poisson et de viande.

Dans les villes, le riz importé est devenu la base de l'alimentation. Le blé, lui aussi importé, y est de plus en plus consommé. Autour des villes (Dakar surtout), les cultures maraîchères et fruitières ont pris de l'extension en vue de l'approvisionnement urbain et aussi de l'exportation. La culture du coton, pour l'exportation, connaît une extension continue.

Corrélativement à cette extension,

et conformément à ce que nous avons dit plus haut, le Sénégal a dû importer plus de denrées alimentaires. Celles-ci comptent pour un tiers dans le montant des importations annuelles totales. Dans celles-ci la part des céréales est de 15 %, et de 47 % du montant des denrées alimentaires seules. Ces chiffres sont d'autant plus significatifs de la politique suivie que le colloque réunissant à Dakar, en 1962, les techniciens et chercheurs des pays du Sahel pour étudier la culture des céréales, avait conclu qu'il était possible de tripler la production de ces végétaux dans l'ensemble des pays intéressés et ceci par une évolution bien conduite de l'agriculture, sans bouleversement des structures sociologiques et des modes de vie.

Depuis 1968, les importations sont devenues très irrégulières. Elles auraient dû globalement s'accroître pour combler le déficit de la production. Mais celui-ci, notamment dans la récolte d'arachide, a diminué les ressources financières du pays et par conséquent les possibilités d'importation.

Il est évident que les importations eussent été bien moins nécessaires si la politique agricole envisagée par le gouvernement sénégalais dès le début de l'indépendance avait été suivie car elle était orientée vers le développement des cultures vivrières. Il eût fallu pour cela réaliser une politique de l'eau adéquate et disposer de ressources financières suffisantes. Mais alors, la politique agricole envisagée ne fournissait pas au budget de l'Etat une assiette très consistante car seules les denrées exportables, c'est-à-dire l'arachide, étaient effectivement taxées.

Aussi, à partir de 1964, année où le prix de l'arachide baissa de 25 %, priorité fut donnée à la culture de cette plante qui constituait désormais la base de l'agriculture sénégalaise. Mais la production de l'arachide permet, par l'exportation, d'importer des produits et des denrées destinés surtout à la consommation urbaine et à l'industrie. Les politiciens, les fonction-



Les arbres qui meurent.

naires, les commerçants, les bourgeois et jusqu'aux confréries religieuses ont intérêt au maintien de ce régime dont ils sont les grands bénéficiaires au détriment des paysans. Les revenus monétaires du Sénégal sont en effet répartis pour 92 % au Cap Vert (zone urbaine de Dakar) et 95 % de ces revenus sont des traitements, salaires et bénéfices alors que les paysans n'en reçoivent que 5 % ! Là comme ailleurs on constate la vérité de l'affirmation de Josué de Castro, ancien président de la F.A.O. : « Pour le paysan, la monoculture est le précurseur de la famine. »

Bien entendu, la politique hydraulique a reçu la même orientation que la politique économique. Elle a démarré très lentement. En 1962, alors que des équipes de puisatiers avaient été formées avec la collaboration de l'assistance technique et que des fonds importants étaient disponibles, les réalisations furent insignifiantes. Une anecdote situe bien l'état d'esprit qui inspirait à ce moment la politique de l'eau. Ce service forestier, encore dirigé par des experts de l'aide bilatérale, fit creuser un puits pour l'usage d'un garde d'une forêt domaniale dans le Sénégal oriental. Ce puits situé dans la « concession » (enclos) du garde était interdit à la population locale. Après avoir essuyé plusieurs refus, les habitants du village pénétrèrent dans l'enceinte clôturée et bouchèrent le puits. Réaction de l'Administration : « Comment peut-on s'intéresser à ces gens : de vrais sauvages... » Qui, les sauvages ?

La brèche ouverte par Faidherbe dans le barrage édifié en amont de l'embouchure du Sénégal par les autochtones avant la colonisation ne fut jamais réparée...

L'aménagement du fleuve Sénégal par les pays riverains : Guinée, Mali, Sénégal, Mauritanie, à l'étude depuis de nombreuses années, n'a pas encore reçu de commencement de réalisation en raison des nombreuses difficultés politiques rencontrées, notamment en Guinée.

Seul l'approvisionnement de Dakar, devenu insuffisant par l'épuisement

progressif du forage initial profond de 300 à 400 mètres, a été assuré par l'utilisation de la réserve hydraulique constituée par le lac de Guiers (200 km au nord de Dakar). Pour l'approvisionnement en eau comme pour le ravitaillement en vivres, les agglomérations urbaines sont privilégiées relativement aux villages. Ceux-ci ont souvent recours à des puits éloignés de plusieurs kilomètres et la corvée d'eau, qui incombe aux femmes, devient parfois si redoutable que des jeunes filles refusent le mariage qui, traditionnellement, les y assujettit.

La sécheresse actuelle trouva donc les villages de la zone sinistrée très démunis en eau et en vivres. La récolte de 1972 y représentait le quart de celle de l'année précédente. La quasi-totalité du troupeau a péri. Une émigration massive a réduit considérablement la population qui ne pouvait se nourrir sur place. Dans les régions sinistrées la production de céréales, qui fut de 176 kg par habitant en 1972, est tombée à 44 kg pour 1973. La consommation normale exigerait 216 kg par tête. Le déficit total de la production céréalière est de 152 000 tonnes. Les aides diverses ont apporté au total de quoi disposer de 56 000 tonnes. Il faut trouver le reste...

#### EH BIEN, DANSONS MAINTENANT !

Quand il ne fut plus possible de dissimuler officiellement la gravité de la situation, déjà connue depuis longtemps de l'opinion publique, on constitua à grand tapage un **Fond de Solidarité Nationale**, par un prélèvement obligatoire d'une journée de salaire pour tous les salariés du Sénégal (la perte éprouvée par le paysan correspond à une année de revenu). Une « campagne de solidarité » accompagna ce prélèvement. Finalement, les fonds rassemblés permettent de distribuer 6 800 tonnes de riz à 41 F CFA au détail (il coûte 25 F sur le port de Dakar).

Cette campagne de propagande pour la solidarité accompagna aussi la campagne électorale pour

l'élection du Président de la République qui eut lieu en février 1973. Elle fut pratiquement ouverte le 16 décembre 1972 au Congrès de l'Union progressiste sénégalaise (UPS), parti gouvernemental quasi unique ; la presse et la radio, les discours orchestrèrent bien entendu la campagne, comme cela se produit dans toutes les catastrophes. Les promesses pour l'avenir firent les titres des journaux : « Rendez-vous en 1983 » ; « Le Sénégal des puits et des barrages » ; « Dans 10 ou 12 ans la région de Diourbel (sinistrée - NDLR) sera un pays de jardins et de fleurs », etc. Une telle orchestration n'a rien de surprenant pour un occidental. Cet intérêt soudain et spectaculaire pour une situation catastrophique qu'on voulait ignorer ou pour une détresse jusqu'alors tenue silencieuse, est le propre de la plupart des régimes politiques. Il se révèle comme ailleurs dans le Tiers-Monde où les gouvernements formés à l'occidentale s'inspirent de la « raison d'Etat » avant même d'avoir accédé à la notion de nation. Nous avons vu pareille attitude en France, par exemple, lors des grands incendies des Landes de Gascogne, en 1949. Reste à savoir si elle peut suffire lorsque les événements provoquent ou révèlent un ébranlement des structures fondamentales d'un pays plus graves qu'une révolution renversant les institutions politiques.

Avant même de prévoir ce qui pourrait être fait pour ramener une vie normale dans les régions sahéliennes sinistrées dépendantes de pays qui, comme tant d'autres et après avoir beaucoup souffert, sont à la recherche de leur équilibre dans un monde en désarroi, il faut avoir à l'esprit les vertus du paysan autochtone et se souvenir de son comportement dans l'adversité. Du Sénégal au Cameroun, les paysans sahéliens ont, cette année, réensemencé leurs champs cinq ou six fois de suite, espérant chaque fois qu'une pluie permettrait à la semence de germer sans qu'ensuite le soleil (ennemi) grille à nouveau les jeunes plantes. Souvent la femme (c'est elle qui

sème) restait à la case lorsque son mari partait avec le troupeau. Cet acharnement à vaincre le sort, qui témoigne d'une extraordinaire capacité physique et morale de résistance et de ressourcement, n'était évidemment pas de nature à susciter un grand mouvement d'assistance. C'est pourquoi jusqu'à l'extrême limite de l'irresponsabilité, les autorités politiques, incertaines de l'évolution des conditions climatiques, subjuguées par le triomphalisme cupide des Etats industriels, et endormies déjà par une bureaucratie envahissante, trouvaient bon de se conformer à la devise britannique : « Wait and see », « Attendre et voir ».

Mais on ne saurait non plus oublier que le paysan du Sahel s'est endetté en passant de l'agriculture de subsistance à l'agriculture de spéculation. Souvent mal conseillé, il a déséquilibré son système de culture et ruiné ses sols par la mono-culture pendant que se désintégraient peu à peu les structures sociologiques traditionnelles dans lesquelles il était inséré depuis toujours. Aussi, bien avant l'épreuve qu'il subit aujourd'hui et particulièrement depuis l'indépendance, ce paysan tenace a-t-il quitté pour la ville-mirage son village appauvri à l'unité rompue. La grande sécheresse du Sahel n'a fait qu'accélérer un exode peut-être sans retour.

Là ne sont pas les moindres plaies par où s'écoule, depuis trop d'années déjà, la force vitale de l'Afrique.

#### LE VILLAGE-OU LES-SORCIERS-DANSENT

De la description sommaire que nous venons de faire des événements, en prenant plus spécialement le cas du Sénégal à cause du témoignage direct qu'en ont offert des experts de la Coopération, il résulte que ces événements affectent et affecteront les régimes sociaux et politiques autant que les rapports économiques. Il ne s'agit donc pas seulement de définir et appliquer une politique de l'eau et une politique agricole ou agraire. La solution ne peut résulter que



*C'est le marché du Champ-Berton devant les immeubles*

dienne des locataires du groupe de bâtiments.

Ces locataires, qui sont-ils ? Pour un tiers, des prolos français dont la plupart travaillent sur des chantiers. Pour un second tiers, des familles d'immigrés qui, quand il y a trop d'enfants, louent plusieurs appartements sur un même palier. Le troisième tiers est réservé aux étudiants ou assimilés auxquels la société propriétaire des appartements fait des fleurs. Un tiers, un tiers, un tiers, dosage étonnant ? Non, pas spécialement. Mélange intéressant malgré tout.

Derrière les immeubles, il y a une petite ferme avec une petite vieille, deux vaches, des canards et un grand champ potager. On était déjà très fier d'avoir cette petite ferme sous les yeux. C'est pas dans tous les groupes d'immeubles que les nourrissons boivent du vrai lait de vache non écrémé, non stérilisé.

A côté de la ferme, il y avait un grand terrain vague où les gosses jouaient avec des saloperies diverses (vieux sommiers, cuisinières délabrées...).

Entre la voie ferrée et l'autoroute, il y a une petite bande de terre que des familles portugaises ont peu à peu épierrée, retournée, cultivée pour les légumes.

Au Champ-Berton, il y a également une certaine vie collective de plein air. En rentrant du boulot, les hommes jouent aux boules, les femmes tricotent ou cousent sur les pelouses, les enfants — de toute façon et où qu'ils soient — ont leur vie collective. Un espace où on n'étouffe pas sous les interdictions qui, quand elles existent, sont immédiatement transgressées ou détournées.

Sur le terrain vague, des gitans se sont installés. Et, cette année, ils sont venus de plus en plus nombreux. Le problème, avec les gitans, c'est que,



*Les immeubles avec la petite ferme.*



*Le camp des gitans.*

quand ils s'installent quelque part, il y a tout de suite une grande quantité de carcasses de voitures et de bouts de verre partout.

Quelques habitants du Champ-Berton qui n'appréciaient pas les gitans, qui ne supportaient pas que le terrain vague devienne leur propriété exclusive, ont décidé de les repousser. Pour ce faire, ils n'ont pas appelé les flics. Ils ont décidé de prendre eux-mêmes possession du terrain vague.

Ils ont mijoté leur coup à l'ombre pendant longtemps et se sont renseignés sur la propriétaire du terrain qui ne voulait ni vendre, ni louer. Ils ont poussé une pointe du côté de la mairie communiste qui se moque de ce terrain (pourvu que rien de dur n'y soit construit : dans trois ou cinq ans, il sera occupé par un échangeur d'autoroute).

Et puis, un beau samedi matin on a vu un tracteur retourner la

terre, sur une petite surface, juste au pied des immeubles. Dans l'après-midi, les lopins étaient clôturés : dix familles, dix lopins. Ce qui devait arriver arriva : les Portugais et les Espagnols (qui pour la plupart avaient déjà une petite bande de terre labourée entre la voie ferrée et l'autoroute) ont, eux aussi, labouré des lopins. Ils ont loué un tracteur en commun auprès du paysan dont les champs de maïs séparent le Champ-Berton d'autres groupes d'immeubles. Ils ont mis des clôtures aussi, ils ont creusé des puits...

C'est triste, bien sûr, qu'il y ait des clôtures. Mais cette appropriation collective d'un terrain vague permet aux gens de faire plus ample connaissance : échange de conseils sur la manière de planter l'ail, les tomates, sur la façon de creuser les puits...





Distributeur  
de vivres.

seulement la croissance de sa production en denrées exportables, mais son développement intégral par la vitalité du village. Si l'Europe a pu se développer en sacrifiant sa paysannerie, c'est parce qu'elle a trouvé dans d'autres continents les ressources qu'elle négligeait chez elle. L'Afrique n'a plus cette possibilité.

#### DE L'EAU...

La tâche d'aménagement qui paraît la plus urgente est de fournir de l'eau aux villages : un puits pour chaque village. Elle est relativement simple, même s'il s'agit

de puits à creuser à d'assez grandes profondeurs. A la période d'éclosion des communes populaires, les Chinois ont creusé, en un mois, dans la même province, 200 000 puits. Cet exploit fut réalisé par la mise en action d'un vaste ensemble de travailleurs constituant un service civil communautaire comparable à ceux qu'eurent autrefois les royaumes et les grands empires africains.

Mais les grandes sécheresses qui semblent s'aggraver, comme l'augmentation de la population, posent le problème de l'eau à une autre échelle que celle où il a été abordé

jusqu'ici. Si l'on veut se prémunir contre leurs désastreuses conséquences, il faut envisager des travaux à exécuter par accord entre nations africaines d'abord, comme l'aménagement des fleuves, avec retenues d'eau axiales et latérales (des « lacs de Guliers » artificiels) de manière à organiser des zones de migrations de secours pour les populations et le bétail à proximité des cours d'eau. En effet, si l'on peut transporter et distribuer des vivres par routes ou par air, il est impossible de transporter de grandes quantités d'eau. Il faut donc rapprocher hommes et bestiaux

des points d'eau suffisamment pourvus.

Mais il faut aller plus loin, ne serait-ce que par suite de l'« explosion démographique » et de la disette des produits agricoles, particulièrement de céréales, qui commence à se faire sentir dans le monde. Il est nécessaire d'étudier sérieusement et de réaliser le dessalement de l'eau de mer et sa distribution dans les zones arides. Les moyens pratiques existent et sont déjà mis en œuvre à une échelle expérimentale, mais probante. Il faut en généraliser l'emploi. Travaux coûteux dira-t-on ? Mais vaut-il mieux fabriquer des automobiles homicides ou des armes pour assurer, dit-on, le plein emploi des nouveaux esclaves en usine et la prolétarisation concomitante des paysans, que de faire amener l'eau par et pour des hommes libres ?

#### ... DES ROUTES...

L'accroissement de la population exigera la sédentarisation, donc une politique de l'eau adéquate comme nous venons de le voir, mais aussi la constitution d'un réseau de voies de communications — pistes et routes — pour désenclaver les villages et une orientation de l'agriculture africaine vers la symbiose de la culture et de l'élevage.

Jusqu'à présent les voies de communication ont été établies en fonction de leur rentabilité et la liaison entre les agglomérations rurales et la ville, de même que les relations entre elles n'assurant pas un trafic suffisamment rémunérateur ont été négligées. Singulière façon d'animer les villages et d'assurer des rapports économiques actifs entre l'agriculture et les autres activités ! Les voies de communication peuvent et doivent être construites par un service civil communautaire, c'est-à-dire par les populations masculines jeunes à la place d'un service militaire dont l'utilité peut être souvent contestée. Ce sont les populations paysannes européennes qui, à l'origine, ont établi le réseau rou-

*Le village-où-les-sorciers-dansent essaime des huttes de travailleurs à la saison des pluies. Il n'a que de pauvres outils — cette houe, cette faucille — mais il connaît sa terre. Il groupe ses habitants, non seulement en famille mais en associations d'hommes, de femmes, de jeunes gens du même âge et tous, jusqu'aux petits enfants, ont leur rôle dans cette vie rurale, que notre jargon appellerait totalitaire si nous l'avions inventée et qu'ils nomment, eux, la coutume. Ce sont ces associations, sans cesse bouleversées par notre conscription militaire et routière, et sans cesse rétablies par le génie du village, qui entretiennent l'îlot paysan, les archipels d'îlots paysans dans l'océan de la steppe. Tandis que la métropole avec ses syndicats ouvriers et patronaux croit qu'elle a affaire à un troupeau de nègres inorganisés, le village-où-les-sorciers-dansent montre une organisation très complète. Il ne s'éreinte pas à piocher des parcelles individuelles. Au son des tambours et des balafons, il se déploie au labour sur de vastes sillons pour tout rapporter ensuite aux différentes familles qui le composent. Il marie la propriété familiale au travail en équipes collectives. Il travaille trop pour les outils qu'il a — la houe et la faucille — et pas assez pour le gros outillage que nous lui faisons — le chemin de fer de 1.200 kilomètres qui monte*

*au Soudan — mais la manière de travailler est bonne et il n'est pas besoin d'être sorcier pour la comprendre.*

*Ainsi des institutions municipales. Elles subsistent, mêlées aux champs et voilées à nos yeux par la parade des chefs de cantons féodaux. Elles sont très démocratiques et ne permettent pas au hobereau de pénétrer bien avant dans la possession de la terre et dans la maîtrise du travail. Le chef politique, s'il ne nous abuse pas d'une fausse connaissance du pays pour que nous le soutenions de notre autorité, n'a pas de grands pouvoirs agraires. Le village-où-les-sorciers-dansent les a conservés pour soi. Et si nous les lui enlevons pour les donner à un seigneur, c'est nous qui serons les sauvages.*

*Que je suis loin de Paris ! Mais je me sens près d'une antique Bourgogne. La famille soudanaise, au village-où-les-sorciers-dansent, forme, dit Labouret, une communauté analogue à la communauté « taisible » des paysans nivernais du XVI<sup>e</sup> siècle, qui vivaient au même pot et travaillaient ensemble.*

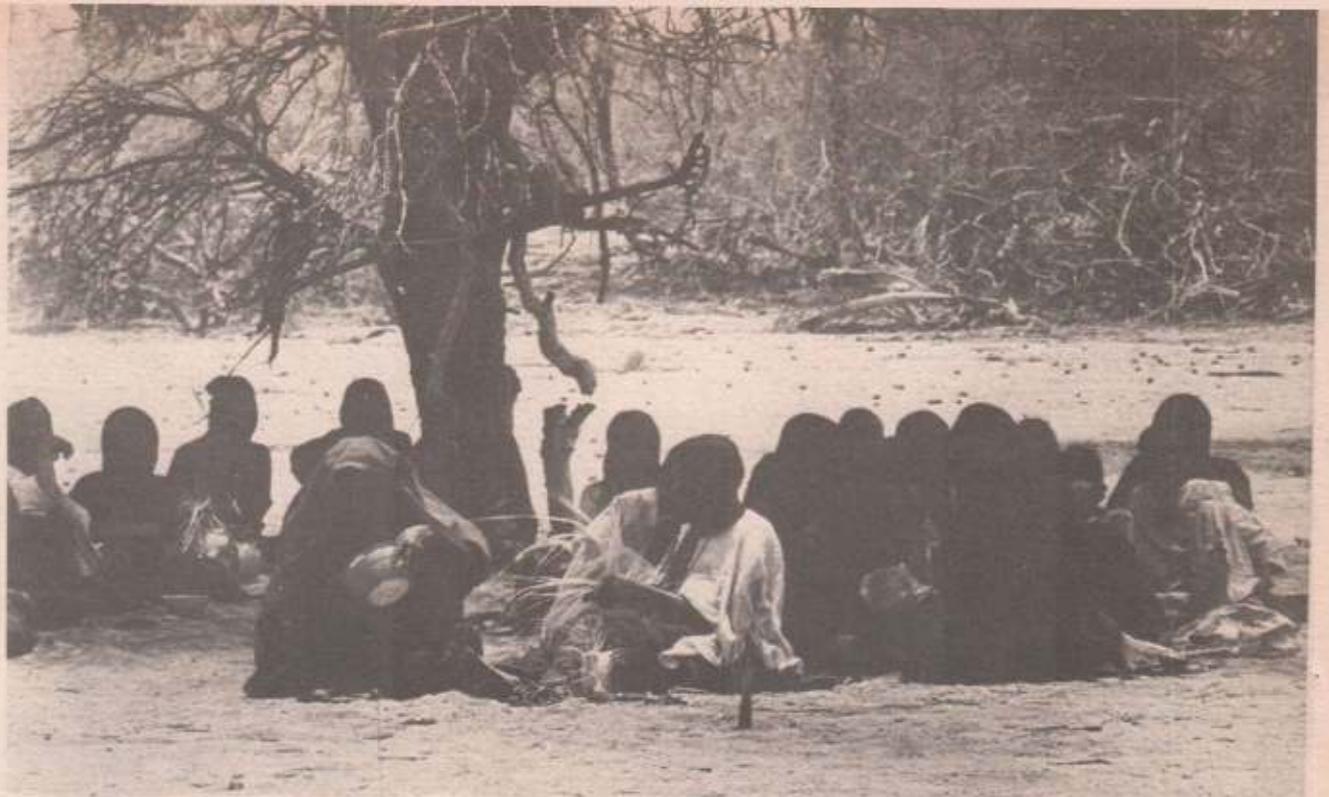
*Loin de Paris et cependant menacé par un certain Paris ! Je tremble pour le village ignoré. J'ai peur d'ingénieurs péremptoires qui s'écrieront : il n'est pas à sa place et il perd, de la place ; il*

*faut le mettre en bordure de notre chemin de fer qui daignera le prendre comme pièce justificative. Il est inadmissible que les indigènes, déjà insuffisants en nombre, s'installent où ils veulent. Nous allons créer des régions rationnelles, de culture intensive, à proximité des débouchés.*

*Et je redoute l'inventeur qui découvrira quelque usage industriel au mil, la principale culture du village. Ce sera un rude coup. La meilleure défense du village-où-les-sorciers-dansent, c'était sa terre médiocre et éloignée et l'utilité du mil pour le commerce européen. Parce que les cultures vivrières du Soudan n'intéressaient guère les industries de la métropole, le village n'a pas été affamé et il n'a été pris aux gens qu'un peu de leur nécessaire, en échange d'un peu de superflu. Mais voici les ingénieurs et l'inventeur. Les sorciers — les nouveaux sorciers — si c'était eux ?*

*C'est en creusant le fond des coutumes rurales au village-où-les-sorciers-dansent que nous trouverons la solution de la colonie. Pour moi, je souhaite d'être un jour assez civilisé pour bien connaître l'agriculture des primitifs et pour la conduire, sans tout casser, au travail du Soudan nouveau.*

Robert Delavignette,  
Soudan-Paris-Bourgogne/1935



Femmes Touareg  
dont les maris  
sont à 1.500 km au sud.

tier de ce continent par les « prestations » en nature, remplacées par l'impôt en argent il n'y a pas si longtemps.

#### ... ET DU FUMIER...

Mais la sédentarisation exige une augmentation sensible — et croissante — de la productivité des terres. Or la terre africaine n'est pas une terre « agricole » et la reconstitution périodique de sa productivité se fait actuellement par la jachère de longue durée compatible seulement avec une faible densité démographique. Pour la maintenir et l'accroître, il faut, avec l'eau, de la matière organique et notamment du fumier produit par les animaux domestiques. Dans un système de culture bien conçu, ces animaux peuvent travailler et dans le Sahel, les expériences montrent que la vache N'dama, trypanorésistante (2), peut donner d'excellents résultats, tant par sa production de viande et de lait que par son travail. Des expériences, également probantes, prouvent que l'on peut lui fournir des fourrages suffisants en quantité et en qualité.

Il y a quelques années, dans une émission à la télévision française, on assista à un entretien qui avait lieu à Lambaréné, entre un reporter et le Dr Schweitzer, théologien, médecin et musicien. Les deux hommes se trouvaient à proximité d'un parc clos renfermant des antilopes. Le reporter posa au docteur cette question : « Pourquoi, vous qui aimez les animaux, tenez-vous ces bêtes captives ? » — « Pour avoir du fumier », lui fut-il répondu. Après prolongement de la conversation, nouvelle question, sans rapport semblait-il avec la première : « Selon vous, docteur, par quoi commence une civilisation ? » — « Par le fumier. » C'est lui qui peut amplifier les résultats de la culture de case dont on connaît bien l'importance dans la production des denrées vivrières en Afrique. Cases, eau, animaux domestiques, voilà les conditions premières de la sédentarisation né-

(2) C.a.d. : résistante à la trypanosomiase, due à la piqûre de la mouchette tsé-tsé, vecteur de la maladie du sommeil.

cessaire, celles de la constitution et de la vie des villages, éléments structurels de l'Afrique.

Il est relativement facile d'aider les paysans noirs à les réaliser. Dans les palabres que j'ai eues avec eux dans les villages, au cours de ma mission d'expert du Fond spécial de l'ONU (agence BIT), au début des années 60, pour la formation des « nouveaux paysans » et des artisans ruraux, je n'ai jamais entendu émettre de leur part que les avis les plus sages et les plus pertinents dont il aurait fallu que les dirigeants politiques du pays tinsent le plus grand compte. Hélas ! s'aidant de mots nouveaux aux résonances magiques (négritude, socialisme africain, développement, libération, etc.) et à l'image de leurs modèles occidentaux, dont l'ignorance ou la cupide malignité conduit l'Europe à la plus sombre période de son histoire, ils étaient trop occupés à asseoir leur jeune pouvoir afin de satisfaire leurs ambitions politiques.

#### ... POUR FAIRE DES VILLAGES VIVANTS...

Robert Delavignette, gouverneur général des colonies, l'un de ceux qui ont le mieux compris les Africains, a vu naître la menace qui pèse aujourd'hui sur l'Afrique. Le Bourguignon solide l'a dénoncée avec une vive et lucide sympathie dans deux émouvants ouvrages : « Les paysans noirs » (1931) et « Soudan, Paris, Bourgogne » (1935). Nous ne saurions mieux terminer cet article qu'en citant quelques extraits de ce dernier livre.

D'abord l'auteur expose le projet, réalisé depuis, de l'aménagement, en vue de l'irrigation, d'une partie de la vallée du Niger par le « Service des Travaux des Irrigations du Niger » (STIN). Après l'avoir décrit et énoncé les avantages mis en évidence par ses promoteurs, il exprime ses propres réserves : « Qu'est-ce donc qui me retient ? » — se dit-il — j'éprouve d'abord un sentiment de rancœur. Le STIN a des millions pour partir à pied-

d'œuvre. Et dans les subdivisions de la brousse, le Résident a quelques milliers de francs, chichement mesurés, contrôlés avec étroitesse, pour aider au développement de l'antique agriculture indigène. Tout pour édifier le sanatorium et rien pour assainir les taudis. Et c'est dans les taudis qu'on va encore chercher l'argent du sanatorium. Si le STIN était payé par la métropole et non par de lamentables villages ignorés, il me semblerait plus beau. »

« C'est sur le terrain du STIN qu'il (« l'état-major » - NDLR) cherche « la décision », la production décisive, qui ramènera la victoire, la prospérité. Voilà l'état d'esprit qui me met en défiance. Le Soudan, pour moi, c'est un pays à laisser vivre et non une production à conquérir. »

« On n'y vivait plus », déclarez-vous, « l'homme du Soudan a faim parce que la terre a soif. » Mais si vous voulez que vos irrigations servent à combattre la soif de la terre et la faim du peuple, que ne les faites-vous dans les régions vraiment peuplées où la disette est redoutable. Partout où ils l'ont pu les indigènes ont construit d'eux-mêmes des rizières. Que ne développez-vous et n'améliorez-vous leurs travaux au lieu de tout concentrer dans une certaine contrée ? »

R. Delavignette redoute que la concentration des aménagements n'amène une dislocation des villages et un asservissement des populations en vue de produire des denrées exportables : « Pendant deux siècles au moins, les Noirs auront été les esclaves aux Iles et en Amérique pour nous donner du sucre, du café, du coton. Le progrès aidant, nous leur ferions un nouvel esclavage à domicile. »

Puis alors, en des pages d'une humanité sensible et profonde, l'auteur décrit la vie du village où il loge en cours de mission, « le village où les sorciers dansent ». Chaque ligne est comme un battement de cœur. Nous ne pouvons les citer toutes, ni même les résumer. Malgré l'indépendance proclamée



*Ces moutons découvrent la graine de coton ! Ils n'avaient pas mangé depuis deux semaines.*

des pays africains, elles n'ont rien perdu de leur pertinente actualité.

« Sous le charme des irrigations du Niger, nous devenions des Européens bienfaiteurs et nous nous laissions porter à croire que nous avions inventé l'agriculture au Soudan. Nous inventons tant de merveilles ! Une de plus, une de moins ! Mais nous n'avons rien vu des villages que les Noirs ont créés eux-mêmes et bien avant nous. »

« On ne parle guère du village nègre que pour l'exhiber dans les expositions métropolitaines ou pour le faire servir, au Soudan, de repoussoir à quelque ferme-école. Il est vrai qu'il est misérable. Huttes éboulées, chaumes pisseux, habitants en loques, il ne paie pas de mine mais il paie la colonie. Réduit à sa plus simple expression, dépouillé de tout, il contient encore l'essentiel, que nous ne pouvons fabriquer dans nos fermes-écoles : l'amour et le sens de la terre d'Afrique. Il dure quand même malgré que nous l'accablions. Il nous sauve ; il répare en silence les pays que notre fanatisme économique démolit. »

« (...) Parmi tant de villages qui font de ce continent des brousses un archipel d'îlots paysans et qui, sous nos yeux de citadins ignorants, luttaient, comme chaque année en janvier, par de grands feux rouges et bleuâtres, contre le flot des herbes jaunies, il me souvient d'un nom symbolique : le « village-où-les-sorciers-dansent ». (...) La moisson du mil y était célébrée, dans les premiers brouillards de cendre de la saison sèche, par des sorciers qui dansaient, le corps enveloppé d'une chape de paille, le visage couvert d'un masque de bois peinturluré représentant tel ou tel animal à bec ou à corne. En arrivant en novembre, nous eussions pu assister à cette scène de magie, en tirer quelque littérature et admettre au besoin qu'elle avait une vieille signification agraire. »

Les administrateurs des colonies, dit Delavignette, doivent « dominer autant l'administration que les administrés : jeu difficile mais le seul

qui en vaille la chandelle — et d'y brûler une vie de Blanc. Quand il est bien joué, alors la colonie est portée dans les règles de l'art sinon dans les règlements. Elle n'est pas portée à faux sur le village ; l'ingénieur peut y jouer au chemin de fer, le commerçant à la bascule et le militaire aux soldats ; elle est d'aplomb et il n'y manque plus qu'un visiteur imbécile pour écrire, dans un journal sérieux qu'elle ne rapporte rien. Et bientôt on veut qu'elle rapporte : les statistiques commerciales remontent, les cultures vivrières périssent et revient le déséquilibre ; le commandant doit engager à nouveau une dure partie sur deux fronts ; d'un côté les bureaux, échelonnés du chef-lieu à Paris et coassants de techniciens variés ; de l'autre l'indigène qui est coté si bas dans l'échelle des valeurs techniques, qu'aux amateurs qui sont curieux de le connaître, il n'est pas offert de prime de technicité. »

« (...) Cher village-où-les-sorciers-dansent, tu m'as guéri d'autres sorciers, à peau blanche ceux-là, qui siègent ailleurs que dans des huttes, qui agitent des pattes crochues ou qui tournent en rond en contemplant leur nombril. » (Voir encadré page 11.)

#### ... DES VILLAGES PROTEGES DES AGRESSIONS DES NOUVEAUX SORCIERS

Des sorciers dont Delavignette craint qu'ils ne soient les agents des techniques industrielles et du commerce, apportant avec eux la fascination mortelle de l'argent, de cette monnaie qui, actuellement, dans les Etats développés, s'évanouit... Des sorciers qui, dans les villes, dansent la mort des « villages-des-sorciers-qui-dansent » à la vie et à la joie. Ces nouveaux sorciers qui construisent de nouveaux STIN, comme à Richard-toll au Sénégal, mais qui ignorent les villages comme l'avait déjà redouté R. Delavignette.

Des sorciers qui sont capables de faire produire du soja en Amérique pour le revendre en Europe, et en France en particulier, jusqu'à ce qu'un président des Etats-Unis en

interdise l'exportation au risque d'affamer le bétail européen et d'aggraver dans une insupportable proportion la disette de viande chez les peuples les plus développés de la terre.

Comment ces nouveaux sorciers, technocrates de tout poil, peuvent-ils, eux qui prétendent détenir la « culture », soutenir la contradiction qui consiste à faire simultanément appel à une « politique du don » entre pays développés et Tiers-Monde tout en continuant à exploiter la paysannerie des pays en voie de développement et à maintenir les rivalités internes dans les villages de leurs propres pays.

L'avenir de l'Afrique est lié certes à celui du monde, mais il dépend d'abord d'elle-même en cela qu'elle doit prendre conscience de son identité fondée essentiellement sur l'existence et la pérennité des villages. Ce sont eux qui, d'abord, doivent être vitalisés pour assurer le développement de chaque pays, de chaque zone climatique, car on ne fait pas un corps sain avec des cellules malades. Or le développement de chaque village dépend essentiellement des conditions écologiques naturelles que seul encore le paysan noir connaît assez bien pour en valcre pratiquement l'hostilité. Mais il peut accroître considérablement sa compétence dans la mesure où la méthode scientifique pourra être appliquée plus qu'elle ne l'est à la connaissance du milieu et des êtres qui peuvent y vivre. C'est aux nouveaux sorciers d'y pourvoir pour autant que les politiciens y consentent.

« Pays de fleurs et de jardins » certes, une bonne part de l'Afrique aride peut le devenir. Elle recèle assez de légumes, de fleurs et de fruits pour faire de chaque village un lieu enchanteur. Encore faut-il ne pas user l'énergie du paysan à procurer à des colosses aux pieds d'argile les moyens d'aller dans la lune en affamant la terre.

J.M. Gatheron.



FOWTNER

# la marge et son contexte

Le texte de Jean-Marc Carité dans la G.O. d'août 73, était intéressant parce qu'il dénonçait le militantisme écologique urbain comme parcelaire et réformiste. Plutôt que de pinailler la théorie, il faut agir, déserteur dit-il, pour aller à la campagne vivre sainement en communauté.

J.-M. Carité, qui a vécu en 1970 l'expérience de la communauté du Gouah-Du, en Bretagne, sait de quoi il parle... mais ne parle pas de ce qu'il sait : la difficulté de vivre en communauté. Le Gouah-Du n'a tenu que six mois. Rares sont les communautés non structurées et non répressives qui franchissent ce laps de temps. Les plus vieilles communautés étant les plus structurées, en particulier sur les plans économiques et sexuels... autrement dit, elles sont conventionnelles et intégrées sous cet aspect. Si l'on conçoit la communauté sous un angle plus révolutionnaire, on échoue inévitablement... Il existe sans doute des solutions de compromis délicates à trouver... puisque les gens évoluent si vite en communauté que les structures, ou les bases, sont toujours en retard sur les événements.

Mais le texte de J.-M. Carité dénote une méconnaissance profonde de l'origine du mouvement marginal et du mouvement écologique.

Nous vivons à une époque qui est caractérisée par le mode de production capitaliste (privé ou d'Etat peu importe). Ce mode de production est indépendant des individus, il est déterminé uniquement par l'obligation qu'a le capital d'accroître son accumulation de valeur d'échange (il capitalise la monnaie), toute entreprise est donc obligée — même contre la volonté de ses actionnaires ou de ses directeurs — de faire des bénéfices et donc de produire de façon rentable. En bref, elle automatise la production, augmente la quantité des produits à commercialiser et diminue le nombre de ses employés. Plus le capitalisme se développe, moins il a besoin de travailleurs et

plus il y a de gaspillage. Arrivé à notre époque, un nombre important de marginaux peuvent vivre à ses dépens... mais ils n'existent que parce qu'il (le capital) les a enfantés.

Simultanément, les usines polluent et détruisent la planète et les marginaux rencontrent les écologistes.

Si l'on ne veut pas rester au stade idéaliste, il faut analyser correctement le système économique et déterminer à partir de là les actions à mener.

En ce qui concerne l'écologie et la lutte contre la pollution, il est alors évident que toute action parcelaire s'attaquant aux conséquences et non à l'origine de la pollution, est réformiste ; car elle permet au capital de s'adapter provisoirement et de perpétuer son expansion en récupérant les revendications à son profit (eau minérale, voitures plus coûteuses, centrales nucléaires plus perfectionnées... le tout payé par les contribuables et les consommateurs).

Evidemment la tentation est grande de déserteur, ne plus participer à ces saloperies, vivre pleinement, créer, être autonome si ce n'est autarcique. Bien vivre à défaut de donner l'exemple. Mais un tel changement de la vie quotidienne n'est plus alors que la reconnaissance tacite de son impuissance face aux aberrations du système capitaliste. On cautionne le système en faisant de l'agriculture biologique ou de l'artisanat. On se soumet totalement à lui, on reconnaît sa puissance et on abandonne sans lutter. Mais les aliénations économiques ou sexuelles subsistent et J.-M. Carité le sait bien. Les conflits éclatent entre individus, ou à l'intérieur d'un même individu. Il y a contradiction entre l'idéal et le possible, le vouloir et le pouvoir... Inconsciemment, mais irrésistiblement, la société nous conditionne et les communautés ne font que reproduire en leur sein les rapports économiques et sociaux capitalistes.

La désertion et l'apolitisme sont des attitudes de soumission mystique. Inutile de lutter, c'est fatal, il n'y a plus rien à faire ! Je ne suis pas d'accord. A Villeneuve-du-Bosc, au Planel-du-Bis, et demain ailleurs, j'ai lutté pour harmoniser vie quotidienne et combat révolutionnaire.

L'exemplarisme n'a aucune portée s'il n'est pas à l'origine d'une analyse politique qui permette simultanément d'agresser la société sur ses points faibles et d'opposer des solutions concrètes, immédiatement viables, aux propositions réformistes et répressives des autres mouvements révolutionnaires qui parcellisent la vie en reproduisant l'idéologie dominante. Ces solutions concrètes passent obligatoirement par la fin des rapports de production capitaliste, la fin du salariat et de la monnaie, la fin de toutes les industries polluantes (armée-éducation-Etat), la fin de tout système répressif.

Vivre en marginal ce n'est pas vivre en ascète, c'est chercher à faire la fête, à se libérer de toutes chaînes, à vivre en accord avec la nature sans être dominé par elle ni en cherchant à la dominer... Parfois on fait des erreurs et ceux qui passent par là crient à l'ascétisme. C'est faux ! Nous sommes des fainéants, des ripailleurs et des foutremaries, pas des ascètes... Si parfois on travaille, on bouffe de la merde ou on se chope une vérole, c'est l'erreur, bête et humaine.

L'autarcie, par elle-même, ne présente pas d'intérêt. L'homme est un animal social, à moins de retourner au stade préhistorique, il est impossible d'être autarcique. L'autarcie, c'est la fuite réactionnelle. On ne peut pas nier la société de 1973, on peut lutter contre elle : en réduisant sa consommation au minimum (autarcie alimentaire), en produisant de façon à acquérir l'autonomie financière (artisanat, élevage), mais là encore il s'agit de solutions de fuite aveugle. Il y a mieux à faire : il faut utiliser les communautés comme base de

départ d'une action révolutionnaire. Les communautés et le mouvement marginal dans son ensemble constituent le seul cadre dans lequel l'action révolutionnaire n'est pas coupée de la vie quotidienne.

Nous pouvons analyser, critiquer, agresser la société sans diviser notre vie ; nous pouvons affirmer qu'un système social sans argent et sans répression est possible puisque nous le vivons entre nous.

Nous sommes le produit du capitalisme et nous le détruirons parce que le propre du capitalisme est de créer de plus en plus de révoltés. C'est pour lui, la fuite en avant jusqu'au moment où le rapport de forces lui sera défavorable et où les rapports de productions capitalistes seront détruits par les marginaux en armes, et cela contre tous les gestionnaires du capital, facistes, centristes ou gauchistes. Le mouvement marginal n'est pas apolitique, il est obligatoirement révolutionnaire.

Le mouvement marginal n'est pas réactionnaire (retour en arrière, abandon des connaissances techniques, soumission à la nature mystifiée), il est utopiste et sophistiqué (pour l'informatique, pour les technologies douces et la science au service de la santé de l'homme et non le contraire !). L'utopie n'est pas le retour à un passé misérabiliste et soi-disant sain et naturel (en fait souvent raciste et élitiste, cf. Alexis Carrel et Pétain). Il est critique et destruction de cette société, puis construction d'une société utopique passant par la guerre civile révolutionnaire.

Nous n'avons pas le choix, soit nous acceptons le suicide collectif de la planète que nous prépare le capitalisme (au besoin en le reculant de quelques années par une action réformiste appropriée), soit nous luttons les armes à la main. Vivre, c'est lutter et créer, détruire et construire. Fuir, c'est mourir sans joie et sans espoir. Vive la vie !

Marc Saracino

# LE MOINDRE GESTE PEUT FAIRE SIGNE



## CE RESEAU QUI FAIT MIRAGE II

Pourvus de cet outil qui décide de notre sort, et depuis si longtemps — je veux parler de la parole — nous pouvons au moins dénoncer les effets qui nous menacent de l'exploitation forcénée de la nature.

L'homme domine, on se le dit, et s'approprie sans vergogne les propriétés qu'il découvre pour son compte dans cette nature qu'il considère avec ravissement faite comme qui dirait pour ce LUI qu'il est.

Règne l'idole de service, à savoir l'idée que l'homme se fait de lui-même. Et la nature, serait-elle la sienne, a bon dos.

Ce qu'il y a de plus navrant dans l'histoire, c'est que notre nature, à nous, humains d'espèce, exploitée, saccagée, cadastrée, méprisée, maudite, exaltée, reniée, doit être à peu près dans le même état que l'air, les forêts, la mer et l'eau des sources. On ne voit pas comment il pourrait en être autrement.

Et comment la sauvegarder, cette nature qui nous est propre ? L'eau et l'air, nous le voyons bien lorsqu'ils ne le sont plus, propres. Mais notre nature, à nous, humains, qu'a-t-elle de propre ? ON me dit : la parole.

La parole, certes, nous l'avons, en propre. Mais comment faire pour voir lorsqu'elle est sale et qu'elle salit ? Comment filtrer ce qu'elle propage ? Comment la débarrasser de l'usé ?

Un jour ou l'autre, il a bien fallu s'en soucier, de cet air en passe de ne plus se renouveler tout naturellement. Et c'est la même démarche qui permet d'aller y voir autrement que par ce que le regard permet qui a d'abord permis que l'eau soit invivable et les arbres fauchés.

Renouveler la parole ?

Quelles forêts perdues ou enfouies ont été dérobées à leur usage qui était de la maintenir humaine, malgré elle qui n'avait rien à en foutre, de notre existence.

Au carnaval des mots en « ité », chacun y va de sa grosse tête.

Des mots en vogue, chacun en aspire et s'en inspire tant bien que mal, sans s'inquiéter d'où vient la vogue et où elle l'entraîne, ce petit « il » que chacun est et qui se voudrait éperdument, sujet pleinement conscient.

Et chaque parlant se fait l'agent des courants régnants dans la

parole qui tient le manche dont IL est l'outil.  
Ou'y faire ?

Ce mois-ci après l'autre, Lin continue son récit.

Il était l'un des six pour lesquels l'autre, c'était ce Jean-Marie qui n'y répondait guère en son nom, même et surtout lorsqu'ON l'appelait. Le son « i » ; pas le « on ». Des appels, IL n'en était pas : autiste.

Il s'agissait de l'en tirer, ce gamin-là, et de l'effroi qui lui advenait par vagues d'en être privé de ce langage qui nous paraît tout naturel, et des lieux imprévus pour l'irrécupérable présumé.

Cet effroi qui lui advenait, à ce gamin-là, était-ce d'en être privé, du langage, ou d'en être menacé ?

D.

Mars 68 :

Yves, Deligny, Anny, Gisèle, Guy, Marie-Rose, redescendent dans les Cévennes, définitivement.

Septembre 68 :

Il ne nous est plus possible de rester dans la grande maison, objet de tant de projets qu'il nous faut émigrer avec le nôtre.

Guy et Marie-Rose louent une maison à Monoblet. Janmari (1) Deligny, Anny et Gisèle en louent une autre à 3 km, dans un hameau.

Yves et moi, nous allons demander au paysan à qui appartient la cave où vivait le berger (il est mort il y a quelques mois) si il ne veut pas nous héberger.

Nous l'aidons pour les vendanges. Il faut rentrer ses poules le soir et les sortir le matin et il nous prête sa pièce.

La source est à 200 m. Chaque jour nous y descendons, Yves et moi, pour faire la vaisselle. La vaisselle sale est transportée dans deux bassines ; nous la lavons dans le ruisseau, l'eau est glacée, puis nous remontons le tout à la cave.

Derrière la cave, il y a des chiens dans un chenil. Sous un hangar, le tracteur et les engins agricoles pour travailler les vignes. Dehors, un établi avec un étau et un broyeur à grain. Cet après-midi Gisèle et Janmari viennent de Graniès à pied.

Gisèle repart. Janmari reste avec nous jusqu'au soir. Yves m'aide à broyer du maïs pour les poules. Les meules du

broyeur sont entraînées par un volant que l'on fait tourner à la main.

Yves met au fur et à mesure le maïs dans l'entonnoir carré qui est au-dessus. J'actionne le broyeur.

Lorsqu'on arrête un peu, Janmari tape du bout de la main sur toutes les parties de la machine, regarde dans le trou par où sort le maïs concassé et rigole.

On reprend le travail. Je tape sur le volant en regardant Janmari. Il prend la poignée et tourne. C'est dur. Nous nous y mettons à deux.

C'est également derrière la cave que Grégoire débite en bûches, pour le bois de chauffage, les arbres qu'il abat dans la montagne.

La scie circulaire est entraînée par un moteur à essence. Depuis ce matin Grégoire y travaille. Yves l'aide, il lui passe les troncs. Nous savons que lorsque la scie marche, Janmari est à la fête.

Gisèle a été prévenue et cet après-midi elle vient avec Janmari.

A quelques mètres, il se poste, mains jointes, tout droit sur la pointe des pieds, balançant légèrement. Il remue les lèvres comme s'il marmonait. Il suit tous les efforts de la lame. Lorsqu'elle atteint le cœur d'un gros tronc, qu'elle peine, Janmari immobile, frémit, les yeux presque fermés. Puis la lame passe le cœur de l'arbre, le bruit est moins aigu, le moteur reprend son régime normal. Janmari se détend.

Deux morceaux de bois n'ont pas été entièrement sciés et restent encore attachés l'un à l'autre. Janmari se précipite, les prend, les sépare et reprend sa position sur la pointe des pieds.

De temps en temps, Grégoire laisse exprès deux ou trois bûches pas entièrement coupées. Chaque fois Janmari termine le travail.

Octobre 68 :

Ces temps-ci, la base de notre nourriture est le sac de pommes de terre que le paysan nous a donné en échange d'avoir arraché sa récolte de pommes de terre, et quelques œufs. Deligny propose de reprendre la construction de petits chariots en bois qu'il faisait il y a quelques années.

Il s'agit de chariots d'émigrants avec tout le fourbi que pouvaient amener ces gens, outils, vaisselles, couvertures... Je

commence à y travailler sur l'établi derrière la cave en récupérant des morceaux de planches, de caisses, des chutes de bois.

Certains objets sont dégrossis à la cave et Janmari et Gisèle les emmènent pour les finir à Graniès.

Novembre 68 :

Le propriétaire a besoin de sa pièce le plus vite possible pour y mettre ses chiens.

Je cherche aux alentours.

Une grande magnanerie inutilisée depuis longtemps, dans le hameau de Graniès, ferait bien l'affaire.

Je vais voir son propriétaire.

En échange d'un coup de main certains jours où il y a beaucoup de travail, il nous prête, à Yves et à moi, cette vaste pièce. Elle est carrée et a environ 10 m de côté.

Il faut monter un escalier de pierres pour y arriver. La porte est pleine de trous, je la colmate avec des cartons et des morceaux de toile.

Aux quatre coins, il y a une cheminée. La pièce est très haute. Tout autour, il y a deux rangées de fenêtres, on en compte une douzaine qu'il faut également boucher.

Avec Yves, nous chargeons les lits, la vaisselle, les seaux, une table, les bassines, la caisse à outils et un établi dans une vieille voiture à âne, que nous trainons tous les deux jusqu'à Graniès.

Ça ne va pas sans mal, surtout dans les descentes où tout le poids du chargement nous entraîne. En route, un brancard se casse. Nous avons laissé quelques affaires en route pour éviter de les semer. Nous allons les rechercher avec une brouette.

Il fait déjà nuit depuis longtemps lorsque nous avons tout déménagé.

L'établi est installé à côté d'une des cheminées dans laquelle je prépare les repas.

Un peu plus loin, la table avec la vaisselle et la réserve de nourriture dans un coffre.

L'eau coule à une fontaine à 50 m. Pour le bois, nous allons sous de vieux chênes qui ont perdu de grosses branches.

Je me remets à faire une partie des chariots.

Les autres parties sont faites par Guy et Marie-Rose à Monoblet et par Janmari, Deligny, Any et Gisèle à quelques maisons de là.

On appelle cette magnanerie le grand atelier.

Décembre 68 :

Un voisin prête une partie de sa maison inoccupée : une petite magnanerie et deux pièces avec une cheminée.

Yves va rejoindre Michel (2) dans cette maison.

Il fait très froid et chacun dans ses lieux ne s'éloigne pas beaucoup de son foyer qui essaie tant bien que mal de nous chauffer le ventre, les genoux et les mains.

Nous n'arrivons à vendre que quelques chariots, ce qui nous permet tout juste de subsister. Régulièrement, je vais aider le propriétaire du grand atelier pour faire du ciment, enlever des pierres dans les vignes. Yves vient avec moi. Il nous donne des pommes, ou un poulet, des pommes de terre.

Février 68 :

Pour éviter la disette de cet hiver, le projet est de faire un jardin. Un voisin prête un morceau de terrain abandonné depuis dix ans.

Tous les après-midi, je vais retourner la terre avec un bigot.

Les lieux sont nombreux.

Le jardin — la maison crépie de rouge où sont Michel et Yves — la maison de Monoblet où habitent Guy, Marie-Rose et leurs deux filles — la maison crépie de blanc où sont Janmari, Deligny, Gisèle et Any — le grand atelier. Un nouveau lieu où sûrement je vais bientôt camper.

A longueur de journée, chacun en cherche un autre.

Une pièce vide située au nœud des trajets va nous servir à nous retrouver facilement et couper court aux reproches et aux oublis.

Chacun y passe et accroche le petit morceau de bois qui le représente là où il se rend. Tous les lieux possibles sont tracés au fusain sur un mur.

Ça en fait, de la parlotte en moins.

Chaque lieu d'existence a sa pierre sur le sol de la pièce où chacun peut voir où se trouve celui qu'il cherche.

Yves y veille, à la fresque.

Lui qui travaillait souvent n'importe où, aux aguets des trajets de tout le monde, il y est, au nœud.

Ce lieu-là devient pour lui « comme quelqu'un ».

J.-L.

(1) Le « personnage » de « Le moindre geste ». Film tourné dans les Cévennes quelques années auparavant. « Débile profond » ont dit les tests en usage.

(2) ON en a dit : psychotique.

# QUAND DES BIOLOGISTES DECIDENT DE L'OUVRIR TOUTE GRANDE

Deux biologistes autrichiens, les docteurs Pierre WEISH, de l'institut de zoologie expérimentale, d'anatomie et de physiologie comparée, et Edward GRUBER, de l'institut d'analyses de l'université de Vienne, ont élaboré un projet de memorandum, présenté lors du séminaire sur l'énergie nucléaire, à Brême-Fisherhude, en août 72. Le docteur Herr, membre du C.S.F.R., traducteur de ce texte, nous l'a fait connaître et s'est chargé de nous en faire avoir la libre disposition dans les colonnes de notre journal. C'est

un texte extrêmement solide et documenté. Technique, certes, mais il est bien difficile de dire dans le langage de tous les jours ce qui a trait à la radioactivité. Nous avons tâché à le rendre compréhensible par tous, sans rien lui ôter de sa rigueur scientifique, soit par des intercalaires, soit par des notes en bas de page. Nous ne saurions mieux faire que conseiller au lecteur de se reporter au premier chapitre de l'étude « Centrales Nucléaires et Environnement » de Ph. Lebreton, publiée dans le n° 4 (février 73) de la

## CHRONIQUE DE LA

### IL N'EXISTE PAS DE DOSE DE RADIATIONS D'EFFETS BIOLOGIQUES NULS

Depuis toujours, les organismes vivants sont exposés à une irradiation naturelle, qui est responsable d'une grande partie du taux de mutations naturelles. Il en résulte que le seuil d'irradiation pouvant provoquer des mutations, au cas où ce seuil existerait, est déjà dépassé par les sources d'irradiation naturelle.

Si l'on augmentait l'irradiation de la population européenne d'une façon uniforme de 0,001 rad (1 millième de rad) (1) par année, ce qui correspondrait à un exhaussement général du lieu d'habitation de 50 m, il en résulterait un accroissement annuel de 1.000 cas de cancers mortels, y compris les cas de leucémie. Il faudrait y ajouter un nombre au moins égal de dégénérescences malignes sans issue fatale, et les modifications des caractères héréditaires dont il sera discuté plus loin. En tenant compte de l'irradiation plus intense par les rayons cosmiques, on devrait dénombrer au Tibet 15 % d'enfants tarés de plus que dans les régions voisines du niveau de la mer. Mais il n'existe aucune statistique permettant de contrôler cette supposition. Aussi longtemps qu'une enquête sérieuse fera défaut, il n'est pas permis d'affirmer qu'une irradiation d'origine cosmique ne se traduit par aucun effet. En plus, il n'existe aucune preuve théorique de l'existence d'une quelconque dose de rayonnements dont l'effet serait nul. L'homme subit donc inévitablement les effets de l'irradiation naturelle, surtout dans les conditions d'une civilisation avancée, mais ces effets ne sont pas négligeables. Le manque d'études suffisantes sur l'action des radiations naturelles ne permet pas encore d'évaluer exactement leurs dangers.

**Il n'y a pas d'accoutumance aux radiations ionisantes.**

Le fait que le monde organique est exposé depuis ses débuts aux influences des radiations naturelles laisserait supposer que l'homme s'y est accoutumé, un peu comme il s'établit une résistance à d'autres facteurs nocifs de l'environnement.

Les radiations de haute énergie déclenchent par ionisation et excitation diverses réactions chimiques dans la cellule : les produits finaux élaborés lors de ces réactions, dont certains sont toxiques, peuvent intervenir de différentes manières dans les cycles métaboliques (2). C'est pourquoi aucune résistance spécifique ne peut se créer contre les

rayonnements ionisants, comme cela se produit avec un corps toxique bien spécifié (par exemple les toxines bactériennes).

**Les effets nocifs des plus infimes doses de radiations s'additionnent à long terme.**

En comparaison de l'énergie libérée lors d'une désintégration radioactive, il suffit de quantités d'énergie relativement très petites pour provoquer des modifications irréversibles (c.à.d. la dénaturation) des protéines qui sont à l'origine de la fonction spécifique propre des molécules organiques. Une seule désintégration fournit des quantités d'énergie bien plus grandes et peut donc provoquer de nombreuses modifications moléculaires.

Une seule modification de la structure des chromosomes du noyau peut, à travers la biosynthèse de l'acide nucléique, avoir pour effet que toutes les cellules-filles présentent une modification atypique de la « matrice » (c.à.d. du schéma reproductif) à cet endroit donné, amenant une perturbation des processus métaboliques.

Si ces modifications de structure chromosomique atteignent une cellule reproductrice, d'où sera issu un nouvel organisme, ce nouvel organisme présentera des modifications héréditaires, c.à.d. des mutations. Une fois créées, les modifications des chromosomes sont irréversibles, et l'effet génétique des plus infimes doses de radiations s'accumule à long terme pour cette même raison. Donc, les plus infimes doses additionnelles de rayonnements artificiels sont à prendre en considération, même si elles se situent dans les limites de variation des rayonnements naturels.

**L'irradiation interne a des effets biologiques plus importants que l'irradiation externe.**

Les radiations ionisantes qui irradient un organisme vivant par voie externe proviennent d'une part de la radioactivité environnante et, d'autre part, des rayons cosmiques. Ensemble, elles forment un champ d'irradiation gamma (3) homogène exerçant une action uniforme sur l'homme dans sa totalité, car les rayons gamma sont capables de traverser le corps humain. Mais lorsque des substances radioactives sont absorbées par le corps, cela se passe tout autrement. Les particules alpha et les rayons bêta (forme la plus fréquente de radioactivité artificielle) abandonnent toute leur énergie dans l'organisme par suite de leur forte densité d'ionisation, et contrairement aux rayons gamma, capables de traverser le corps : l'effet nocif des rayons alpha et bêta en est donc accru.

Les mécanismes d'incorporation sont multiples :

l'inhalation d'aérosols (4) radioactifs, l'absorption par l'eau potable et la nourriture, l'absorption par la peau, etc. En fonction de son état chimique et de ses interactions physiologiques, un radionuclide peut soit se déposer dans les alvéoles pulmonaires en liaison avec des particules d'aérosols, soit s'intégrer dans le squelette, soit se concentrer dans certains organes (par exemple, l'iode dans la thyroïde), soit être éliminé peu à peu avec une période (5) de demi-vie biologique relativement courte. L'effet des radiations sur un organe donné peut par conséquent varier en fonction du concours des périodes de demi-vie physique et biologique.

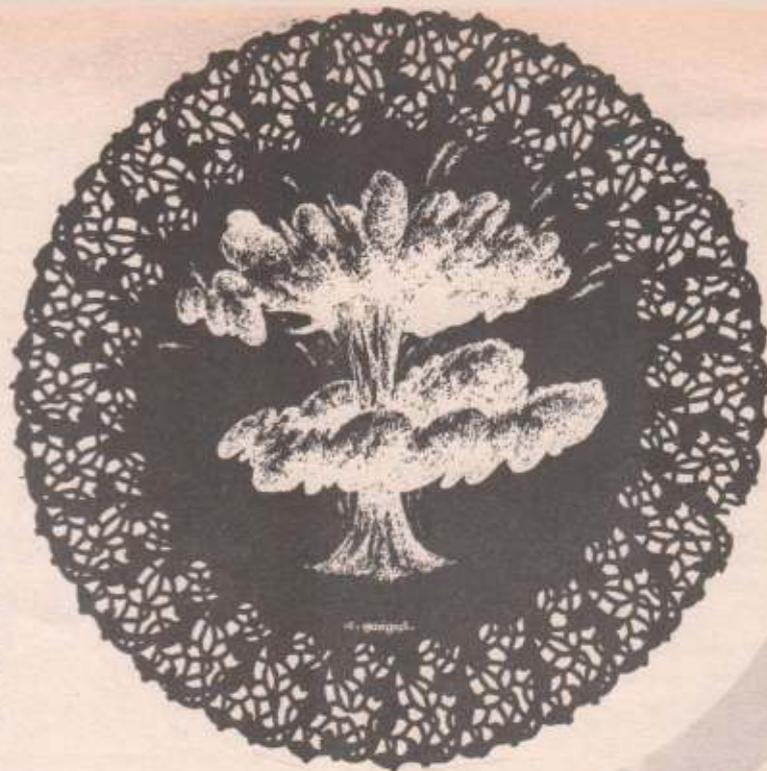
Un exemple illustre les conséquences biochimiques aiguës inattendues de prime abord, des radiations : il s'agit de l'inhalation d'aérosols de sous-produits de fission apparus à la suite des essais d'armes nucléaires. Ces particules ont un diamètre inférieur à un micron (1/1.000e de mm) et se déposent dans les voies respiratoires. A la suite de l'arrêt des essais atmosphériques de bombes atomiques, cette forme de contamination perdit de son importance, jusqu'au moment où des incendies se déclarèrent dans différentes usines d'extraction du plutonium et que des particules radioactives de PuO<sub>2</sub> pénétrèrent dans la biosphère. De larges enquêtes faites par les Américains confirmèrent l'action cancérigène de ces particules sur le poumon ; cette action cancérigène est à mettre sur le compte de l'absorption de fortes doses de rayonnement alpha.

Des produits de fission à l'état gazeux, comme les gaz rares, sont aussi capables de se joindre aux aérosols. Des enquêtes ont permis d'étudier les dangers d'irradiation par le radon et ses produits de fission des employés des établissements balnéaires de la station thermale tchécoslovaque de Marienbad, contrée riche en radon.

On a pu découvrir dans l'air des particules que leur taille permet de considérer comme faisant partie de ces aérosols capables de se déposer dans l'appareil respiratoire. La désintégration du radon est suivie d'émissions de rayons alpha, dans la famille naturelle de l'uranium et du radium, et ces particules alpha ont aussi une action sur les tissus pulmonaires.

Contrairement à ce que l'on admet généralement, les gaz rares ne sont pas des corps inertes en toutes circonstances ; avec l'eau et les solutions aqueuses (par exemple, les liquides physiologiques, à l'intérieur des alvéoles, et par la suite dans tout l'organisme), ils participent à l'équilibre des gaz dissous et peuvent former des hydrates de gaz rares.

Lorsque ces gaz rares sont radioactifs (comme c'est



G.O. Il est flagrant que nous ne pouvons pas, chaque fois que nous parlons de radioactivité, reprendre tout depuis la base. Nous sommes d'autant plus fondés à faire ainsi que nous savons que le lecteur de la G.O. ne peut pas ne pas en posséder la collection complète !... Cette étude des risques biologiques extrêmement graves que l'industrie nucléaire dans son ensemble (de la mine à la bombe) fait courir à tout individu sera étalée sur les numéros 11 et 12.

E. P.

# MORT RADIEUSE

le cas, et en grande quantité, pour les sous-produits de fission), il se produit d'une part le phénomène décrit plus haut et ses effets, à un degré moindre, et d'autre part les effets de l'incorporation directe dans l'organisme. En ce qui concerne l'isotope 85 du krypton (d'une période physique d'environ dix ans), Fowler et ses collaborateurs ont calculé en 1969 que, dans environ quatre-vingt-dix ans, la quantité maxima admissible de ce radionucléide indiquée par la C.I.P.R. (Commission internationale de protection radiologique) sera atteinte, voire même dépassée. Les gaz à forte densité (environ 4 g par litre) ne se répartissent évidemment pas uniformément dans les couches atmosphériques; la théorie ne permet pas de le prouver, et l'on ne peut pas non plus s'y attendre en pratique. La plus grande partie stagnera à proximité du sol. En outre, les travaux de Faltings et Harbeck (1950) prouvent qu'une répartition horizontale des gaz n'intervient qu'avec une extrême lenteur. Il ressort du rapport de Langham Anderson que les substances radioactives de l'atmosphère se déposent à la latitude à laquelle elles ont été émises.

Comme ces conditions de brassage atmosphériques sont loin de représenter une répartition uniforme, il faut s'attendre à une irradiation nettement plus forte due au Krypton 85 et atteignant les populations de l'hémisphère nord déjà fortement peuplé.

Le strontium 90 se forme à partir de certains nucléides de fission de courte période (brome 90 → krypton 90 → rubidium 90 → strontium 90). L'accumulation de cette substance, analogue au calcium, dans les tissus du squelette est connue depuis longtemps. L'irradiation immédiate de la moëlle rouge (osseuse) par l'incorporation du strontium 90 dans les tissus osseux est à rapprocher de l'étiologie (6) de la leucémie. Initialement, on avait très largement sous-estimé les dangers de cette incorporation, car on n'avait pris en considération que l'absorption du strontium radioactif à partir d'éclats osseux d'animaux ayant stocké ce nucléide. Mais il fallut par la suite se désillusionner et constater que de très grandes quantités de strontium étaient transmises par le lait, aliment des plus courants, et passaient des pâturages dans l'organisme des enfants et des jeunes gens, particulièrement sensibles aux radiations. Lors de l'appréciation des effets radiologiques du strontium 90, on ne tint tout d'abord compte que des rayons bêta peu énergétiques de cet isotope. Ce n'est que bien plus tard qu'on découvrit les effets du radionucléide issu du strontium 90, l'yttrium 90 qui émet des rayons bêta très durs, c'est-à-dire énergétiques et très dangereux. Ce corps naît lors de la désintégration du

strontium 90 et s'accumule dans les gonades où il peut développer une intense action mutagène, voire délétère pour les germes. L'enrichissement dans un certain organe d'un certain radionucléide incorporé peut entraîner des lésions radiologiques dix, cent fois plus importantes que ce n'eût été le cas lors d'une simple irradiation externe.

## L'IRRADIATION DES ETRES HUMAINS AUGMENTE AVEC L'EXTENSION DE L'INDUSTRIE NUCLEAIRE

Avec le nombre croissant des réacteurs nucléaires, il y a forcément augmentation du nombre de personnes exposées de par leur profession aux rayonnements, et ce non seulement dans les installations des centrales, mais aussi dans tous les domaines de la technique nucléaire. Avec les besoins croissants en uranium, l'extension de son exploitation minière est inévitable, ainsi que l'accroissement du personnel exposé à l'irradiation par les radionucléides naturels.

Dans les réacteurs, lors de l'échange des éléments combustibles ou lors de travaux de réparation, les employés subissent des irradiations atteignant souvent la limite des doses maxima admissibles. L'exemple du centre de recherches nucléaires anglais de Winfrith montre que lors du remplacement d'une conduite de pression contaminée, on a enregistré une irradiation globale du personnel de 520 rems. Afin de pouvoir observer les doses maxima admissibles, il a fallu faire intervenir un nombre élevé correspondant d'ouvriers spécialisés dans cette zone contaminée; à cause du grand débit de dose, les différents ouvriers ne purent demeurer souvent que quelques minutes dans cette zone en présence des pièces à réparer. L'exemple du réacteur hollandaise de Dodeward montre que les travaux spéciaux, qui ne font pas partie de la routine quotidienne, tels que des réparations en des endroits inaccessibles, etc., contribuent grandement à augmenter l'irradiation du personnel temporaire ou permanent.

Avec le nombre de réacteurs et celui des années de fonctionnement des installations, la fréquence des accidents majeurs catastrophiques dans les réacteurs même va d'autre part en croissant, même si nous ne tenons pas compte du fait qu'un réacteur nucléaire en marche normale émet au fur et à mesure de son vieillissement des quantités supé-

rieures de produits en fission, à cause des imperfections techniques ou le plus souvent à cause des erreurs humaines. Ceci se retrouve pratiquement dans tous les autres domaines techniques; c'est ainsi qu'une automobile neuve, par exemple, perd bien moins d'huile ou d'eau du radiateur qu'une voiture usée. Il s'y ajoute, pour les grandes installations que représentent les centrales nucléaires de puissance, le danger d'effondrement de tout un réseau et celui du black-out, si les centrales conventionnelles interconnectés dans le réseau de répartition n'arrivent pas à produire l'énergie nécessaire pour satisfaire les besoins. L'écart, en outre, entre la production d'énergie et les besoins, va visiblement en s'accroissant. La dépendance d'une centrale nucléaire pourrait être telle que l'on ne saurait la mettre hors service, le jour où une défectuosité quelconque en cours de fonctionnement aura produit une quantité d'effluents atteignant la limite autorisée ou même la dépassant le cas

1) Le Rad: c'est l'unité de rayonnement, correspondant à la dissipation d'une énergie ionisante de 100 ergs par gramme de matière. C'est une unité de production. Un rad représente une énergie élevant d'environ 3 millièmes de degré la température d'un corps irradié.  
Le Rem (Roentgen Equivalent Man): c'est l'unité mesurant les effets des rayonnements sur l'organisme humain. Ex.: une radioscopie délivre environ 2 rems. La dose mortelle pour l'homme est de 500 à 600 Rems.  
La mRem (millirem): 1/1.000e de Rem.

2) Le métabolisme: c'est l'ensemble des transformations chimiques et biologiques qui s'accomplissent dans l'organisme.

3) Il y a trois types de particules radioactives:  
— les rayons gamma, dont le pouvoir pénétrant dans la matière est très élevé et donc le pouvoir ionisant assez faible.

— les rayons bêta, de charge électrique négative, dont le pouvoir pénétrant est moyen.

— les rayons alpha, dont le pouvoir pénétrant est faible et donc le pouvoir ionisant très élevé.

4) Un aérosol est la dispersion en fines particules (de l'ordre du 1/100e de mm au moins) d'un liquide, ou d'une solution, dans un gaz.

5) Périodes: en langage nucléaire, on distingue deux types de périodes:

a) la période physique (ou demi-vie) d'un radionucléide, est le temps nécessaire à la perte de la moitié de sa radioactivité. Par exemple, le strontium 90 a une période de 28 ans, ce qui signifie que sa radioactivité est diminuée au bout de 28 ans, puis de la moitié de la moitié restante dans les 28 années suivantes, ainsi de suite...  
b) la période biologique: c'est celle mesurant la durée du contaminant dans l'organisme assimilateur. Les périodes physiques et biologiques peuvent être très différentes. Ex.: le césium 137 a une période physique de 33 ans et une période biologique de 1 mois; le plutonium 239, 24.000 ans et 200 ans...  
6) Etiologie: Science des causes de la maladie.

échiant, et ce pour ne pas mettre en péril l'alimentation en courant de grandes installations industrielles ou d'agglomérations urbaines géantes.

Beaucoup de comparaisons alléguées fréquemment ne peuvent être faites que parce que l'énergie nucléaire n'est actuellement exploitée que de façon bien modeste, et que les réacteurs civils, dans bien des cas n'ont pas encore échangé leurs éléments combustibles. Mais ces manipulations, qui entraîneront une irradiation accrue, se répéteront de façon croissante d'année en année, et la dose de rayonnements que recevra le personnel lors de ces activités sera proportionnellement plus élevée. La fréquence des transports d'éléments combustibles ira parallèlement en augmentant, ainsi que le danger de les voir impliqués de façon fautive ou non dans un accident de la circulation et qui libérerait des corps radioactifs.

Proportionnellement à la production d'énergie nucléaire, il y aura augmentation des produits de fission, tels que les produits des usines de retraitement. Il en résultera une exposition aux rayonnements ionisants d'un nombre toujours plus grand, de personnes employées dans ces installations. Mais il y aura non seulement multiplication des sources d'irradiation et d'émission des effluents de la mine jusqu'aux dépôts des déchets en passant par les usines de retraitement ; il y aura aussi, en plus, exploitation plus grande du rendement des usines de retraitement. Il s'ensuivra une émission accrue de radionuclides. Ainsi on lâchera dans l'atmosphère, donc dans notre environnement, les gaz rares radioactifs, parmi lesquels se trouvent le krypton 85 et l'iode 129 (dont la période est de 17 millions d'années), dont le caractère inquiétant découle de leur accumulation possible dans la biosphère, et aussi de leur période de longue durée. Selon les pronostics sur la répartition et l'activité des produits de fission radioactifs gazeux dans l'atmosphère, l'augmentation croissante de la part du nucléaire dans la production d'électricité entraînera dans deux ou trois générations un doublement de l'irradiation naturelle actuelle, du fait de la seule radioactivité atmosphérique.

Parallèlement à l'émission accrue de radionuclides gazeux, les eaux de surface et les océans absorberont des quantités toujours croissantes d'effluents liquides. C'est ainsi que l'usine de retraitement de Windscale a demandé, en 1970, l'autorisation d'augmenter sa quantité d'effluents, de 1.800 Ci (curies) (7) par an actuellement accordés, à 8.000 Ci par an ; les solutions radioactives sont évacuées dans la mer d'Irlande.

Proportionnellement aussi à la production d'énergie nucléaire, il y a accumulation de déchets, d'ordures radioactives. Les dépôts, leur surveillance, et les travaux de réparation des containers réclament un personnel qui est à inclure dans le groupe des personnes exposées professionnellement aux radiations. L'augmentation constante des quantités de déchets exige un nombre toujours accru de personnes employées à ces tâches. On peut par conséquent dénier tout esprit réaliste à ceux qui, en présence de ce développement, espèrent que l'irradiation de la population due à l'expansion de l'énergie nucléaire n'augmentera pas de plus de 1 mRm (1 millirem ou 1/1.000e de Rem) par an.

## LA COMPARAISON ENTRE LES DANGERS DE L'INDUSTRIE NUCLEAIRE ET CEUX DES INDUSTRIES CLASSIQUES EST ERRONEE

De nombreuses statistiques essaient de faire passer la production d'énergie nucléaire pour le domaine technique le plus sûr. On ne tient compte dans ces statistiques que des accidents de travail mortels, mais on néglige les séquelles à long terme (raccourcissement de la durée de la vie, cancers) et les dommages génétiques importants qui touchent surtout les générations futures de toute la population.

**Il est faux d'affirmer que l'irradiation de la population due à la production d'énergie nucléaire est inférieure à celle due aux centrales thermiques à charbon.**

Lors de l'extraction de matière fissile pour la fabrication d'éléments combustibles, on libère par tonne d'uranium 235 environ 110 g de radium 226 dans les résidus de lavage du minéral, ce qui correspond à 110 Ci, et environ 100 g de protactinium 231 (de période physique de 32.500 ans) et leurs produits de filiation.

De par les processus qui leur donnent naissance, ces radionuclides se présentent sous forme chimique libre. Le radium, un corps chimique de même affinité que le calcium, s'incorpore dans l'organisme et s'accumule dans le tissu osseux ; les enfants dont le squelette est en pleine croissance, y sont les plus exposés. Lors de l'extraction de l'uranium, déjà avant toute production d'énergie, il se libère plusieurs fois plus de radium dans l'environnement que ne dégagerait la combustion d'une quantité de houille correspondant à la même quantité d'énergie potentielle, et contenant du radium. Le fait qu'une houille donnée puisse renfermer une quantité infime d'uranium est lié à certains phénomènes géologiques rares : un courant d'eau souterrain a pu dissoudre et charrier des traces de radionuclides naturels d'un gisement d'uranium étendu, et ces radionuclides ont ensuite été absorbés sur un filon de houille.

Les quelques rares cas où l'on a pu déceler du radium dans les cendres provenant d'une centrale thermique à charbon sont vraiment des cas exceptionnels. La teneur en radium de la houille provenant du bassin de la Ruhr est quasi nulle.

En outre, tous les combustibles fossiles (houille, pétrole, gaz naturels, etc.) ne contiennent que des atomes de carbone stables, non radioactifs, puisque le carbone 14 induit par les rayons cosmiques (de période 5.560 ans) s'est transmuté complètement depuis le Carbonifère (soit environ 250 millions d'années). Par suite de la combustion de combustibles ne contenant pas de carbone 14, la teneur en carbone 14 de l'atmosphère dans l'hémisphère nord a baissé de 4 % entre 1930 et 1953.

Puis, à la suite des essais de bombes A, on a enregistré un fort accroissement de la concentration en carbone 14, conséquence de la mise en service de centrales thermiques à charbon et à fuel, réduit l'irradiation de l'homme, surtout pour ce qui est des effets consécutifs aux transmutations du carbone 14 dans les glandes génitales humaines. Lors de la transmutation du carbone 14, ce carbone donne un isotope de l'azote dont les propriétés chimiques sont évidemment différentes.

Si cet atome de carbone radioactif se trouve dans l'acide désoxyribonucléique des chromosomes, il s'ensuit des modifications radicales dans la structure des chromosomes, parfois même des ruptures de la chaîne. On évoque parfois la production de SO<sub>2</sub> et de CO<sub>2</sub> par beaucoup de centrales thermiques à combustible fossile. Mais cette argumentation passe intentionnellement sous silence les effluents radioactifs gazeux et pollution des effluents aqueux issus des usines de retraitement du combustible radioactif et de leurs fournisseurs industriels, alors qu'un lien nécessaire de causalité relie ces industries à l'exploitation des centrales nucléaires. Il existe une différence essentielle entre les centrales thermiques à combustible fossile et les centrales nucléaires : lorsqu'on utilise la fission nucléaire pour produire de la chaleur, on crée une radioactivité des milliers de fois supérieure à celle présente au départ dans les produits fissiles de base.

Si l'on brûlait environ 5 milliards de tonnes de houille au cours des quatre siècles à venir, on a calculé en extrapolant très loin que les cendres contiendraient 10 tonnes de radium et de ses produits de filiation. Une considération objective de ces faits exige une estimation de la quantité de déchets radioactifs issus de la production de la même quantité d'énergie en utilisant la fission nucléaire. L'énergie produite par la combustion de la quantité de houille citée plus haut équivaut à une énergie nucléaire de fission produite par 2 milliards de kilos d'uranium 235. Les 2 milliards de kilos de déchets radioactifs produits représentent, au bout de cent jours de désintégration spontanée, encore une activité environ mille fois supérieurs au radium même.

Pour ne pas donner une fausse image de la chose, on peut dire qu'on aura produit des sous-produits de fission qui, pendant la période de retraitement, équivalraient au total à l'activité de 1,6 milliard de tonnes de radium (ce qui représente 4.000 fois la radioactivité naturelle de tous les océans), en comparaison des 10 tonnes contenues dans les déchets de la houille.

Ce rapport, d'un ordre de grandeur de plus de 100 millions, démontre que l'affirmation prétendant que les centrales thermiques produisent plus de substances radioactives que les centrales nucléaires,

élude le fond du problème et ne présente aucun caractère scientifique sérieux.

**La médecine d'une part et la technologie d'autre part ont des buts tellement opposés que toute comparaison est absurde.**

Abstraction faite des efforts sérieux entrepris de nos jours par la médecine, efforts souvent couronnés de succès, pour réduire la dose d'irradiation en radiologie au strict minimum, il y a une différence essentielle entre l'irradiation de l'homme due à l'industrie nucléaire et celle due aux radiations ionisantes utilisées en médecine. En médecine, la radiographie ou la radiothérapie ne s'emploient que dans le cas particulier et dans le but précis d'aider quelqu'un, et dans la majorité des cas on peut éviter l'irradiation des gonades. Par contre, l'industrie nucléaire provoque, avant tout par la pollution de l'environnement ou par l'irradiation directe, des effets radioactifs tout à fait au hasard, qui risquent de n'épargner aucun être vivant au monde. D'autres gestes médicaux que la radiologie servent aussi à établir des « comparaisons » entre les risques dus à l'industrie nucléaire, par exemple ceux de la pénicillinothérapie ou de la vaccination antivariolique. Alors que l'abandon pur et simple de l'industrie nucléaire ne présente aucun danger pour la santé de l'homme, il n'en serait pas de même si l'on renonçait à toute aide médicale.

Tenter de justifier une Industrie forcément nuisible à la santé en insistant sur les effets secondaires des soins médicaux est erroné du point de vue objectif et ne vaut guère si l'on se place sur le plan moral.

**Aux risques et dommages dus à une exploitation normale s'ajoutent ceux des accidents.**

Il existe une différence fondamentale entre un accident classique et un accident dû à des corps radioactifs. Dans le premier cas, une seule personne ou un groupe limité de personnes subit un préjudice immédiat. Les accidents se produisant dans l'industrie nucléaire, par contre, (mines, réacteurs, usines de retraitement, surveillance des déchets et transvasement des déchets, etc.) entraînent des dommages d'une portée bien plus grande dans l'espace et dans le temps. Les corps radioactifs libérés lors de tels accidents agiront non seulement dans une zone limitée et localisée, mais éventuellement à l'échelle de la planète (ce qui pourra déclencher des complications politiques de caractère international) ; la dispersion de ces corps radioactifs, en effet, est fonction des conditions climatiques telles que les vents, les précipitations, et des eaux de surface (fleuves, courants marins, etc.) ; cette dispersion échappe au contrôle de l'homme. Il en résulte un accroissement continu de l'irradiation environnante, ce qui augmente le taux de mutation des humains et de l'ensemble des organismes vivants.

Même en supposant théoriquement une sécurité technique absolue, ce qui ne peut évidemment jamais se réaliser, la défaillance humaine est de nos jours et restera en pratique toujours la cause principale des accidents.

Aussi, dans le domaine de la technologie nucléaire, ce sont essentiellement des défaillances humaines qui sont à l'origine des accidents. Les déficiences techniques elles-mêmes sont en fin de compte à ramener à des défaillances humaines.

A l'occasion des différents accidents nucléaires qui se sont produits ces derniers temps (par exemple le réacteur Fermi), on peut se poser à juste titre la question suivante : l'accident s'est-il produit malgré les dispositifs compliqués de contrôle et de protection, ou à cause de ceux-ci ?

Les meilleures lois, les meilleurs décrets n'empêcheront pas les accidents, tant en technologie nucléaire que dans d'autres domaines de l'existence humaine (par exemple pour ce qui est de la circulation routière).

Ajoutons à cette liste les cataclysmes tels que les inondations et les tremblements de terre, ainsi que les conflits militaires au cours desquels la destruction des réacteurs nucléaires représente un objectif légitime pour priver l'ennemi d'énergie. (Ajoutons aussi le risque de plus en plus probable d'actes de terrorisme.)

à suivre

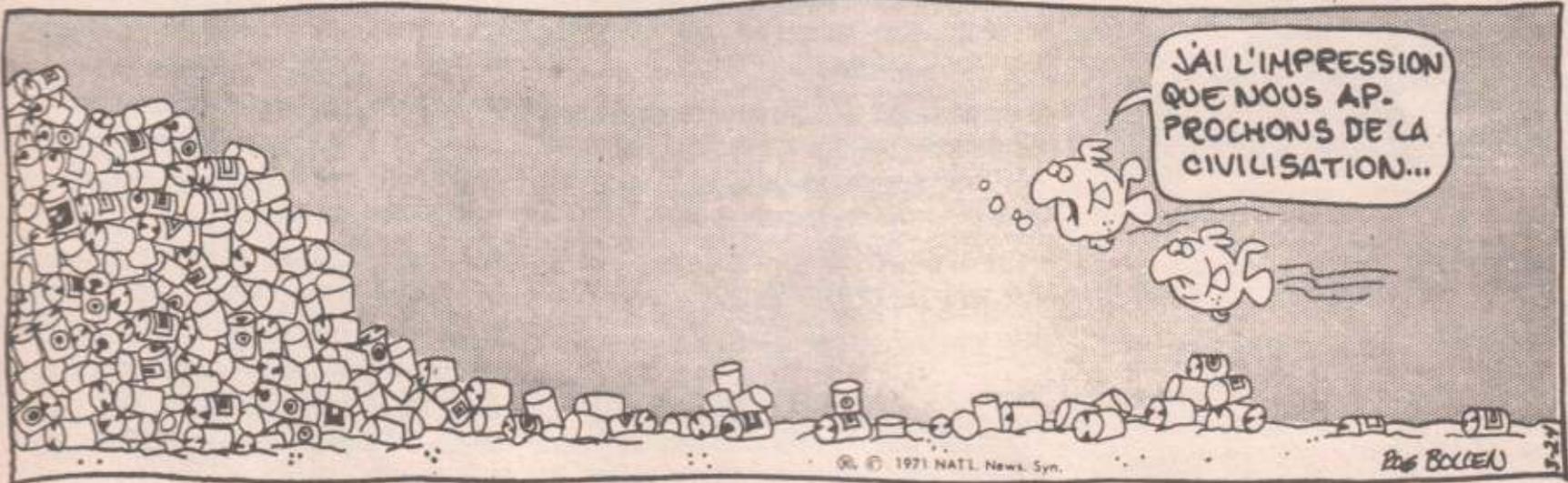
7) Le Curie (Ci) : c'est l'unité de mesure de l'intensité de désintégration, 1 curie = 37 milliards de désintégration par seconde, soit l'activité d'un gramme de radium pur. C'est une unité énorme. Les sources radioactives utilisées en laboratoire ont des activités de l'ordre de quelques micro-curies (millionièmes de Curie).

# ANIMAL CRACKERS

By Rog Bollen



\*DODO: SORTE DE DINDON AUSTRALIEN



© 1971 NATL. News, Syn.

Rog BOLLEN



# RÉALITÉ SANS



Jacques Ellul

L'œuvre d'Ellul est peu connue en France (elle l'est beaucoup plus aux Etats-Unis) où son audience se limite à certains milieux universitaires et à certains cercles d'intellectuels non conformistes refusant à la fois le marxisme courant, le modernisme et le conservatisme. Dans les groupes révolutionnaires, ses analyses sont trop souvent ignorées et, lorsqu'elles ne le sont pas, elles sont fréquemment rejetées car leur anti-dogmatisme les rend inacceptables par les idéologues.

Pourtant, l'appel d'Ellul à un authentique mouvement révolutionnaire m'apparaît fondamental, je vais essayer de préciser pourquoi et de dénoncer certaines fausses interprétations.

## **I. STRUCTURE TECHNIQUE ET STRUCTURE DE CLASSE**

Dans « La technique ou l'enjeu du siècle » (1954) et dans la plupart des ouvrages qui ont suivi, Ellul montre très clairement que la structure la plus déterminante des sociétés modernes est la structure technique. Les diverses formes d'organisation politique (démocratie parlementaire, pouvoir fort, dictature, etc.) ou de gestion économique (capitalisme privé ou capitalisme d'Etat) ne sont que secondaires par rapport à la place centrale occupée par la technique (dans ses trois grands domaines : technique économique, technique de l'organisation et technique de l'homme).

Cette analyse qui entraîne des conséquences

très importantes pour la stratégie révolutionnaire doit se donner pour objectif prioritaire la destruction de la structure technique de la société, car c'est elle qui détermine fondamentalement tous les rapports d'exploitation et d'oppression existant dans nos sociétés ; en détruisant la société technique, on détruit en même temps et nécessairement la société de classes.

Au contraire, si les révolutionnaires s'obnubilent sur la division en classes de la société, sans voir ce qui la sous-tend, ils ne pourront parvenir qu'à des aberrations du type : auto-gestion de la société industrielle, libération par le développement technologique, etc.

Or, à supposer qu'une révolution conservant la base technique de notre société soit possible, on peut être assuré qu'elle manquerait son but et qu'elle ne parviendrait pas à la libération des individus qui continueraient à être soumis à l'emprise et à la domination totalitaire de la technique.

## **II. LE REJET DE LA SOCIÉTÉ TECHNICIENNE**

### **EST UN REFUS GLOBAL**

Généralement, lorsqu'une discussion se déroule au sujet de la société technique, on s'attire des réponses du genre : « Alors, vous voulez supprimer l'électricité, ou le chemin de fer, ou la médecine, etc., vous voulez revenir au moyen âge... »

# UTOPIE

Il faut être très clair à ce sujet :

1° Il n'est nullement question de retour au passé ; ce n'est ni souhaitable ni possible. Pré-tendre le contraire relève d'une conception totalement anti-historique.

Ellul l'a lui-même précisé (dans la préface à l'édition américaine de l'ouvrage cité) : « Dans le monde moderne, la forme du déterminisme la plus dangereuse est le phénomène technique. Il n'est pas question de s'en débarrasser, mais, par un acte de liberté, de le dépasser. C'est pourquoi ce livre est un appel au sens de la responsabilité de l'individu. »

2° Dire qu'on refuse la société technicienne signifie qu'on refuse « la préoccupation de l'immense majorité des hommes de notre temps de rechercher en toutes choses la méthode absolument la plus efficace » (ouvrage cité). C'est-à-dire qu'on refuse la place déterminante accordée à la technique dans notre société et dans nos mentalités.

Cela ne signifie pas que l'on refuse, analytiquement, tous les apports de la technique, même si certaines technologies lourdes ou certaines techniques administratives ou de propagande liées à la société bureaucratique nous paraissent devoir être radicalement rejetées.

Cela ne signifie même pas que l'on doive refuser toute innovation technologique (la recherche dans le domaine des techniques douces n'est pas a priori condamnable, au contraire). Mais cela signifie que le sens de l'évolution

sociale ne doit plus être déterminé par l'évolution technique, mais par des buts tout autres, choisis librement et consciemment par les hommes : épanouissement individuel dans tous les domaines, développement de la créativité sous toutes ses formes, etc.

### III. LE PESSIMISME D'ELLUL

Nombreux sont les lecteurs des ouvrages d'Ellul estimant que l'impression dominante que l'on retire de cette lecture est un pessimisme profond et une absence de perspectives de changements possibles ; et ils lui reprochent d'entraîner la démobilisation et d'inciter à l'inaction.

En fait, si le pessimisme apparaît comme la marque de la pensée dominante d'Ellul, c'est principalement parce qu'il veut, en sociologue, se borner à décrire ce qui existe, à l'analyser, et à en déduire l'évolution la plus probable de nos sociétés.

Bien sûr, son analyse n'est pas très réjouissante : il décrit un monde de plus en plus organisé, de plus en plus soumis aux impératifs techniques, dans lequel il y a de moins en moins de place pour la liberté et où tout ce qui n'est pas utilisable par le développement technologique est systématiquement étouffé ou même réprimé.

Mais cette analyse n'oblige nullement à rejeter toute perspective de changement révolutionnaire,

même si Ellul ne s'est pas aventuré sur ce terrain.

En effet, pour réussir à faire la révolution, il faut savoir exactement où il faut faire porter ses coups, et dans cette perspective l'œuvre d'Ellul est extrêmement utile. Si ce qu'écrit Ellul permet de mieux mesurer la difficulté de l'entreprise révolutionnaire, il ne saurait être question de lui reprocher à cause de cela d'être contre-révolutionnaire ou conservateur. Il me semble au contraire que ce sont ceux qui laissent croire que la révolution est chose aisée ou qui se bercent d'illusions sur les lendemains qui chantent qui sont les plus démobilisateurs. Il faut enfin préciser qu'Ellul est chrétien et qu'il a écrit plusieurs ouvrages théologiques. Ceux qui veulent lire les ouvrages sociologiques d'Ellul dans une perspective révolutionnaire ne se sentent pas concernés par cet aspect de sa pensée, mais il est inévitable que le pessimisme foncier du protestantisme transparaît dans ses ouvrages de science politique, et cela ne peut que choquer ceux qui sont mûs par la solide foi en l'homme des révolutionnaires.

Je pense donc que pour tous ceux qui, ayant pris conscience de la nécessité et de l'urgence de la révolution, ne veulent pas se contenter de schémas révolutionnaires datant du XIX<sup>e</sup> siècle ou du début du XX<sup>e</sup>, l'œuvre d'Ellul apportera une analyse globale nécessaire à toute authentique stratégie révolutionnaire.

J.-F. PRESSICAUD.

# ENTRETIEN AVEC ELLUL

**MICHEL RODES.** — On dit souvent que vos livres ne débouchent sur rien. Souvent, c'est jugé inacceptable par bien des gens qui sans doute ne vous comprennent pas. En tout cas, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on n'avait jamais vu dans l'histoire une analyse aussi forte, aussi globale, qui ne débouche sur rien au niveau collectif.

**JACQUES ELLUL.** — Eh oui ! C'est dans la mesure où nous sommes ramenés à une situation de base où il faut recommencer à partir de quelque chose qu'on avait cru être indestructible, par exemple l'individu, qu'on a l'impression que ça ne débouche sur rien. C'est la différence entre nous et la période de MARX. Au moment de MARX, il était encore possible, en face de ce qu'il constatait dans la société, d'avoir un groupe qui pouvait s'opposer à ce qui se passait, et de trouver un levier collectif. Actuellement, ce n'est plus possible. Je crois que les analyses de MARCUSE, etc., qui essaient d'envisager la possibilité d'un groupe de ce style avec tous les marginaux ne correspondent absolument à rien. Et en particulier toute la marginalisation, soit du sous-prolétariat, soit des immigrés, des jeunes délinquants, prédélinquants... Ce n'est évidemment pas là-dessus que nous pouvons repartir comme en ayant une force collective. Par conséquent, mon travail ne débouche sur rien comme analyse d'un contre-pouvoir existant actuellement dans la société, même éventuellement. D'autre part, ça ne débouche sur rien comme plan à proposer. Il est bien évident que c'est facile de faire des plans d'une réorganisation de la société mais, de plus en plus, on se rend compte à quel point c'est factice. Le refuge dans l'utopie de la plupart des intellectuels avancés montre à quel point ils ont renoncé à faire des plans acceptables. Faire un plan pour la société de l'an 2030 c'est très facile, d'autant que ceux qui auront fait ces plans ne seront plus là pour vérifier s'ils sont faux ou vrais. Si bien que moi, ce qui m'intéresse, c'est la période intermédiaire. Je ne doute pas que l'on puisse résoudre tous ces problèmes pour l'an 2030. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment se fera le passage. Par conséquent, **les utopies me paraissent parfaitement vaines, car c'est les vingt années qui viennent qui me semblent quelque chose de décisif.** Et alors, quand on parle d'une reprise au niveau de l'individu de valeurs qui ne peuvent être que des valeurs recréées par l'individu et d'une reprise de contacts interpersonnels, dans une société comme la nôtre, on me dit que ce n'est rien parce qu'il n'y a pas de masse, parce qu'il n'y a pas d'utilisation de moyens tech-

niques, etc. Donc, mon analyse, que je crois être exacte, ne peut finalement déboucher que sur ces phénomènes qui commencent par la prise de conscience et qui, au travers de la construction d'une personnalité, débouchent sur la création d'un style nouveau de relations interpersonnelles, mais, pour l'homme moderne qui est habitué à des choses de grande masse, etc., cela donne l'impression que ce n'est rien en définitive.

**M. R.** — Les gens connaissent ou bien vos livres sociologiques ou bien vos livres éthiques, mais jamais les deux à la fois.

**J. E.** — Il est évident que, pour moi, le sens même de mon travail c'est la relation entre les deux. Non pas une relation factice dans la mesure où, intellectuellement, je chercherais à construire quelque chose ; mais, pour moi, c'est une relation vitale en ce sens que le théologique implique l'incarnation (et je n'en vois pas d'autre que l'appréhension sociologique de ce monde et l'analyse la plus effective et la plus réaliste de ce monde conduisant à l'action). Inversement, je ne pense pas que l'on puisse affronter la réalité de ce monde telle qu'elle est avec sa dureté, presque sa négation de toute possibilité d'avenir pour l'homme, sans un fondement de foi d'une part, et une certitude d'espérance : autrement dit, les deux éléments sont, dans ma pensée et au point de vue existentiel, rigoureusement liés et en liaison dialectique l'un avec l'autre. Dissocier les deux éléments, c'est faire de toute façon un contre-sens sur ce que j'écris. On va interpréter ce que j'écris au point de vue théologique comme une théophilosophie extra-terrestre et ce que j'écris au point de vue sociologique sera interprété comme étant pessimiste.

**M. R.** — Par espérance, il est évident qu'il ne s'agit que d'espérance chrétienne, différente pour vous de l'espoir d'un projet humain vécu par quelques-uns. C'est quand même très dur ou irrecevable pour le lecteur de la « G.O. ».

**J. E.** — Mais je n'exclue pas du tout la validité du projet humain. L'homme ne peut vivre que dans la mesure où il a un certain nombre de projets collectifs qui sont certainement tout à fait légitimes devant Dieu, mais qui ne peuvent jamais donner (je le crois dans la mesure où je suis chrétien) une réponse **effective** à la mise en question de l'homme. Or, nous assistons, du fait même du mouvement de notre société technicienne, à une mise en question qui est une mise en question radicale. C'est pour ça que pour moi le christianisme me paraît absolument vital pour l'homme moderne parce qu'il apporte une raison fondamentale de vivre, là où le tout de l'homme est mis en question, il faut savoir que le tout de l'homme est déjà sauvé.

- *La Technique ou l'enjeu du siècle*, A. Colin, 1954.
- *Propagandes*, A. Colin, 1956.
- *Le Vouloir et le Faire*, Labor et Fides.
- *Métamorphose du Bourgeois*, Calman-Lévy, 1967.
- *Autopsie de la Révolution*, Calman-Lévy, 1969.
- *De la Révolution aux Révoltes*, Calman-Lévy, 1972.

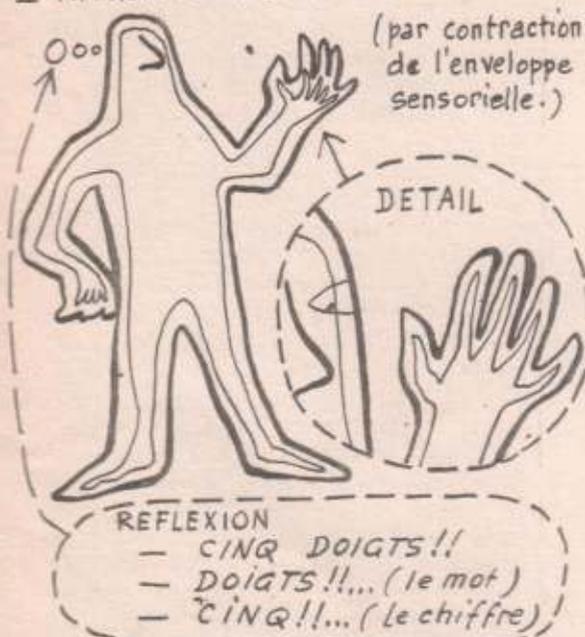
# EN SUPPLEMENT À L'INTERVIEW DE Jacques ELLUL, QUELQUES ÉLÉMENTS DE PRATIQUE CORPORELLE POUR PARVENIR À LA PRISE DE CONSCIENCE

moniteur: GÉBÉ

## 1ere SERIE D'EXERCICES



## II APPRENDRE À SE SENTIR



## GARE AUX ABHERATIONS!

FRANCHIR (OU ESSAYER DE FRANCHIR)  
UNE PORTE SANS  
L'OUVRIR, C'EST  
DE LA MAGIE ET  
NON DE LA PRISE  
DE CONSCIENCE.



Et l'espérance, qui semble se différencier de l'espoir, ça n'est en tout cas pas le sentiment que les choses peuvent tourner bien, mais c'est l'affirmation d'un homme qui est sûr des promesses de Dieu, même quand plus rien ne paraît confirmer la réalité concrète de ces promesses. C'est par conséquent parfaitement rejoindre le non-chrétien.

M. R. — On a vraiment l'impression de vivre des temps avant-derniers, des temps eschatologiques, alors qu'en fait?...

J. F. — On est retenu de dire ça parce qu'on l'a trop souvent dit au point de vue historique, mais, après tout, je me suis demandé si ce n'est pas un argument idiot en définitive de dire « on l'a si souvent annoncé que c'était la fin du monde, ce n'est pas vrai puisque ça ne s'est pas produit ». Mais il y a toujours le problème de Jonas qui râle parce que Dieu n'a pas détruit Ninive comme Jonas l'avait annoncé, et Dieu lui disant : « Maintenant que cette prédication a été dite, comment moi n'aurais-je pas pitié de cette grande ville, etc. » Autrement dit, je me demande si les prédications de fin du monde qui se sont reproduites successivement n'ont pas produit des changements d'ordre spirituel qui ont fait que la patience de Dieu a continué.

On aurait logiquement des quantités de signes pour croire que ce sont actuellement en effet des temps avant-derniers.

## REALITE SANS UTOPIE

M. R. — Qu'est-ce que vous pensez du dernier bouquin de Dumont « L'Utopie ou la Mort » ?

J. E. — Je dois dire que j'ai été passablement déçu. J'ai une très grande admiration pour Dumont. La première partie de son bouquin répète tout ce qu'on a dit par ailleurs bien souvent. Mais ce qui me déçoit, c'est qu'il ne réalise absolument pas ce qu'en définitive il propose. Car si on veut bien faire le pointage, par exemple des organismes qu'il suggère sur le plan international, on se trouve en présence d'une bureaucratie absolument géante. Il proteste contre la bureaucratie dans son bouquin. Mais je voudrais bien savoir comment on peut arriver à faire des administrations gigantesques sans bureaucratie. Or, il effleure en une phrase le problème. Il dit « évidemment, ça va faire beaucoup d'organisations » et puis c'est tout. Il constate. C'est ça qui me paraît la chose extraordinairement faible, outre la difficulté concrète qu'il y aurait à mettre en action ce qu'il propose. Mais ça n'est pas ça qui m'effraie le plus, c'est que l'aboutissement lui-même, c'est en définitive une monumentale bureaucratie.

M. R. — Vous rejetez l'utopie, vous rejetez une organisation de masse, car elle n'est pas possible. Un simple groupe

de pression, mettons à la suédoise, pour empêcher Concorde, les centrales nucléaires, les emballages plastiques, cela relève de quoi ?

J. E. — Effectivement, une action ponctuelle comme celle contre Concorde, c'est quelque chose de très important, mais à condition de ne pas se prendre au jeu. Il faut le faire comme SOREL concevait la grève en 1910 ; c'est-à-dire comme des exercices préparatoires. Je ne pense pas que ce soit des résultats fondamentaux décisifs et derniers d'arriver à empêcher l'implantation d'une centrale nucléaire. C'est-à-dire que symboliquement c'est important, c'est un signe que l'on peut donner, c'est un petit obstacle à ce développement technique et ce n'est pas négligeable. Mais c'est beaucoup plus important à titre expérimental : finalement un certain groupe de gens fortement motivés peut arriver à obtenir des résultats de ce genre.

M. R. — En même temps, il y a le danger d'intégration sociologique et le danger de bonne conscience à la fois pour le militant écologique et pour le système en général.

J. E. — Ce que vous expliquez me paraît, bien entendu, essentiel. C'est la question de la facilitation du développement du système technique par la bonne conscience qu'une opposition écologique peut développer.

Bien entendu, cela ne risque pas d'arriver encore en France, car nous nous situons à un niveau parfaitement ridicule. On fabrique un ministère de l'Environnement qui n'a aucun pouvoir et ne fait rien, etc. Donc ça ne peut pas servir de bonne conscience. Il est certain que la société peut se donner un ensemble de justifications montrant qu'elle prend soin de la totalité de l'homme. C'est ce qui me paraît un des éléments les plus dangereux. Ce qui fait que toute l'utilisation des plus nouveaux systèmes techniques pour individualiser, je pense au système de vidéo, de la télévision à circuit intérieur, où on va pouvoir « tout individualiser ». Cela me paraît éminemment dangereux parce que c'est typiquement la fausse individualisation. On ne repart pas d'une réalité fondamentale de l'homme et on fait au fond comme si l'homme n'avait absolument pas été attaqué par le système, comme s'il y avait une sorte de nature permanente immuable de l'homme et qu'on se bornait à prendre des facteurs techniques pour guérir tel ou tel inconvénient qu'a développé la technique. C'est ça l'élément dangereux. Parce qu'au fond, il est certain que nous sommes en présence d'une remise en question de tout ce que jusqu'à présent l'homme a tenté. Il faut savoir ce qu'on fait.

M. R. — En fait, il semble que la société aille de plus en plus loin dans

Zeme SÉRIE D'EXERCICES

ce sens et qu'on ait dépassé ce que vous appelez l'idéologie du bonheur et qu'on en arrive maintenant à quelque chose de beaucoup plus dur. Ce n'est pas la justification par le progrès, par les loisirs, le bonheur matériel. Ça va beaucoup plus loin. L'idéologie ne se contente plus de cacher la réalité sous des mythes. Elle justifie le réel. Désormais, le pouvoir traite les gens de ce qu'ils sont ou plutôt de ce qu'on en fait : des imbéciles. Et peut-être que le cas le plus évident, le plus grossier, le plus terroriste, c'est celui des psychosociologues recrutant du personnel pour des entreprises à coup de dynamiques de groupes, d'interrogatoires sous forme de provocations.

J.E. — Oui. Je n'emploierai pas comme vous le mot « imbécile » parce que cette évolution est quand même extrêmement complexe. On se trouve en présence de gens qui manifestement savent beaucoup plus de choses qu'on en savait autrefois : ce sont des choses qui n'ont aucun intérêt pour leur vie. C'est ça qui me paraît assez grave. Finalement, dans une société traditionnelle, il y a tout un ensemble de connaissances qui sont toujours très directement liées au milieu et à l'existence. Actuellement, on est plongé dans cette connaissance globalisée, généralisée. Connaissance qui ne signifie rien : les jeux télévisés. Alors je ne dirai pas que ce sont des imbéciles, vu que, par exemple dans certains domaines, je constate chez les jeunes un développement prodigieux de leur sensibilité. Ils sont beaucoup plus sensibles, beaucoup plus attentifs à l'autre que nous l'étions au moment de ma génération. Et il y a donc des aspects, semble-t-il, nouveaux chez l'homme. On se trouve en présence de gens que l'on a superficialisé, d'une part, et fragilisé, d'autre part. Pour moi, l'homme moderne me paraît avant tout prodigieusement fragile. De ce fait, il a besoin de se réfugier en permanence dans le sein maternel de la société. Autrefois, j'ai beaucoup pensé qu'on **massifiait** les gens. Mais maintenant, l'on **ne peut absolument pas vivre en dehors** de ce refuge. C'est la recherche par les jeunes de la bande, du groupe, de la communauté. C'est le même phénomène que les adultes qui ont besoin de se comprimer au moment des vacances sur une plage. Ils n'auront pas idée d'aller là où il n'y a personne. Ils ont besoin de se réfugier au sein de la société. C'est vrai qu'il y a moins d'influence de l'idéologie du bonheur ou des grandes idéologie. Mais elles n'ont pas disparu. C'est parce qu'elles sont tellement intégrées qu'elles n'ont même plus besoin d'être verbalisées. L'homme vit là-dedans comme dans un ensemble **d'évidences**. De ce fait, le travail du psychosociologue qui d'un côté fait de l'élimination, un tri, classe les gens, est d'un autre côté prodigieusement rassurant,

car ces hommes trouvent là une espèce de directeur de conscience qui leur évite de prendre des décisions par eux-mêmes, ce qu'ils ne pourraient pas. C'est à ce niveau que l'action de l'expression de l'influence sociale à l'intérieur de l'homme s'effectue maintenant.

M. R. — Autrement dit, l'individu est de plus en plus déstructuré et on a l'impression que c'est l'intégration ou la mort. C'est le chantage. Les psychosociologues savent des tas de choses qui n'intéressent pas la vie de l'individu, disiez-vous, mais qui intéressent sa survie : c'est ça ou rien du tout.

J.E. — Exactement. Et c'est en tout cas vécu très fortement comme ça. Il suffit de considérer la panique des adultes ou des jeunes à l'idée qu'ils auront plusieurs métiers à assumer au cours de leur carrière et que ce qu'ils auront appris à vingt ans sera nul et non avvenu (ce qui, à mon avis, est faux). Ils vivent dans la panique de ne plus être utilisables par la société. Et c'est pour ça que le rôle des psychosociologues grandit et est désiré en réalité. Mais il est faux de penser qu'il n'y a aucune issue, aucune possibilité pour l'homme de trouver, je ne dis pas une solution, mais de trouver une façon d'être en tout cas. Seulement ça demande de l'imagination, énormément d'énergie, énormément de courage, et aussi cette aptitude à vivre un peu en marge parce que, à partir du moment où on ne rentre pas dans ces cadres rassurants, on est obligé de vivre en marge et psychologiquement ça n'est pas facile, bien sûr.

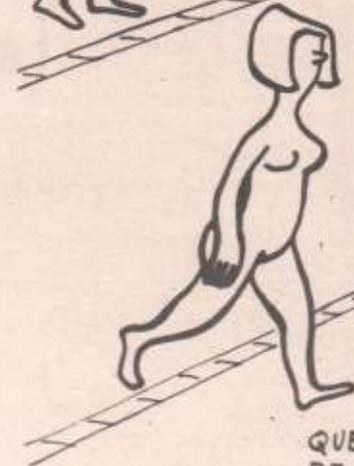
BARBARIE ET REGRESSION

M. R. — Est-ce qu'on ne va pas vers une sorte de barbarie très froide par cette déshumanisation, ce phénomène de régression au niveau humain ?

J.E. — Oui, c'est évidemment une des issues possibles. D'un côté, ce sera une barbarie extraordinairement froide, calculée, une barbarie qui n'est pas explosive, une barbarie rigoureuse. Alors, barbarie dans la mesure où c'est une négation de l'homme et de sa possibilité d'invention à son niveau véritablement individuel. Apparence de possibilité de vie pour l'homme. Et c'est ça qui est le malentendu constant : c'est que cette société donne des possibilités de vie pour l'homme. Alors nous, quand on la conteste, on a l'air de mettre en cause des éléments qui par ailleurs semblent parfaitement positifs. Seulement, d'un autre côté, je ne suis pas absolument certain que l'homme soit déjà complètement possédé. Si je le croyais, je ne continuerais ni à écrire, ni à parler. Et ça se situe à un niveau qui n'est plus ni d'ordre spirituel, ni d'ordre intellectuel, qui est du style des réactions tout à fait animales. Quand un animal se trouve au milieu d'un cata-



MATÉRIALISEZ UNE LIGNE ET DITES QUE C'EST LA FRONTIÈRE. QU'AVEZ VOUS À DÉCLARER ? SOUVENIRS, HABITUDES, GOÛTS, OPINIONS, PENSÉES SECRÈTES, ETC... VOUS N'AVEZ RIEN LE DROIT D'EMPORTER.



VOUS LAISSEZ TOUT LÀ, C'EST À DIRE QUE VOUS OUBLIEZ TOUT. ET VOUS PASSEZ LA FRONTIÈRE.

QUE RESTE-T-IL DE VOUS ?...



ATTENTION AUX CONTRESENS.

FAIRE LE VIDE EN SOI, CE N'EST PAS UNE RECETTE POUR MAIGRIR.



clysmes, il est d'abord paniqué car il vit des choses qu'il n'a pas vécues (des animaux dans un grand incendie de forêt, par exemple) et, d'autre part, il a des réactions qui lui permettent parfois d'échapper à la catastrophe. Il me semble que, dans la société actuelle, nous en sommes à ce niveau pour l'homme : en présence de cette espèce de mutation gigantesque, l'homme éprouve une sorte de panique dont témoigne l'histoire d'une quantité de jeunes, bien sûr. Il a des réactions inattendues. Il y a vingt-cinq ans, personne ne pouvait prévoir le phénomène hippie aux U.S.A. On a des réactions inattendues, parfaitement irrationnelles. Je ne dirai pas que l'on peut compter là-dessus, loin de là, pour sauver quoi que ce soit, mais en tout cas, ça empêche de fonctionner le système comme normalement il devrait fonctionner. La rencontre entre le système technicien et l'homme entraîne un certain nombre de dysfonctions qui ne signifient pas du tout que l'homme a gagné ou a pris possession, mais qu'il n'est pas complètement dépossédé de lui-même, disons.

**M. R.** — Mais est-ce que souvent, après ce que vous appelez ces « Spasmes » lorsque la prise de conscience se fait, elle ne se fait pas pour méditer sur la futilité de la prise de conscience devant l'impossibilité de faire quelque chose au niveau collectif ? Est-ce que, en ce moment, en France, la société tout entière n'en est pas là ? En 1968, ce sont les jeunes qui se sont révoltés, qui ont compris l'absurdité du système et puis ensuite, petit à petit, le mouvement écologique et puis maintenant on a l'impression que grosso modo tout le monde, toutes les couches de la société comprennent que le système est absurde, mais tout le monde est résigné. Depuis quelques mois, c'est un nouveau pas, les gens sont d'accord sur cette absurdité, mais parlent de la nécessité avec un grand N. **J. E.** — Le processus que vous avez décrit est parfaitement exact et c'est la résignation qui me paraît le fait le plus grave actuellement. J'avais été extraordinairement frappé par le livre de G. VINCENT sur les lycéens (analyse sociologique solide) montrant que l'élément dominant c'est la résignation, qu'il n'y avait que 2 % de protestataires et la plupart répondent que le service militaire est bien emmerdant mais qu'on ne peut pas faire autrement. « La bombe atomique aussi mais qu'est-ce qu'on y peut ? » Dans la mesure où nous vivons dans une société de **moyens** nous évaluons tout en fonction des moyens, et dans la mesure où nous n'avons pas de moyens on courbe le dos et on dit qu'on ne peut rien. Nous vivons dans une société qui nous a accoutumés essentiellement à un **avoir** et à vivre

sur des choses que l'on a. Lorsqu'on n'a pas quelque chose pour intervenir, on dit qu'il faut attendre.

Autrement dit, c'est vraiment une remise en question à la base. Il faut admettre qu'une personnalité qui se forme, même sans moyen, c'est un événement qui a des répercussions beaucoup plus importantes que n'importe quelle action. Alors, bien entendu, cela paraît être futile, car il y a des milliers de belles et fortes personnalités qui existent : c'est vrai, mais il faut dire que l'entreprise dans laquelle on s'engage ne peut être qu'une entreprise de très longue durée. C'est-à-dire qu'on ne peut pas passer actuellement du stade de la prise de conscience, de la détermination des événements, de la compréhension, etc., à une possibilité d'intervention et d'action rapide et que, au fond, il s'agit de démarrer un retournement de l'évolution qui s'est faite depuis deux siècles, en réengrénant en quelque sorte sur l'évolution qui s'était effectuée historiquement antérieurement ; c'est-à-dire en reprenant la même ligne, la même orientation. Parce qu'au fond, il s'est fait depuis tout le cours de l'histoire une tendance au dégageant de l'individu par rapport au groupe. Depuis cent cinquante ans, nous tendons au contraire à avoir la réintégration complète de l'individu dans la communauté. Mais il est évident qu'un retournement de ce genre, qui joue à tous les niveaux, au niveau du style de vie, comme au niveau de la vie spirituelle, comme au niveau de la prise de conscience, ça ne peut se faire que sur une très longue durée. La question, c'est pour moi de savoir si on va trouver des gens capables une vie durant de retourner le courant, d'accepter de vivre, donc plus ou moins en marge, de constituer peut-être une contre-société. Mais une contre-société non pas dans l'espérance que ça va se substituer à la vieille société, mais simplement comme germe d'autre chose.

#### PERSPECTIVES

**M. R.** — Toute prise de conscience doit donc passer par une vision globale du système qui demande à la fois un effort intellectuel et une option sur l'homme, des valeurs propres qui permettent de mieux voir le système ? C'est parce que vous aviez des exigences personnelles que vous avez pu critiquer le système ?

**J. E.** — Oui, mais nous sommes en présence d'une double difficulté.

La première, je ne peux pas dire que c'est parce que j'étais chrétien que j'ai été amené à prendre conscience du phénomène technicien. Absolument pas. En réalité, le christianisme n'a été pour moi ni la cause, ni n'a influencé ma vue du système technicien. Et l'analyse que je fais n'a pas pour but de montrer que le

christianisme est une solution ou une réponse. Il y a pour moi une tension dialectique entre deux pôles qui sont vraiment le négatif et le positif. Mais le point de départ au fond de ma recherche à l'égard de la société contemporaine c'est une expérience, disons personnelle, de la misère, une expérience à l'égard d'un milieu de la pauvreté qui m'a amené peu à peu à prendre MARX tout à fait essentiellement au sérieux, comme s'il donnait réponse à tout. Et puis je me suis rendu compte que la réponse que MARX donnait était une réponse à des problèmes dépassés et que si MARX actuellement voyait le monde dans lequel nous sommes, le phénomène majeur qu'il verrait serait la **technique**. C'est donc dans cette ligne-là que j'ai été amené à travailler et c'est un peu le point de départ. Le reste, c'est-à-dire la foi chrétienne, a été pour moi, je dirais extraordinairement encombrante. Parce que constamment je butais sur un certain nombre de problèmes en plus de ceux que je constatais dans la société, et qui étaient soulevés par le christianisme et la vie chrétienne. Alors, progressivement, je me suis rendu compte que la radicalisation de la situation dans notre société impliquait effectivement une réponse qui était aussi radicale et je ne connaissais pas de réponse plus radicale que la réponse chrétienne. Compte tenu que ça ne peut pas être une réponse directe. Mais le christianisme n'a jamais prétendu être une réponse directe à quoi que ce soit de l'homme. En fait, ça ne peut être que la motivation pour un ensemble de réponses. C'est le premier ordre de difficultés.

Le deuxième ordre de difficulté, c'est que nous sommes en présence d'une société qui est extraordinairement abstraite et que nous sommes obligés de passer par un chemin qui lui correspond, donc un chemin qui soit de compréhension de ce qui se passe et pas du tout d'une espèce d'explosion de l'irrationnel, un chemin d'analyse et tendant à élaborer une théorie du système dans lequel nous nous trouvons. Mais alors, ça ne peut pas être satisfaisant de faire la simple théorie. Nous sommes obligés en même temps (puisque c'est un système **total** qui met ce que l'on a considéré jusqu'à présent comme « l'homme » en question) de trouver un certain nombre de valeurs qui permettent à l'homme de vivre malgré tout. Et à ce moment-là, la théorisation doit se compléter d'un facteur de doctrine qui est l'apport de valeurs. Et c'est là que l'élément de vie est lié à l'élément de compréhension.

**M. R.** — En ce sens, notre époque manque de doctrinaire. Quels sont les gens qui ont compté pour vous principalement ?

**J. E.** — Oui, c'est exact que nous man-

quons tout à fait de doctrinaire. Les gens qui ont beaucoup compté pour moi sont moins des gens qui m'ont éclairé directement sur le phénomène technique que des gens qui m'ont en quelque sorte provoqué. Je parlais de MARX qui a énormément compté. En face, et ça a été pour moi pendant très longtemps l'élément qui a exactement fait contre-poids, c'était Kierkegaard qui m'apparaissait comme ayant une vue tout aussi exacte et fondamentale que celle de MARX de la société dans laquelle il vivait. (On oublie toujours les notations étonnantes de Kierkegaard sur le monde dans lequel il vivait.) Je me trouvais en présence de cet **affrontement** qui me paraissait radical entre, je ne dirai pas « individu et société » parce que ça, ce sont des vieux termes, mais entre le système technique et ce qui est appelé à se maintenir en tant qu'homme ou à redevenir homme. Pendant un temps, j'ai appartenu au mouvement Personnaliste, qui nous est apparu, à Charbonneau et moi, comme très important dans la mesure où il était à la fois antistalinien, antifasciste et aussi contraire à la démocratie libérale traditionnelle. Donc, on se trouvait, sur le plan politique, obligés de chercher quelque chose d'autre puisque tous les systèmes étaient bouchés. Les trois cartes qu'on avait étaient mauvaises. C'est ça qui m'apparaît fondamental dans le personnalisme du début (1934). C'est quand même à l'intérieur du Mouvement Esprit d'abord et d'Ordre Nouveau (rien à voir avec Ordre Nouveau actuel) que l'on a beaucoup insisté sur ces phénomènes nouveaux de la technique, de la publicité, de la propagande. Quand on en parlait en 1930-34, c'était quelque chose d'étonnamment neuf. Et c'est quand même dans ces groupes-là que nous avons été amenés à formuler peu à peu un certain nombre de nos thèses.

Après, j'ai eu chaque fois l'espoir qu'un mouvement nouveau pourrait concrétiser — je ne dis même pas par un mouvement de masse mais quand même avec une certaine ampleur — ce que nous avions espéré. Je pense à ce que je considère comme une de mes erreurs d'appréciation des plus importantes de ma carrière, à savoir la Libération. J'étais convaincu que la guerre avait mis par terre de façon tellement radicale un ensemble de presque tout ce qui constituait la société d'avant-guerre, qu'on se trouverait devant une table à peu près rase et qu'on pourrait alors tenter des expériences d'une société vraiment nouvelle. Ce qui s'est passé, c'est ce qui s'est passé pour la plupart des grandes villes anéanties par des bombardements : on a reconstruit des grandes villes comme des grandes villes. Nous avons été reincés d'une façon prodigieuse par une reprise de ce mouvement social technique, ce qui m'a à ce moment-

là convaincu qu'il était d'une solidité extraordinaire. C'est pour ça que quand on vient me dire que le système social actuel est extrêmement fragile, que ça risque de s'effondrer, qu'il suffit d'un petit caillou pour faire craquer la machine, eh bien, le petit caillou de la guerre de 1940-44 n'a pas suffi du tout. Ça a au contraire fait avancer le mouvement. C'est un peu de là que j'ai tiré la conviction que c'était un système qui a toutes les raisons de se développer, de se perpétuer en corrigeant ses erreurs de fonctionnement. Ce qui veut dire qu'il ne s'humanise nullement, ne corrige pas son erreur de visée, mais élimine les accidents et, par conséquent, se renforce en lui-même. Ainsi, le capitalisme arrive peu à peu à surmonter les crises qui le mettaient en question. Mais il n'est pas **moins** capitalisme parce qu'il ne présente plus tous les caractères du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est au contraire **davantage** capitalisme en prenant des formes nouvelles (capitalisme d'Etat socialiste, ce qui permet de dire que le capitalisme traditionnel est **virtuellement** fini). Il en est de même pour le système technique. Beaucoup plus tard, il y a eu pour moi des mouvements comme l'Internationale Situationniste qui a aussi attaqué très à la base, mais qui n'avait pas les ressources humaines, les ressources spirituelles pour maintenir quelque chose de vrai. C'était un peu tragique de voir que dans le groupe de l'Internationale Situationniste, ils ont passé leur temps à s'excommunier ; c'était un petit jeu pseudo-politique qui était assez ridicule, comme si une orthodoxie était d'une telle rigueur que dans l'état actuel des choses, on pouvait se permettre d'excommunier des gens. En fait, ça tenait à une déficience de la personne, à une déficience des gens qui étaient là. Ils avaient vu intellectuellement les choses, ils n'avaient pas la qualité humaine pour tenir le coup parce que c'est ça qui va être la plus grande difficulté, d'inventer cette qualité humaine.

**M. R.** — Alors la question pourrait être : comment s'oriente la sociologie française à l'heure actuelle ? On parle de plus en plus de « société technicienne »... en reprenant votre terme.

**J. E.** — Je pense que dans la sociologie actuelle il y a au fond trois courants et pas seulement dans la sociologie française, mais aussi dans la sociologie américaine. D'un côté, il y a ceux qui font une sociologie extrêmement abstraite, la sociologie de type systématique, la sociologie de Parsons où l'analyse sociologique finalement décolle à un tel point de la réalité qu'on ne peut absolument pas savoir à quelle réalité s'appliquent les concepts. Sous le couvert d'une apparence scientifique, on élabore un ensemble conceptuel qui est en lui-même scientifique, mais qui ne l'est pas vraiment, car il n'a pas de

## LA PRISE DE CONSCIENCE

### 3<sup>ème</sup> SERIE D'EXERCICES

COMMENT ÉTABLIR DES CONTACTS ENTRE INDIVIDUS CONSCIENTS.



JOUER À UN JEU QUELCONQUE. L'UN ENGAGE, L'AUTRE NE RATTRAPE PAS.



ELLE ET LUI : A QUOI EST-CE QU'ON CHERCHE À NE PAS PENSER EN JOUANT ?

LE SYSTÈME : PENSEZ PAS ! JOUEZ ! JOUEZ !

ELLE ET LUI : LE SYSTÈME C'EST NOUS TOUS . MAIS VOUS ET MOI CONSCIENTS C'EST LE SYSTÈME MOINS DEUX UNITÉS. AVEC MILLE INDIVIDUS CONSCIENTS, C'EST LE SYSTÈME MOINS MILLE UNITÉS. AVEC UN MILLIARD...

LE SYSTÈME : AU SECOURS !

### VERIFICATION DU DEGRÉ DE CONSCIENCE ACQUIS.

EXERCICE : RELIRE L'INTERVIEW

«...le christianisme me paraît absolument vital pour l'homme moderne...»



— C'EST BIEN, CONTINUEZ !

référence aux faits. Le second courant est une sociologie exactement à l'inverse, tout à fait factuelle, qui se borne au décompte des faits, au dénombrement et à l'analyse statistique, ce qui n'est évidemment pas inutile, mais qui se spécialise étroitement, qui refuse complètement d'utiliser des concepts. Et ces deux aspects de la sociologie sont les seuls qui prétendent être scientifiques. Or, pour saisir le phénomène de la société technicienne, il faut utiliser, bien entendu, des éléments qui sont donnés par la sociologie factuelle, mais, en même temps, il faut utiliser un grand nombre de concepts. Et on se trouve en présence de la critique que ce travail n'est pas d'ordre scientifique. Je pense que ça tient à toutes les analyses des phénomènes humains, où il y a toujours un nombre de dimensions qui ne peuvent pas être dénombrés, d'abord, et un certain nombre de dimensions qui échappent à la prise purement scientifique. Autrement dit, je pense que pour une société technicienne, il faut faire une sociologie d'un type différent des deux vieilles sociologies dont je viens de parler, c'est-à-dire une sociologie d'appréhension globale du phénomène, appuyée, bien entendu, sur un certain nombre de faits, sur un certain nombre d'expériences, etc., mais qui incluent forcément un assez grand nombre d'hypothèses. Compte tenu que ces hypothèses ne doivent évidemment pas être gratuites et que la seule vérification que l'on puisse demander à une sociologie de ce genre ne tient pas à sa méthode (ce à quoi on tient beaucoup trop), mais à ses résultats. C'est-à-dire, je pense qu'en définitive peut être qualifiée de scientifique une sociologie dont les résultats sont finalement vérifiés. C'est seulement l'événement historique qui suit qui nous démentit ou qui prouve qu'on a eu raison. Donc une série d'hypothèses qui, sur dix ans, quinze ans, se vérifient, tendent à montrer que la méthode employée était scientifique. Autrement dit, je déplace le caractère scientifique de la méthode, à laquelle on s'attache toujours, à l'expérience qui sera faite ultérieurement.

**M. R.** — Voyez-vous les choses très différemment aujourd'hui ?

**J. E.** — Je les vois très différemment dans la mesure où quand j'écrivais, il y a quelques années, j'étais convaincu que ce que j'écrivais ne pouvait atteindre que quelques unités vraiment par miracle. Actuellement, j'ai l'impression qu'il y a davantage de questions soulevées sur la « signification », ce que nous avons quand même essayé, Charbonneau et moi, de soulever autrefois (par exemple, qu'est-ce qui justifie une croissance indéfinie ?) et, à partir du moment où des questions de cet ordre se posent, ça peut remettre en question tout un courant de société ! D'autre part, il y a des mouvements, par exemple

le mouvement écologique. Il ne faut pas majorer leur importance parce que ça peut être tout à fait transitoire et susciter une émotion purement momentanée, mais enfin ce n'était pas pensable il y a vingt ans. Et puis, un autre élément, c'est la prise de position de scientifiques et de techniciens qui s'inquiètent de plus en plus des phénomènes actuels. Je me trouve en présence d'une ouverture beaucoup plus grande qu'il y a quelques années. Est-ce que cette ouverture est définitive ? C'est-à-dire : est-ce qu'on va se trouver en présence d'une faille dans le système technicien qui peut s'élargir ou bien est-ce que c'est une simple provocation pour le système technicien à aller plus loin, à se développer, à se perfectionner, à trouver de meilleures techniques pour refaire le tout ? Ça je ne peux pas l'affirmer. Mais en tout cas, c'est une situation dont il faut certainement profiter et qui n'a rien de comparable à celle d'il y a trente ans.

**M. R.** — La tentative de la « G.O. », par exemple ?

**J. E.** — Elle m'apparaît comme un phénomène que précisément je n'aurais pas cru réalisable il y a quelques années. Ça veut donc dire qu'il y a un certain courant susceptible d'acheter un journal de ce type, qui ne profite pas d'un simple courant pessimiste, mais qui va plus loin. Vous savez qu'il y a une violente attaque contre tous les pessimistes et qui implique une relative prise de conscience de ces phénomènes. Je crois que cela peut être utile à condition qu'on n'assiste pas, ce qui est toujours possible, à cette espèce de phénomène en retour que les propagandes provoquant une sorte d'immunisation, une fois que l'on a absorbé la dose nécessaire de venin, le blocage se fait, on est immunisé contre tout ce qui peut se produire ultérieurement. On est en présence d'un phénomène ambigu. Mais ce sont des occasions dont il faut profiter.

**M. R.** — Le terme de contre-société est-il bien choisi, alors qu'il ne s'agit pas de se situer en dehors de la société, mais de continuer à se battre contre elle pour pouvoir vivre, tout simplement, vivre nos exigences ?

**J. E.** — C'est toujours la difficulté avec des termes de ce genre. Autant un mot comme contre-pouvoir signifie exactement ce qu'il veut dire, autant un mot comme contre-société me paraît flou et ambigu, parce qu'au fond ça voudrait dire la constitution d'une société complète dans laquelle il y aurait la totalité des rapports qu'il y a dans une société, donc des rapports économiques, de services, de classes, etc., mais qui sont transposés sur un autre registre. A ce moment-là, la question qui se pose pour moi, c'est qu'une telle société complète sortirait vraiment de notre société. Ça deviendrait une sorte d'ordre monastique, compte tenu qu'en

fait on n'arrive pas à la vivre pleinement, cette contre-société, ou bien il faudrait faire une communauté rurale vivant en autarcie complète. Ce n'est pas absolument impossible : l'Arche est arrivée en partie à des résultats de ce genre, mais je ne pense pas que ça ait un véritable impact révolutionnaire. Que l'on commence par une contre-culture me paraît extrêmement décisif, dans la mesure où notre société ne fonctionne que sur la base d'un certain donné culturel. Si on sape ce donné, on atteint des éléments sans lesquels la société ne peut pas fonctionner. Le conflit contre l'idéologie dominante est décisif. Encore faut-il ne pas se tromper d'idéologie et ne pas croire que ce soit l'idéologie « morale - bourgeoisie - capitaliste » ! Actuellement, il s'agit davantage d'un essai de désintégration de l'idéologie pseudo-révolutionnaire parce qu'elle empêche le véritable dévoilement des problèmes.

Mais en même temps que le travail critique, il faut faire un travail d'invention de valeurs. Mais ça n'est pas une affaire de philosophes, ce n'est pas une affaire purement intellectuelle. Parce que la valeur ce n'est pas seulement ce qui va permettre de juger, mais c'est une raison de vivre.

**M. R.** — On est dans une société qui n'a plus de légitimité, qui n'a plus de raison d'être.

**J. E.** — Elle tire sa légitimité de son fonctionnement parce que les structures ont remplacé les valeurs. Ça fonctionne, donc c'est normal. Et c'est très important. Le transfert de moralité à normalité est tout à fait caractéristique. Ça fonctionne. C'est la seule légitimité de notre société. Si j'avais une croyance dans la nature humaine, je dirais que ce qui pourrait apparaître comme une preuve de l'existence de la nature humaine, c'est qu'il semble que l'homme actuel ne se satisfasse pas tout à fait de ça. Ça ne lui suffit plus que ça fonctionne. Il faut en plus que ça soit légitime. Autrement dit, la réduction que la technique opère de la légitimité à la technique n'est pas tout à fait satisfaisante pour l'homme. Alors, est-ce que c'est purement et simplement une survie de l'homme ancestral néanderthalien, ou bien est-ce que ça vient de beaucoup plus profond et de beaucoup plus décisif ? C'est ce que je crois. Auquel cas nous sommes bien obligés de compter avec ce phénomène-là qui rejoint ce que nous disions sur les facteurs de fragilité de l'homme actuel. Cet homme est infiniment fragile au milieu des structures, mais rien ne peut fonctionner sans son adhésion : si le système perd sa légitimité, il ne pourra durer indéfiniment au niveau répétitif. Mais seul l'homme peut lui reconnaître ou attribuer une légitimité, là est la question.

**PROPOS RECUEILLIS PAR MICHEL RODES.**

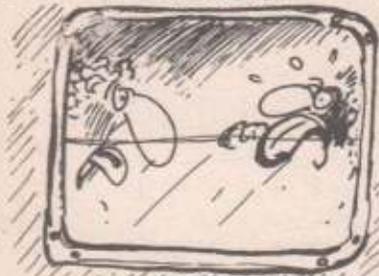
# CHRONIQUE DE L'ÉNERGIE SOLAIRE

ACTUALITÉS SOLAIRES:  
PLUS DE TRAINS EN ARDÈCHE

RIEN À VOIR AVEC LE SOLEIL

REFLEXION DÉNUÉE DE TOUTE IMAGINATION ET BIEN DIGNE D'UN EMPLOYÉ SNCF

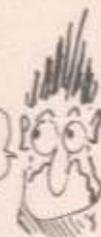
LE TRAIN, EN ARDÈCHE OU TOUT AUTRE RÉGION MÉRIDIIONALE A UN RAPPORT DIRECT AVEC LE SOLEIL.



FAUT LE PRENDRE UN JOUR DE CIEL BLEU



SONT D'UNE

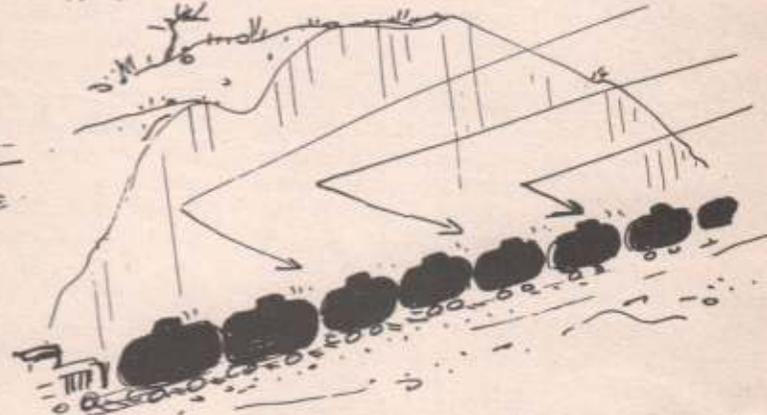
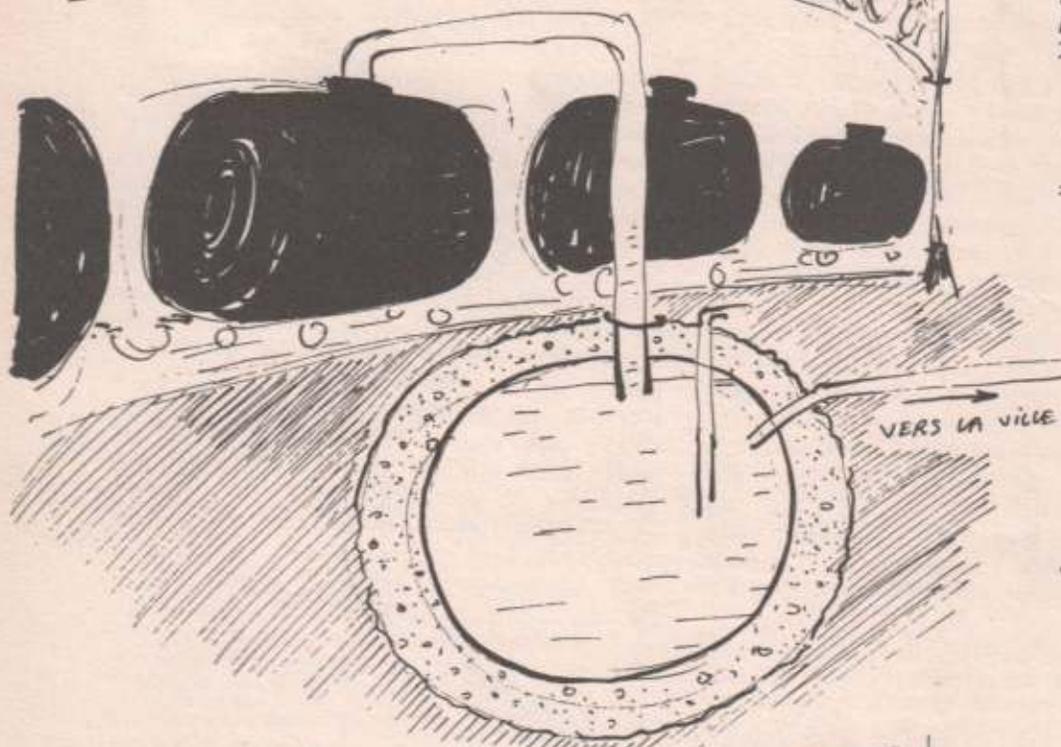


IMAGINEZ LE MÊME VOYAGE DANS UNE CITERNE FERMÉE, PEINTE EN NOIR



DONC, SI CES LIGNES SNCF, SOI-DISANT NON RENTABLES ÉTAIENT PARCOURUES À TRÈS PETITE VITESSE PAR DES CONVOIS DE CITERNES PLEINES D'EAU, TOUTES LES PETITES VILLES ET VILLAGES DESSERVIS PAR LE TRAIN POURRAIT ÊTRE ALIMENTÉS EN EAU CHAUDE DOMESTIQUE, VOIRE MÊME CHAUFFÉS L'ÉTÉ.

D'AUTANT QUE PARFOIS LE TRAIN TRAVERSE DES ENDRITS PARTICULIÈREMENT PROPICES, OU UNE FACADE DE PIERRE PEINTE EN BLANC PEUT AUGMENTER LE RAYONNEMENT - UN WAGON Y CHAUFFE EN DEUX HEURES.



TOUTES SOLUTIONS AUQUELLE LES INGÉNIEURS SNCF N'AVAIENT PAS PENSÉ.



ENCORE MEUX: FAIRE PASSER LE TRAIN SOUS UNE VERRIÈRE

ON DEVRAIT LEUR COUPER LA TÊTE



AVEC UNE GUILLOTINE SOLAIRE



**PROBLÈME ACTUEL :**

"J'AI UNE VIEILLE GRANGE DANS LES CÉVENNES ET J'AIMERAIS LA CHAUFFER GRÂCE À L'ÉNERGIE SOLAIRE"

UNE GRANGE  
COMME ÇA ?  
VOUS POUVEZ APPLIQUER  
L'IDÉE D'UN AMÉRICAIN  
DU DERNIER  
CONGRÈS SOLAIRE



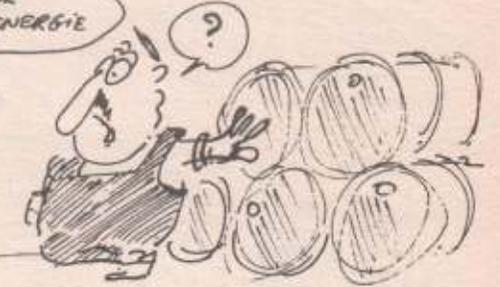
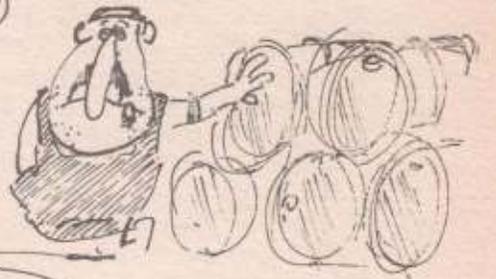
SUD - SUD EST OU SUD OUEST

ACHETEZ DES VIEUX FÛTS  
DE 200 LITRES À UN  
FERRAILLEUR (PAS PLUS  
DE 1000 BALLES LE FÛT!)

NON, 5000

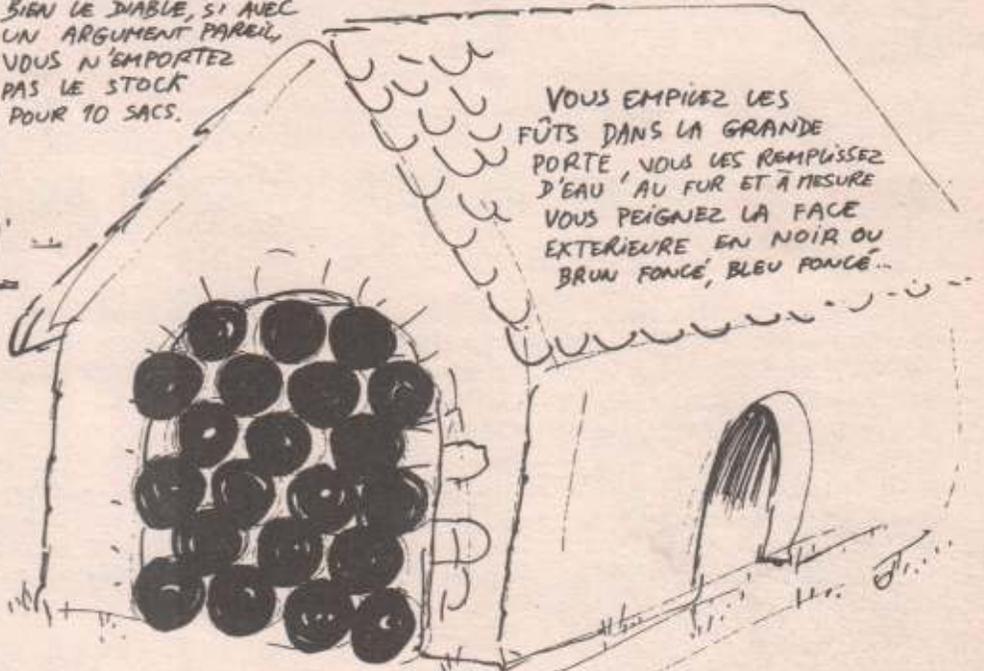
C'EST POUR CHAUFFER  
NOTRE MAISON À L'ÉNERGIE  
SOLAIRE...

IL NOUS  
EN FAUT  
UNE VINGTAINÉ

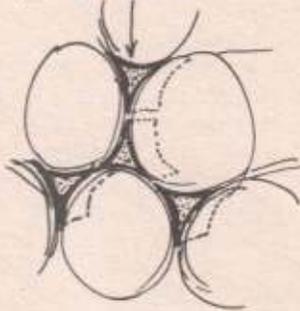


BIEEN LE DIABLE, SI AVEC  
UN ARGUMENT PAREIL,  
VOUS N'EMPORTEZ  
PAS LE STOCK  
POUR 10 SACS.

VOUS EMPILÉZ LES  
FÛTS DANS LA GRANDE  
PORTE, VOUS LES REMPLISSEZ  
D'EAU AU FUR ET À MESURE  
VOUS PEIGNEZ LA FACE  
EXTERIEURE EN NOIR OU  
BRUN FONCÉ, BLEU FONCÉ...



ASSUREZ L'ÉTANCHEITÉ  
AVEC DU CIMENT

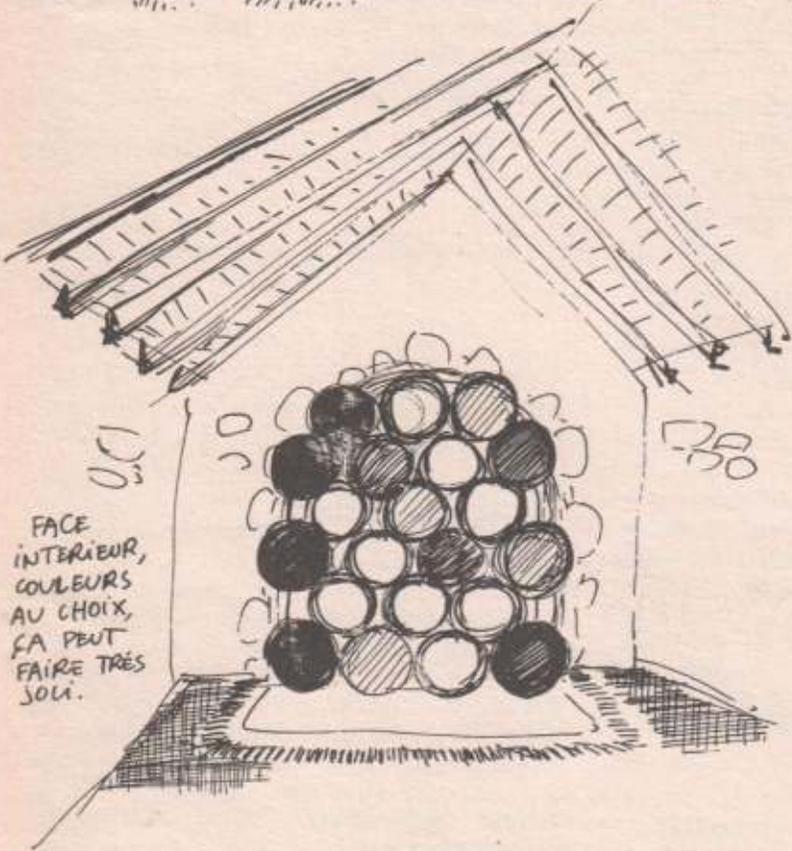


L'HIVER  
AVEC DEUX  
TROIS HEURES  
DE SOLEIL  
DANS LA  
JOURNÉE  
LA GRANGE  
SERA  
CHAUFFÉE  
TOUTE LA  
NUIT AVEC  
LE VOLANT THERMIQUE QUE REPRÉSENTENT  
LES QUATRE MÈTRES CUBES D'EAU PURUS.



AIR CHAUD

AIR FRAIS



FACE  
INTÉRIEUR,  
COULEURS  
AU CHOIX,  
ÇA PEUT  
FAIRE TRÈS  
JOLI.

L'ÉTÉ, ET LA NUIT, VOUS  
REFERMEZ LES  
PORTES -  
VOUS AVEZ MÊME  
UNE PETITE  
RÉSERVE D'EAU  
POUR LES JOURS  
TROP SECS



VARIANTE  
POUR LES HIVERS  
PARTICULIÈREMENT  
RUDES, COUVRIR  
LES PORTES DE  
FEUILLES D'ALUMINIUM ET SI AVEC FA  
VOUS AVEZ TOUJOURS FROID  
VOUS POUVEZ RETOURNER À LA MINE.



# ELLES CAUSENT LES FEMMES DU M. L. F.

*Mouais, ça cause, comme ça peut, comme ça sait, comme ça sent, comme ça se croit... Et ça n'a pas le bonheur de plaire à tout le monde. Forcé. Au sein même de la rédaction, y a des vaches de frictions, sujet M.L.F. Dans le courrier, réactions violentes, paraît-il, je ne vois pas tout. Suis pas mécontente, après tout. Autant l'avouer tout net, la responsable de l'apparition subite de ces dames dans les colonnes de la G.O., c'est moi, Isabelle, pour vous servir, au risque de vous servir de la bourrache quand vous demandez un petit tilleul avec un nuage de lait pour corser. Alors, dissipons vite les malentendus. Premier point, oui, c'est un groupe bien déterminé qui, jusqu'à présent, s'est chargé de remplir ces deux pages : il fallait bien s'adresser à quelqu'un pour amorcer le truc, démarrer, provoquer des réponses, quitte à ce que ce soit un peu faiblard au départ. Était-ce vraiment faiblard ? Si on lit très objectivement ? Sans se laisser enfermer dans des normes d'esthétique ou d'efficacité technocratique ? C'est le deuxième point des jugements portés, deuxième sujet d'en-*

*gueulade. Eliane m'écrit : « Tu n'es pas difficile pour accepter des chiffons pareils. C'est purement dégueulasse. » Opinion assez subjective, ma chère Eliane, dont les critères m'échappent. Je n'ai jamais entendu dire que la G.O. ait pour vocation d'être une revue d'art. Tu continues : « Espérons que tu ne veux pas faire de ces pages le terrain d'exercice de ces gens-là », et puis, à la suite, pendant quatre pages, tu fais ton propre exercice, m'expliquant, mais à la façon, péjorative et retranchée (tu ne serais donc pas une femme, toi, malgré ton prénom, pour en parler toujours à la troisième personne ?) combien nous sommes aliénées. Eh bien, si, Eliane, justement, j'aimerais bien, et ceci n'engage que moi, que la G.O. devienne le « terrain d'exercice » de tous ces « gens-là ». Tous ceux qui sont mal assis dans leurs champs de chardons et qui tentent, par tous les moyens, de s'en sortir. Qui se donnent la peine, parfois maladroitement, d'exprimer leur quête, en vue de regrouper et aider d'autres vilains petits canards de leur espèce. et en vue, aussi, d'être un jour admis par les*



## Elles causent peut-être, les femmes du M. L. F. mais c'est pour que les autres ne parlent pas !

Nous avons derrière nous, non pas deux ans de réparations et dépannages de femmes (cf. le Pr Lejeune pour qui une femme est une voiture dans laquelle on enfourne des passagers, ou quelque chose d'approchant, dans son discours historique dit « du mou de veau » lors de sa première rencontre avec des femmes en colère et le C.A. Necker), mais 15, 20, 30, 40, 50 ans ou plus de vie de femmes, simplement, et cela devrait suffire à nous ouvrir vos colonnes.

Nous ne nous plaignons pas que « seul le M.L.F. n'ait pas la parole » dans le débat sur l'avortement. Le M.L.F. est un concept mâle, un petit truc pratique de journalistes pour parler de dix femmes, de cent femmes, de mille femmes au masculin. Quand elles crient, il suffit d'écrire : le M.L.F. manifeste... Quant à l'avortement, nous préférons essayer de rompre le silence dans lequel, nous, femmes, sommes tenues par peur, ignorance et impuissance. Nous sommes très conscientes d'être doublement silencieuses, en tant que femmes et en tant que malades remises entre les mains de la Médecine — c'est-à-dire des médecins.

Et il est vrai qu'en un sens nous sommes dans cette société malades d'enfants, handicapées de la reproduction, et qu'à ce titre nous partageons le privilège des places assises avec les handicapés physiques.

A vous lire, nous serions peut-être aussi un peu handicapées mentales.

Nous avons refusé de nous définir comme les femmes de Pierre et Paul, ce n'est pas pour devenir les femmes du M.L.F. S'il le faut, nous écrirons :

M.L.F. = MAQUEREAU

sur tous les murs que l'on dresse entre nous.

Et sur ces mêmes murs, quand nous lisons : MARCELLIN ENFANT DE PETAIN, nous nous y reprenons à deux fois pour ne pas lire : ENFANT DE PUTAIN, et nous avons bien envie de répondre que les putains vous emmerdent, pauvres camarades de l'ex-ligue toujours communiste et sexiste. Et merci de nous rappeler que nous sommes toujours la maman ou la putain de quelqu'un, et parfois même la maman-putain de Marcellin !

Eh bien, ce n'est pas ainsi que nous nous regardons, nous femmes, et quand nous nous aimons, ce n'est pas entre parenthèses comme dans les conseils de Tante Sophie (— ou une amante). Nous avons cessé de mettre le féminin entre parenthèses, l'e éventuel et facultatif n'est pas notre langage, car nous parlons de nous quand nous parlons du monde, et notre monde, en attendant de n'être qu'un seul sexe, est féminin. Et nous n'appelons « Madame » que nos ennemies redoutables — et parfois éphémères, car nos sœurs ont un prénom, elles ne sont pas les femmes de..., elles ne sont pas Madame ou Mademoiselle, nous ne les assimilons pas à un contrat de mariage.

Nous ne sommes pas non plus des Tante Sophie, car « sophia » signifie sagesse, et c'est au nom de la sagesse que nous avons été dressées, assouplies, matées, et que nous sommes devenues ces femmes-esclaves qui ont tant de mal à se tenir debout.

Enfin, à la Gueule Ouverte nous demandons : pourquoi n'avez-vous pas intitulé les autres articles : ILS CAUSENT, LES HOMMES DE LA GUEULE OUVERTE. Ou : IL CAUSE, IVAN ILLITCH ?

Pourquoi ? eh bien parce qu'Ivan Illitch, il ne cause pas, il « nous invite à nous joindre à la course de l'homme vers sa maturité ». Nuance !

Il se peut que la prochaine fois, il ne soit pas nécessaire d'appeler « les femmes du MLF » — les otages libérées — pour qu'éclate la parole des femmes.

Qu'en dites-vous, Danielle, Isabelle, Marie, Martine, Christiane, Annie, Michèle, Catherine et les autres, et les autres... qu'en dites-vous, vous toutes qui tapez, mettez en page, corrigez, répondez au téléphone et soutenez le moral écologique de la Gueule Ouverte ?

Quand direz-vous ?

Tendance Vermot

et

Groupe M.F.S.

de l'ex-mouvement de libération des ex-femmes.

## Une courroie de transmission

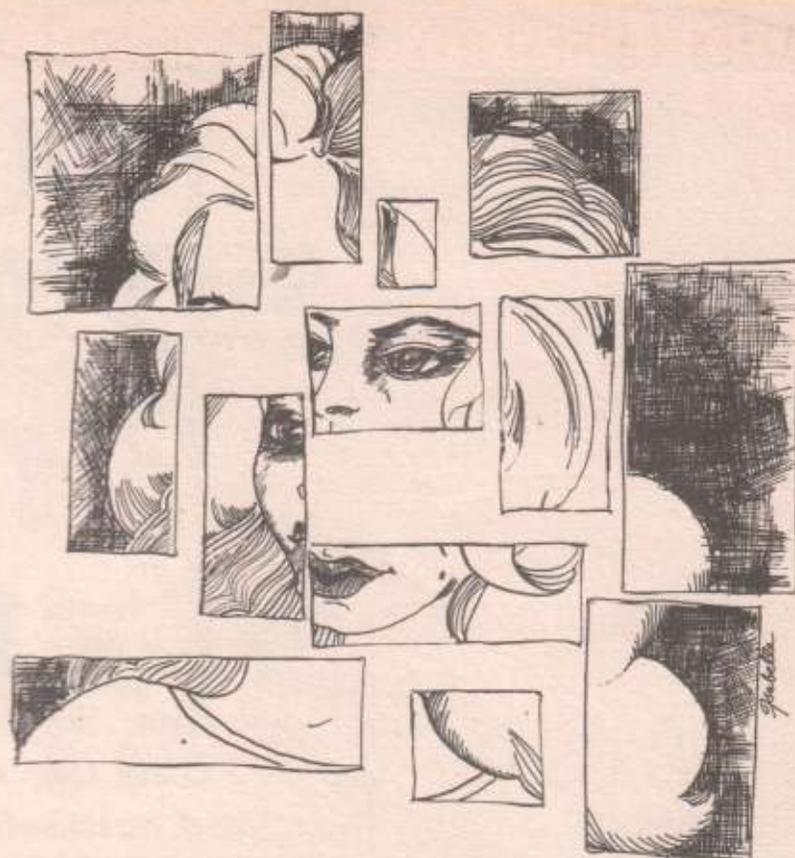
Le témoignage vécu suivant illustre bien la fonction politique de la famille et en particulier de la femme. Comme l'écrit W. Reich (Rev. Sex. p. 132), la famille forme l'enfant dans l'idéologie réactionnaire... Elle transmet les idées conservatrices... Elle est la courroie de transmission entre la structure économique de la société conservatrice et sa superstructure idéologique. Le système d'éducation, qui nie et rejette la sexualité, n'est pas seulement dicté par l'atmosphère sociale, il est aussi la conséquence du refoulement sexuel des adultes... »

Ce témoignage parle de la répression, mais pas de la révolte. La révolte, on vous la racontera plus tard.

« Pour moi, être une fille, ça a d'abord été une honte. Ma mère voulait un garçon, et le seul moyen de lui plaire aurait été d'être réellement un garçon. Cette époque-là, entre 0 et 5 ans, a été celle où on m'a inter-

beaux grands cygnes blancs. Je le reconnais, et je l'ai dit déjà dans Charlie Hebdo où j'ai une chronique plus suivie qu'ici, l'expression du M.L.F. est souvent pénible à encaisser. On aimerait bien, entre autres, que vous cessiez une bonne fois, les copines, de vous en prendre aux « mâles phalocrates » de la rédaction, ça leur fait du bobo à leur petite susceptibilité, c'est humain, ça. Non pas que je vous reproche de cracher dans la soupe (encore que, hein, franchement, vous en connaissez beaucoup, des journaux dirigés par des hommes, ou pas, qui vous ouvriraient leurs colonnes sans censure ?) mais je trouve qu'il y a plus urgent. Allez, on ne se laisse pas démonter, on continue. Ci-dessous une lettre reçue à mon nom, pour bien montrer que ces pages, dans mon esprit, n'ont jamais été fermées, réservées à l'usage de quelques-unes. Et puis un témoignage. Un témoignage, Eliane, ça ne se juge pas, même dans un prétoire. Ça s'écoute et ça se digère. A la prochaine.

ISABELLE.



dit la masturbation et où on m'a appris la pudeur à coups de punitions. Plus tard, on m'a appris la docilité — ne pas se bagarrer, ne pas répondre aux observations, ne pas discuter — Etre une enfant RAISONNABLE et non RAISONNEUSE. Tout cela m'a installé dans l'esprit une passivité, une soumission, dont j'ai eu les plus grandes peines à me défaire. J'étais livrée, sans aucune défense, à l'autorité des adultes. J'en avais 5 en face de moi. J'allais directement de l'école à la maison. Je n'avais pas le droit d'amener des camarades chez moi. Le jeudi et le dimanche, je ne pouvais sortir qu'avec mes parents.

Mon éducation n'a été qu'un dressage, parfaitement réussi, qui a réduit ma vie à manger-boire-dormir-travailler. Tout au long de mon enfance, et face à chacun de mes désirs, la répression apparaissait. J'en suis donc arrivée à être une sorte d'animal continuellement affamé, et ne pouvant jamais satisfaire sa fringale. Affamée de distractions enfantines, bien entendu. Pour ce qui est de la bouffe on me gavait plutôt.

Je vais à la Faculté. On me dénie encore mon sexe. Pour les garçons, je suis une fille qui fait des maths, donc pas une vraie femme. « Toutes les filles qui font des Sciences sont moches... » Combien de fois ai-je entendu cette phrase qui me révoltait, car ceux qui la disaient n'étaient pas spécialement beaux... Ma féminité, ils m'y renvoient quand ça les arrange, par exemple pour me refuser le droit d'être une interlocutrice valable dans une discussion. Ils ne veulent voir en moi que la viande à « baiser ». Je ne peux être admise dans une bande que si j'appartiens à un des gars. Je refuse les relations sexuelles,

donc je suis une « bas-bleu ». Si je les acceptais, je serais pour eux une « salope ». J'ai trop bonne opinion de moi pour vouloir être une salope, mais je suis devenue trop passive pour me révolter ouvertement. Ce faisceau de contradictions, je ne l'analyse pas encore.

La première fois que je fais l'amour, j'ai peur et j'ai honte. Peur de faire un enfant, honte parce que je pense que je trahis la confiance de mes parents. Ces salauds, avec qui j'ai dû me bagarrer des années pour arracher un peu de liberté, exerçaient sur moi un chantage implicite : « Nous te faisons confiance, tu es une fille sérieuse... etc. ». Ils m'avaient fabriqué un gendarme intérieur.

Ces angoisses diverses transforment mon désir en frousse. La maladresse du garçon achève le désastre. C'est la frigidité. Je m'en attribue tous les torts, et je reste plusieurs années avant d'avoir un orgasme. Je me marie, je fais 4 enfants, je bosse. Je perds de vue tous mes copains. Je n'ai plus le temps de faire du sport. Je perds mon identité. Je suis devenue « Madame X » au boulot, « la femme à X » pour nos relations, « ma mie » pour mon mari. Je perds la parole aussi, pas d'un coup, mais peu à peu. Je manque de confiance en moi. Je deviens très dépressive. Je ne souris jamais. Quand un homme me plaît, le désir et la culpabilité sont tellement mélangés que je prends la fuite. Je n'ai plus de relations avec personne. Je vis par procuration. C'est mon mari qui invite les gens. C'est lui qui raconte ce qui nous concerne. C'est lui qui fait de brillantes analyses politiques. Il a du temps ; moi pas. Pas question qu'il m'aide pour le travail de la maison\*.

D'ailleurs j'ai un tel complexe d'infériorité devant lui que je n'ose presque jamais le lui demander. En plus, je suis jalouse quand on sort avec un groupe de gens. J'ai été élevée pour être une épouse fidèle, lui pas.

Un seul domaine me restait, qui m'APPARTENAIT, mes enfants. Je les ai donc dévorés de mon amour maternel. Je voulais qu'ils soient mieux que les autres, plus sages, mieux élevés. J'étais souvent déprimée, donc irascible. Je passais ma mauvaise humeur sur eux. Sans m'en apercevoir. La moindre bêtise, la moindre impolitesse de leur part, déclenchait des remontrances clamées sur un ton exaspéré quand ce n'était pas des paires de gifles.

Je les ai souvent rendus honteux de leur conduite. Je les ai bien culpabilisés. Je les ai réprimés comme une bonne mère bourgeoise que j'étais. J'ai refait exactement avec eux ce que ma mère faisait avec moi. En toute bonne conscience. Sans me rendre compte du rôle dégueulasse que mon malaise personnel me faisait jouer auprès d'eux.

J'en vois les conséquences maintenant, bien que mes rapports avec eux aient totalement changé depuis plusieurs années : ma fille aînée, âgée de 13 ans est timide, mal à l'aise, sans confiance en elle, jouant peu et ayant difficilement des camarades. Elle est prête à son tour, à exercer sa répression sur la génération suivante, pour que ses relations sexuelles ne soient pas satisfaisantes plus tard, et qu'elle se retrouve emmurée dans un mariage et encombrée de quelques marmots... »

\* Malgré la présence d'une femme de ménage, il restait toujours du boulot le soir, et le week-end.



# POUR LIRE DANS LE TRAIN EN DU "MIDI"

*Une révolte de consommateurs ?  
Non, Sire !  
C'est une révolution ethnique  
et culturelle !*



Robert Lafont à la fête occitane de Montségur, juin 73.

« L'écrivain Sergio Salvi vient de publier à Florence (Valecchi, éd.) un gros livre d'informations surprenantes sur les « nations interdites », guide pour dix colonies intérieures de l'Europe occidentale : Ecosse, Galles, Cornouailles, Frise, Bretagne, Euskadi, Catalogne, Occitanie, Frioul, Sardaigne. Je feuillette le volume : partout je trouve les mêmes images de garçons et de filles demandant que soient reconnus les droits de leur langue et de leur culture, que soit mis fin à une sujétion économique. Partout les mêmes phrases en dix idiomes, partout des poèmes et des chants de décolonisation. Si j'élargissais mon regard au monde, du Bengladesh au Colorado, je découvrirais en marche cette révolution du XXe siècle, la révolution ethnique, qu'on appelle aussi bien la révolte des minorités. Le vieux continent des Etats unitaires s'en fissure. » (1) Retrouver une culture ? A quoi bon ? Le système capitalismo-occidentalo-fécal où nous nageons du Groenland à la Terre de Feu nous en dissuade vivement : « ça fait province, dit-il, esprit de clocher. Nous sommes tous frères. Pas de frontières pour Coca-Cola. » Effectivement. Les douanes n'arrêtent plus que les hippies. Les firmes multi-nationales, pour la plupart américaines, qui dirigent le monde (2), entendent ne consommer qu'un type de travailleur parfaitement homogène, recto pour la fabrication, verso pour la digestion, quelle que soit par ailleurs la couleur de sa peau, l'originalité de son ethnité. Ne veulent voir qu'une tête, bien vidangée de toute aspiration d'ordre spirituel, et remplie, si j'ose dire, du credo en chêne massif où nous reposerons tous : consomme et tais-toi ! On va tout droit au paradis de Big Brother : une seule langue, une seule bagnole, une seule baraque, les mêmes aliments congelés sous plastique, la même culture télé, et, bien sûr, les mé-

mes stalags barbelés de casquettes plates pour les fortes têtes qui pissent en dehors des passages cloutés. Car il en restera des irréductibles, de même que les fleurs poussent sur le fumier. En France, les occitans résistent au laminage de Péchiney, Elf, Rhône-Poulenc, EDF et de leur super-VRP Pompidou. Ils recherchent patiemment les traces historiques de leur identité et s'inventent un avenir. Parmi eux, Robert Lafont, professeur à Montpellier, poète, homme de théâtre, historien des ethnies absorbées par l'impérialisme franc, écrivain occitan, depuis toujours, et qui s'assume en temps que tel. Il nous a envoyé amicalement les épreuves de son prochain livre, « Lettre Ouverte d'un occitan aux Français », à paraître à la rentrée chez Albin Michel. Parla, home d'oc !

## CHARMANT, CET ACCENT CHANTANT !

« La télévision nous présentait hier un reportage sur un petit drame de la campagne gasconne : une rivière polluée. Nous avons vu défiler une population indignée : ces femmes et ces hommes étaient par l'accent des régionaux, sans aucune exception. Cela s'entendait. C'étaient aussi des petites gens : paysans, ouvriers, petits commerçants et même le Maire qu'ils avaient élu.

L'exception vint avec l'apparition sur l'écran de celui qu'on accusait du méfait : un industriel, éleveur de porcs « calibrés ». Je ne sais pas s'il était occitan. Son nom était gascon. En tous cas il était récemment arrivé. Il parlait un français « neutre ». Je ne pouvais rester neutre en ce conflit qui est ethnique et social. Le petit drame rural symbolisait le grand drame de notre histoire. Joignant l'ethnique et le social, j'en suis venu à donner cette explication de la permanence de l'accent

# REVENANT

Quand nous parlions tous notre langue, nous étions sans communication avec vous. Parlant français à notre façon, nous entrons dans l'univers que vous réglez. Votre règle admet que nous ne parlions pas exactement comme vous. Nous nous précipitons dans cette licence qui nous offre une occasion d'être encore. Mais nous tombons dans un piège. Vous nous entendez pittoresques, vous nous aimez bien ainsi, vous nous trouvez « charmants ». Nous ne sommes plus pour nous. Nous sommes pour vous. Nous vous donnons ce spectacle dont vous avez besoin quand vous venez chez nous, non plus en pays étranger comme Racine, mais en une réserve juste assez exotique pour vous dépayser, pas assez pour vous embarrasser. Ce spectacle est celui de la sujétion sociale, de la solution de continuité entre le monde du pouvoir et les classes du non-pouvoir. Il est juste et révélateur qu'on passe de l'accent méridional à l'accent du Nord, à l'accent de la bourgeoisie, à l'accent des lycées, quand on occupe les postes directeurs de notre société. Le Nord est signe de commandement. Il est important que le Midi persiste en votre Midi, comme la Bretagne en votre Ouest, pour que se signifie la ligne de partage des classes sociales. Pour ces raisons, j'admets que nous conservions notre « accent », mais pour en refaire une langue. Et dès maintenant je vise au but : le moment où, parlant occitan sans complexe, nous parlerons le français pointu avec vous. Nous ne serons plus vos « méridionaux », nous ne serons plus votre résidu populaire maintenu à son rang. Nous serons... »

## MARIUS ET BECASSINE

« Au procès du Front de Libération de la Bretagne, où j'étais cité comme témoin, j'ai cru devoir répondre à une certaine presse parisienne qui ridiculisait la révolte. J'ai parlé de Bécassine et des histoires marseillaises. Le Président m'a fait remarquer que dans les plaisanteries de la famille française toutes les provinces ont leurs types humains. Paris a bien Gavroche ! Certainement, mais Gavroche est pour toute la France le modèle de l'intelligence populaire critique, Bécassine est le modèle du peuple stupide, Marius celui

de la veulerie. Telle est la bonne entente en notre famille : on rit ensemble, mais toujours des mêmes, et toujours aux mêmes occasions... »

## L'ETAT, C'EST TOUJOURS EUX !

« La façade méditerranéenne dont la construction délirante doit culminer en 1985 avec la création de la mégapole Marseille-étang de Berre, Arles, Nîmes, Montpellier-Sète, est bien une façade. On ne voit pas ce qu'elle va apporter à la Provence intérieure alpine, aux Cévennes, aux Garrigues et aux Causses. Ce projet est basé sur Fos-la-géante... A l'heure des concentrations capitalistes de niveau mondial, que les U.S.A. animent, la France n'est plus que le gérant de fortunes qui ne lui appartiennent pas. Elle peut donner l'illusion d'une expansion victorieuse. Le succès n'est pas le sien, mais celui des puissances extérieures qui utilisent son territoire et son appareil. Nous savons cela, au ras du sol où nous sommes. Quels sont en Bas-Languedoc les grands employeurs de l'industrie ? IBM (U.S.A.), Libaron (U.S.A.), Formica (U.S.A.), Fiberglass (U.S.A.), Bristol-France (U.S.A.), Cameron Iron Work (U.S.A.), Mobil-Oil (U.S.A.), Union Carbide (U.S.A.), Siporex (Suède), Vapal (R.F.A.), Lenzbourg (Suisse). Fos porte ce phénomène à son apogée. Vous prétendez donner la prospérité à certaines de nos régions : mais les moyens ne sont pas les vôtres. Jacques Chaban-Delmas pour le compte de son Aquitaine court chercher Ford que J.-J. S.S. attirait en Lorraine. »

## NE PARTEZ PAS EN VACANCES, RESTEZ-Y !

« La vocation « écologique » de l'occitanie est peut-être le dernier piège qui nous soit tendu, quand il faut que nos eaux soient pures et notre ciel léger pour d'autre que nous. Mais nous partons historiquement de notre misère et donc de notre beauté et de notre silence. Puisque ce sont là des biens, nous les garderons. L'aménagement occitan de l'espace occitan ne peut être la destruction de cet espace. Quand j'ai proposé un programme de mise en valeur économique de l'occitanie, j'ai parlé d'industries de pointe et non-polluantes, distribuées en unités de dimensions



humaines. Je crois qu'en effet notre reconquête est juste en nos déserts, non pour les transformer en fournaises et en enfers de bruit, mais en cellules de notre vie. Par delà l'ère de l'impérialisme et du capitalisme qui a pensé nous écraser, par delà le saccage de la nature par le profit, l'occitanisme vise cette société de l'équilibre entre l'homme et son cadre de vie. Elle vise le bonheur. C'est une révolution culturelle. Nous devons l'inaugurer en Lozère, en Ariège, dans la Gascogne profonde. Ouvrez-la donc pour vous, vous tous qui acceptez de nous envahir pour fuir vos responsabilités là où vous travaillez et vous pliez au profit... »

Aux ciseaux : Arthur

(1) Robert Lafont : « Lettre ouverte d'un Occitan aux Français » (bientôt chez Albin Michel), Autres éléments de biographie, très incomplète :  
— La Révolution régionaliste, Gallimard, Paris, 1967 ;  
— Sur la France, Gallimard, 1968 ;  
— Renaissance du Sud, Gallimard, 1970 ;  
— Décoloniser la France, idem ;  
— Clefs pour l'Occitanie, Seghers, Paris, 1971.  
— La Révolution régionaliste, Gallimard, Paris, 1967.

2) ... et voyagent d'un pays à l'autre, au gré des avantages fiscaux et sociaux qu'elles y trouvent : Voir l'exemple de la chaussure à Romans (Jourdan, Salamander), simple déplacement de pions sur l'échiquier du profit pour le capital qui préfère actuellement investir en Italie.

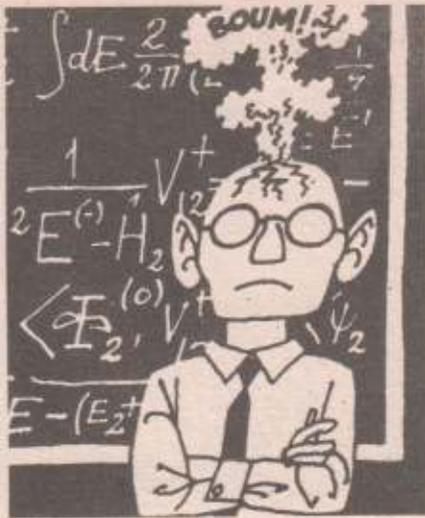
# ATTENTION SCIENCE FICTION

Pour lire  
dans le pétrole  
en attendant le  
nucléaire,  
—  
par  
ce cher vieux  
Andrevon

enculturisées. Par contre il tourne à vide quand il s'adresse à Pompon de qui il sait qu'il n'a rien à attendre, et il déconna complètement quand il explique à Genet qu'il doit se faire l'apôtre de l'homosexualité pour que les gens ne fassent plus d'enfants! Moitié débile moitié sympa, ce bouquin s'adresse à qui, en réalité? Si les "lettres" avaient été publiées dans FRANCE-SOIR, elles auraient fait leur petit effet, mais dans un livre condamné à n'être lu que par 10.000 intellectuels convaincus... Alors j'ai bien peur qu'il ne faille voir là, dans les résultats pratiques, qu'un exercice de style - quelque soit la sincérité de l'auteur. On a simplement permis à Carrière, qui a un nom, ce que vous et moi, justement, n'aurions jamais pu publier: la littérature, mes coars, ce n'est pas dangereux. Alors je vais te dire une chose, Carrière: si vraiment tu en as ras-le-bol et si tu veux bosser selon tes convictions, téléphone-nous donc à la gueule ouverte, on a toujours besoin de monde...

D'ailleurs non: je ne vais pas parler de science-fiction mais du bouquin de Jean-Claude Carrière: LE PARI (Robert Laffont). Carrière, c'est le scénariste de Pierre Etaix et de Bunuel, donc quelqu'un comme vous et moi (enfin, presque...) qui s'est mêlé de parler société et écologie en clamant bien haut qu'il est 1) de parti-pris, 2) incompetent, ce qui fera plaisir à pas mal de lecteurs qui crient haro sur les spécialistes. Carrière, donc, a composé 8 "lettres ouvertes" pour clamer son inquiétude, adressées à un cardinal, à Pompidou, à Simone de Beauvoir, à Jean Genet, à Mao et à je ne sais plus qui (il termine par sa fille qui représente la jeunesse). En s'insinuant dans le système de pensée de chacun de ces personnages, Carrière leur suggère ce qu'ils pourraient faire pour "sauver le monde". C'est donc un bouquin tout simple et plein de bonnes intentions... L'auteur a un certain culot quand il demande au cardinal d'aller tuer le pape pour l'empêcher de continuer à prêcher la natalité, et il touche juste quand il somme la grande Simone de parler écologie à ses soeurs de M.L.F. au lieu d'écrire ses mémoires

# La minute de bon sens du professeur Mollo-Mollo



N.D.L.R. — Le professeur Mollo-Mollo, en vacances, est parti batifoler à la campagne. Nous suspectons qu'il a fait la sieste au soleil, sans chapeau, d'où le caractère peu scientifique de sa rubrique mensuelle. Nous prions nos lecteurs Prix-Nobel de bien vouloir l'en excuser.

## SI ON VOULAIT VRAIMENT

Le premier janvier 01 à 13 heures, on ne savait pas encore que c'était commencé.

Simplement les buralistes, en comptant leur recette, s'étonnèrent de constater qu'ils n'avaient presque pas vendu de cigarettes ni de cigares.

Mais le 3 janvier au soir, c'était bel et bien, pour eux, la panique : la France ne fumait plus.

La grève des fumeurs suivie à 92,1 % avec qui fallait-il négocier ? Pas de syndicat en vue, pas de patrons, rien que des groupuscules écologiques diffus, minant tout le pays et qui s'étaient donné le mot... et le jour.

A la Manufacture des Tabacs on

continuait, à tout hasard, d'empiler les cartouches dans les caisses et les caisses dans les wagons. Mais le 12 janvier il fallut s'arrêter : la situation devenait sérieuse.

Le 14, le ministre du Développement Economique et le sous-secrétaire d'Etat aux Finances reçurent la délégation en colère des buralistes et des personnels de la Manufacture pour essayer de résoudre la crise. Ça ne pouvait pas durer ? C'était un canular ? On n'osait pas dire une blague ?

Le 15 on doubla les crédits pour la publicité : les paquets de cigarettes géants fleurirent partout sur les murs, présentés par des hommes d'affaires souriants, des cow-boys, des pin-ups. On affirma que

non seulement le tabac permettait de retrouver l'odeur du petit matin, mais qu'aussi plus on fumait, plus on sentait bon. Quelques forêts supplémentaires furent décimées pour faire des affiches et des pages de publicité.

Le 18 janvier, l'O.R.T.F., sommée de faire quelque chose, programma dans son affolement des déclarations légèrement contradictoires. D'une part le ministre de la Santé Publique lui-même, catapulté devant les caméras, déclara que le tabac n'était pas mauvais du tout à la santé ainsi que le prétendait une vieille légende ; et d'ailleurs avec les taxes prélevées sur les cigarettes ne construisait-on pas des hôpitaux modernes ? On montra des photos de fumeurs centenaires. D'autre part le professeur Baudrand, spécialiste du cancer du poumon, demanda aux grévistes s'ils voulaient saboter son service, jusque-là en pleine expansion.

A la séance de l'Académie des Sciences du 20 janvier, un jeune savant très en pointe présenta de toute urgence sa dernière découverte : la vitamine T, contenue dans le tabac, et absolument indispensable à la vie.

Le 21, pour troubler les contestataires, on lança la cigarette biologique.

Le 22, la grève était suivie à 97,4 %.

Il y eut, en haut lieu, comme un vent de panique.

Le 23, à 20 heures, le président apparut à la Télé. La larme à l'œil et la cigarette à la bouche — pour donner l'exemple — il implora les grévistes de reprendre le tabac. Allait-on bêtement fermer la Manufacture ? Avait-on pensé aux conséquences morales de cette grève ? Qu'allaient devenir tous ceux, et ils étaient des milliers, qui vivaient du tabac ? Les employés des

manufactures, souvent de pauvres veuves avec des orphelins en bas âge, les sculpteurs de pipes en bois, les camionneurs de livraisons, les buralistes, les publicistes et les revendeurs de cendriers et de briquets ? Tant de détresse allait-elle continuer ? Mais alors quel précédent terrible pour notre Economie, quel coup pour notre Expansion ! Si l'on acceptait pareil scandale, pourquoi ne pas fermer aussi les usines d'armements pendant qu'on y serait ? Supprimer les sous-marins nucléaires, supprimer la guerre, tout quoi... Et dans une dernière bouffée il adjura les Françaises et les Français de faire leur devoir pour que vive la cigarette, pour que vive la France.

La grève continuant néanmoins, on distribua des paquets de cigarettes gratuits aux fonctionnaires méritants, aux sauveteurs, aux pompiers valeureux, aux veuves de guerre, aux mères de familles nombreuses.

En avril, devant le recul effarant des bronchites chroniques l'industrie pharmaceutique vacillait. On venait à peine de supprimer le service militaire qu'il fallut instituer un service tabagique obligatoire.

En mai, on placarda des slogans dans les écoles : « Si tu fumes, t'es un homme. » Mais les gosses se cachaient dans les cabinets pour ne pas fumer.

Le pays était à bout de souffle, le système craquait.

Et c'est ce craquement qui m'a réveillé.

Bien sûr ce n'était qu'un rêve. Le professeur Baudrand ne manquera pas de clients ni le ministre des Finances de taxes, la publicité continuera, le système tiendra bon : ils misent tous sur notre connerie : ils ont gagné d'avance.

## LETTRE SEMI-OUVERTE AU PROFESSEUR MOLLO-MOLLO

Professeur, tu es des nôtres  
Professeur, tu es sympathique  
Professeur, tu n'es pas un journaliste.

Alors ?

Alors pourquoi les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> parties de ton article ressemblent tant à un papier de journaliste en mal de sensation ?

On s'explique :

Déjà, au deuxième jour du congrès on s'étaient « trouvé » quelques-uns, on se demandait où était l'homme dans cette assemblée « savante » ?

Le dernier jour plus de soixante personnes, bien décidées à s'ex-

primer, élaboraient le texte que tu as passé dans ta chronique d'août. Mais dans le texte, comme dans les résolutions prises pour ce qu'il y aurait à faire après le congrès, pas de M.L.S., pas de sigle ronflant, on avait bien autre chose à faire que de trouver un chapeau. Si ça doit avoir un nom un jour, l'ensemble du groupe en décidera ; l'ensemble du groupe, pas un de ses membres.

### GRUPE D'ETUDE COMPLES

C'est à quelques-uns de ses propres membres (faisant également partie du « groupe spontané ») que la COMPLES a demandé de former un groupe d'étude.

Le « groupe spontané » en tant que tel n'est marié avec personne. Il n'est et ne saurait être une émanation de quelque organisme que ce soit !

Quant au terme : « application rudimentaire », nous avons été nombreux à refuser ce terme donnant une idée fautive et péjorative des « Techniques simples ». Tu le savais ; il est dommage que tu ne l'aies pas dit.

Enfin, dans les adresses utiles, nous trouvons particulièrement malheureux le terme HELIOGADGET assimilant les cuiseurs et chauffe-eau solaires à de vulgaires gadgets qui étonnent quelques

jours et qu'on jette à la poubelle ensuite.

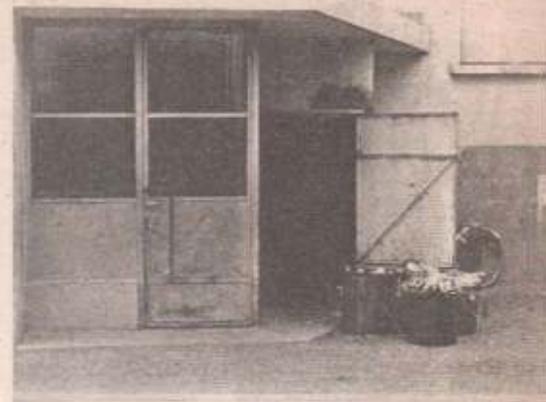
Cela étant dit, que ça ne t'empêche pas de nous écrire pour nous dire la contribution que tu comptes apporter au groupe. On attend ta réponse ainsi que quelques autres (celle de Reiser par exemple).

Fin septembre ou début octobre, on se réunira pendant deux jours (dans la région parisienne probablement) pour préparer et se répartir le travail des mois à venir. On espère t'y voir.

Sans rancune.

Des gars  
du « groupe spontané ».

# LE CHAMP DE CHAMP-BERTON



Le Champ-Berton, c'est aussi des montées d'escalier dégueulasses, des carreaux cassés, des gaines à ordures qui puent.



Comme sur tous les murs, les gosses dessinent.



Le terrain vague, l'an passé.

**Des copains  
de Grenoble nous ont  
envoyé ce texte  
qui veut témoigner  
de ce qui  
se passe parfois  
dans les banlieues  
des Mégalo-polis.  
C'est une page  
de la vie des gens,  
et ce sont eux,  
les gens,  
qui la racontent...**

## LA CAMPAGNE, LA CAMPAGNE...

Et ceux qui traînent en ville, qui ne peuvent partir (« ... Vous comprenez, le travail, les gosses... »), que deviennent-ils dans tout ça ?

« Les pauvres, les malheureux qui vivent dans les H.L.M. cages à poules... Ils sont complètement aliénés par la télé ! » Bref, on les plaint.

Pourtant, il y a des quartiers un peu moins tristes. Le Champ-Berton, ce n'est pas le paradis, loin de là. Mais ce n'est pas non plus l'enfer des banlieues-dortoirs. Il y a encore une certaine vie dans ce quartier. Sans doute à cause de sa situation presque exceptionnelle dans l'agglomération grenobloise.

Grenoble, ville-pilote, etc.

Quand on cherche un appartement, que se passe-t-il ?

On peut bien sûr habiter au centre, en des lieux totale-

ment désuets si l'on n'a pas beaucoup d'argent, ou dans des appartements hors de prix. Si on entre dans les « normes » H.L.M. (mariage, salaire régulier, enfants), il y a la solution de l'inscription sur les listes d'attente.

Si l'on est prêt à payer un loyer dit « normal », on est bien sûr tout de suite accueilli dans les beaux appartements de la Ville Neuve. Il faut aussi aimer le béton.

Et puis, si l'on ne répond pas à tout cela, eh bien, restent les banlieues, les municipalités « communistes » : Fontaine, Seyssinet, Echirolles, Saint-Martin-d'Hères, toute la ceinture de Grenoble, juste au pied des montagnes.

Le Champ-Berton, c'est à Saint-Martin-d'Hères. Pour le moment, passablement isolé. C'est un groupe d'immeubles bordé par l'U 2, l'autoroute qui permet de contourner Grenoble sans y

pénétrer. Bordé également par la voie ferrée qui longe l'autoroute. Bordé par les champs des derniers agriculteurs de la commune. Bordé par une autre route passant au-dessus de l'autoroute.

C'est un petit îlot où ne pénètrent que les voitures qui veulent vraiment s'y rendre. Un petit îlot qui possède sa propre vie de village. Il y a un marché devant les P.T.T., deux fois par semaine : un grand le mercredi, un petit le samedi.

On a deux boulangeries, l'une qui ferme le dimanche et l'autre, le lundi. On a aussi un mini-supermarché avec un propriétaire obsédé par la « fauche », une droguerie qui fait du pognon l'hiver à vendre du mazout. On a un marchand de journaux (qui vend la « Gueule Ouverte »). On a même un pharmacien, du genre « français bien de chez nous ». Bref, il y a tout ce qu'il faut pour la consommation quoti-



*C'est le marché du Champ-Berton devant les immeubles*

dienne des locataires du groupe de bâtiments.

Ces locataires, qui sont-ils ? Pour un tiers, des prolos français dont la plupart travaillent sur des chantiers. Pour un second tiers, des familles d'immigrés qui, quand il y a trop d'enfants, louent plusieurs appartements sur un même palier. Le troisième tiers est réservé aux étudiants ou assimilés auxquels la société propriétaire des appartements fait des fleurs. Un tiers, un tiers, un tiers, dosage étonnant ? Non, pas spécialement. Mélange intéressant malgré tout.

Derrière les immeubles, il y a une petite ferme avec une petite vieille, deux vaches, des canards et un grand champ potager. On était déjà très fier d'avoir cette petite ferme sous les yeux. C'est pas dans tous les groupes d'immeubles que les nourrissons boivent du vrai lait de vache non écrémé, non stérilisé.

A côté de la ferme, il y avait un grand terrain vague où les gosses jouaient avec des saloperies diverses (vieux sommiers, cuisinières délabrées...). Entre la voie ferrée et l'autoroute, il y a une petite bande de terre que des familles portugaises ont peu à peu épierrée, retournée, cultivée pour les légumes.

Au Champ-Berton, il y a également une certaine vie collective de plein air. En rentrant du boulot, les hommes jouent aux boules, les femmes tricotent ou cousent sur les pelouses, les enfants — de toute façon et où qu'ils soient — ont leur vie collective. Un espace où on n'étouffe pas sous les interdictions qui, quand elles existent, sont immédiatement transgressées ou détournées.

Sur le terrain vague, des gitans se sont installés. Et, cette année, ils sont venus de plus en plus nombreux. Le problème, avec les gitans, c'est que,



*Les immeubles avec la petite ferme.*



*Le camp des gitans.*

quand ils s'installent quelque part, il y a tout de suite une grande quantité de carcasses de voitures et de bouts de verre partout.

Quelques habitants du Champ-Berton qui n'appréciaient pas les gitans, qui ne supportaient pas que le terrain vague devienne leur propriété exclusive, ont décidé de les repousser. Pour ce faire, ils n'ont pas appelé les flics. Ils ont décidé de prendre eux-mêmes possession du terrain vague.

Ils ont mijoté leur coup à l'ombre pendant longtemps et se sont renseignés sur la propriétaire du terrain qui ne voulait ni vendre, ni louer. Ils ont poussé une pointe du côté de la mairie communiste qui se moque de ce terrain (pourvu que rien de dur n'y soit construit : dans trois ou cinq ans, il sera occupé par un échangeur d'autoroute).

Et puis, un beau samedi matin on a vu un tracteur retourner la

terre, sur une petite surface, juste au pied des immeubles. Dans l'après-midi, les lopins étaient clôturés : dix familles, dix lopins. Ce qui devait arriver arriva : les Portugais et les Espagnols (qui pour la plupart avaient déjà une petite bande de terre labourée entre la voie ferrée et l'autoroute) ont, eux aussi, labouré des lopins. Ils ont loué un tracteur en commun auprès du paysan dont les champs de maïs séparent le Champ-Berton d'autres groupes d'immeubles. Ils ont mis des clôtures aussi, ils ont creusé des puits...

C'est triste, bien sûr, qu'il y ait des clôtures. Mais cette appropriation collective d'un terrain vague permet aux gens de faire plus ample connaissance : échange de conseils sur la manière de planter l'ail, les tomates, sur la façon de creuser les puits...



Le tracteur arrive.

Il faut bien un tracteur pour retourner une terre en jachère depuis plus de dix ans.



Le soir en rentrant du boulot...



Savez-vous planter les patates ?



On discute sur la façon de creuser un puits

Des immigrants qui durent quitter la terre de leur pays pour venir bosser en France, retrouvent les gestes du paysan, les enseignent aux autres. Les hommes, les femmes, les gosses vont tous au champ, au retour du boulot, le soir. Le matin à six heures, ils arrosent. Une drôle d'animation règne maintenant.

Bien sûr, il y a quelques conflits mineurs (les Français ne veulent pas de cabanes à outils alors que les Portugais en construisent...), mais c'est vraiment sans importance à côté des parties de rigolade que les gens s'offrent.

« C'est la conquête de l'Ouest », disent-ils avec fierté.

On aimerait voir la situation, leurs réactions, quand les bulldozers viendront et voudront commencer à défoncer les champs pour y semer du bitume...

Mireille Cavassilas  
et Jacques-Marie Francillon

P.S. Aujourd'hui, deux mois après le passage du tracteur, le champ est tout vert et les salades s'échangent. Les carcasses de voitures ont disparu. Quant aux gitans, ils se sont installés un peu plus loin. Certains d'entre eux se sont clôturés un petit espace et cultivent. Ceux qui commencent à l'avoir mauvaise, ce sont les commerçants du marché.

En 1968, à Berkeley (Californie, U.S.A.), près du campus existait un grand terrain vague que la société propriétaire laissait ainsi spéculer sur la hausse des terrains à bâtir. Etudiant du campus et habitants de la ville l'annexèrent pour y créer le « People's Parc » (Parc du Peuple),

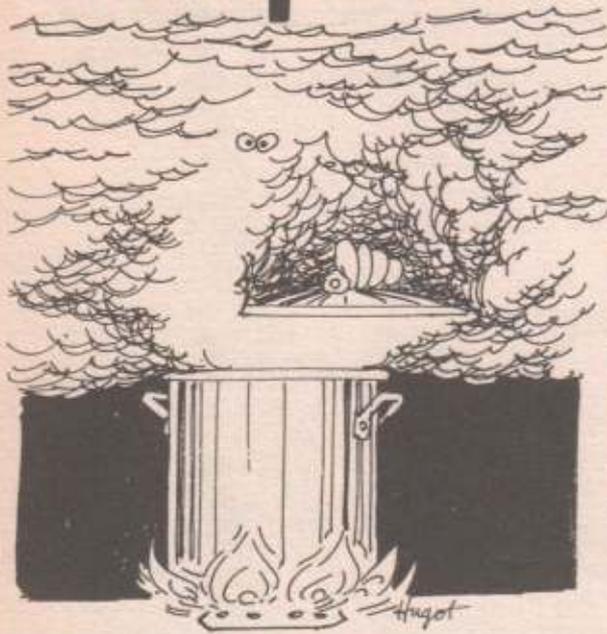
construisant des jeux pour les enfants, installant des pelouses et de petits jardins, tache verte face aux buildings gris sale. Quand les bulldozers arrivèrent, étudiants et habitants les empêchèrent d'opérer. Ce fut une très belle émeute. Mais Ronald Reagan, gouverneur réactionnaire de la Californie, fit appel à la Garde nationale (police nationale). La Garde nationale fit feu sur les émeutiers défendant un petit coin de vie arraché à la spéculation. Trois étudiants furent tués par balles, de nombreuses personnes furent blessées et les bulldozers arrachèrent tout.

En 1971, un projet d'autoroute (U 5) menaçait les habitants d'une cité universitaire du cam-

pus de Saint-Martin d'Hères, près de Grenoble, et ceux de nombreux immeubles proches. L'autoroute à quatre voies devait passer au niveau du deuxième étage des immeubles. Des piquetages furent effectués, des rangées d'arbres déplacées, les bulldozers commencèrent à fouailler le terrain. Plusieurs nuits de suite, tout le matériel de piquetage fut jeté à l'Isère toute proche, les arbres furent replantés à leur place d'origine et les deux bulldozers gravement endommagés, l'un à coups de pioche et l'autre par cocktail Molotov. Actuellement, les travaux n'ont toujours pas repris.

Et l'échangeur du Champ-Berton, prévu là où se trouvent les nouveaux potagers, doit précisément permettre le raccordement de l'U 5 à l'U 2...

# COQUEFREDOUILLE



**COQUEFREDOUILLE s. m.**

(orig. inconnue)

Anc. et provinc., Jocrisse, homme qui aime à s'occuper des bas soins du ménage

Encyclopédie Universelle du XXe siècle

Tome IV

Paris - Librairie Nationale

Illustrée - 1904

P.S. — Jocrisse : Benêt qui se laisse dupper (Larousse).

Comme toutes les mères de famille, j'ai des assiettes à remplir et à laver tous les jours et tant que mes enfants ne cuiront pas leur steak-frites seuls, ils n'en mangeront pas, du moins à la maison. Végétariens ! oui, pour les « carnivores », nous sommes depuis huit ans des végétariens. Ces derniers par contre sont plutôt soupçonneux à notre égard. C'est qu'après avoir tâté d'un peu toutes les chapelles méthodiquement, et il y en a une flopée, nous avons glané à droite et à gauche ce qui convenait à nos estomacs et intestins respectifs et puis ce qui nous plaisait à cause de la couleur, de l'odeur, du nom ou de la façon de le manger.

A cinq ans, Laurent ne savait pas ce que ça voulait dire, végétarien. Ce sont les copains de l'école qui l'ont « insulté » ainsi. Alors on a acheté un poulet à la ferme des cousins et il a goûté. Pas terrible ; mais il a pu rassurer les copains en leur disant qu'il n'est pas végétarien puisqu'il a mangé du poulet, une fois. Guillaume, à trois ans, est nettement plus emballé. Maintenant, lorsqu'ils se trouvent chez des amis à table, ils goûtent de tout mais jamais ils ne réclament de la viande à la maison. La question de savoir s'il faut proscrire absolument viandes, poissons et sous-produits animaux me paraît moins importante que le choix et la qualité des produits et aliments.

« Végétarien », et la méfiance et les préventions surgissent en face de vous. C'est que bien des farfelus et charlatans prospèrent dans l'ombre. Les naïfs compromettent, les chefs de file exploitent. La sincérité du début disparaît quand, installés dans un fromage, ils dénoncent une situation qui leur profite et empêchent l'éclosion d'un mouvement structuré en perpétuant de ridicules querelles d'école. Etre végétarien, c'est remettre en cause des habitudes physiques et mentales ancrées et confortables. C'est admettre la nécessité d'un effort personnel quotidien, obscur et ingrat. Bien souvent on commence... et on s'arrête bien vite.

**Huit ans de végétarisme, un aîné de sept ans, qu'est-ce que ça donne ?**

Apparemment, il n'y a pas tellement de différences avec des gens « carnivores », qui se portent bien. Laurent est plus fluet qu'Elodie qui ne mange pourtant pas plus que lui mais tend vers les plats des mains potelées à souhait et Guillaume est aussi bagarreur après avoir mangé des carottes râpées que du saucisson chez sa mémé. Cependant, depuis quelques mois que j'ai abandonné la cuisine pour diverses raisons, un cortège de petites mi-

sères a surgi : rhumes à répétition, allergies et boutons...

Alors, pour me redonner envie de cuisiner, à Paris, j'ai acheté des casseroles, comme en Savoie. D'abord des casseroles émaillées, pas d'aluminium qui se décompose à la cuisson et donne des sels d'alumine qui provoquent des ulcères. Et puis une poêle en fonte, pas une Téfal, et une cocotte Doufeu, en fonte aussi, avec un couvercle en creux pour cuire les légumes à l'étouffée sans eau, et puis un diable en terre pour cuire au four les pommes de terre de mon jardin et puis une autre cocotte en terre, une Romerthoff, parce qu'elle est jolie et bien pratique. Ensuite j'ai rempli le placard : farine et riz complets, biologiques sur l'étiquette, huile d'olive vierge extra, levure de bière, sucre roux et graisse végétale. Je compléterai plus tard la liste des céréales que j'achète au plus proche magasin de régime. Tout le reste vient de chez l'épicier du coin.

**QU'EST-CE QUE ÇA MANGE ?  
UN VÉGÉTARIEN**

J'essaie que les fruits et légumes, beurre, œufs, fromages, soient le moins frelatés quand c'est possible. En Savoie, c'était assez facile avec le jardin et les voisins. A Paris, je refuse de payer mes tomates le double du prix courant pour un label de qualité plus ou moins douteux. Quand les gamins étaient tout petits, nous allions une fois par semaine en grande banlieue faire le marché. Pas très commode. Sans réseau de bouffe, les solutions individuelles sont bâtarde. Il faudrait que se multiplient rapidement les expériences de coopératives de ce genre.

**Et puis encore ?**

Pour ceux qui ont envie de savoir ce que ça peut donner un jour sans viande, voici ce que vous pourriez trouver au menu, chez moi, demain, si tout va bien.

**Déjeuner :** fruit ou jus.

Tartines pain complet, beurre, miel ou confiture, lait ou tisane.

**Dîner :** fruit, salade verte et beignets de poireaux, jardinière à l'étouffée, fromage.

**Goûter :** tartines.

**Souper :** fruit, yaourt, soupe épaisse, riz au lait.

Remarques. - Pas de sel dans les plats. Il y en a assez dans le fromage et le pain ; pas de sucre non plus sur la table, donc lait et yaourt « nature ». Les fruits et les crudités étant digérés plus vite, sont consommés en premier, avec une préférence pour ce qui est cru sur le cuit. De ce fait, on a rarement soif et j'oublie souvent les verres à table.

Chez les autres, mes gamins utilisent sel et sucre qui sont devant eux sans subtilité aucune. Laurent a avalé un soir une soupe qu'il avait aussi largement sucrée que salée ! Mais il était tellement content d'être avec des amis qu'il aime bien que je ne vois pas pourquoi je serais intervenue puisque lui-même ne trouvait rien à redire, question goût.

**LES RECETTES SONT TOUT CE QU'IL Y A DE PLUS SIMPLE :**

**Beignets de racines de poireaux.**

Il faut prendre des poireaux qu'on vient d'arracher du jardin, avec des racines bien charnues (pour les Parisiens, attendre les vacances) :

- couper la partie racines avec 1 cm de blanc. Le reste de la tige avec les feuilles servira à la soupe ou à un gratin ;
- bien laver et égoutter ;
- préparer une pâte à beignets dans un saladier :

- farine + eau + sel

ou

- farine + eau + sel + levure de boulanger, pour les autres.

Dans ce cas, on prépare la pâte une heure à l'avance, en délayant le 1/4 d'un cube de levure dans de l'eau tiède et en incorporant le mélange à la farine.

La pâte doit être liquide mais napper la cuiller en bois ;

- tremper chaque racine dans la pâte et faire frire à la poêle avec de la graisse végétale ou de l'huile ;
- servir bien chaud, tel que, ou avec du jus de citron, du poivre.

**Jardinière de légumes à l'étouffée.**

Il vaut mieux avoir une cocotte en fonte avec un couvercle en creux dans lequel on met de l'eau froide. Ça aide à la condensation de la vapeur d'eau des légumes qui cuisent ainsi dans leur eau sans autre adjonction.

Sur un fond huilé, disposer les légumes en couches successives en commençant par les plus aqueux, par exemple : oignons, courgettes, tomates, aubergines, haricots verts, carottes ; au choix de l'inspiration du moment, du marché ou du jardin, bouquet garni et ail. Cuire à feu très doux, surtout au début, 1 h 30 environ (surveiller quand même que ça n'attache pas, si on n'a pas l'habitude).

Au moment de servir, ajouter sel et huile d'olive.

**Riz au lait.**

Avec un reste de riz complet cuit à l'eau. Remettre à cuire dans du lait avec des écorces d'oranges (d'Espagne à cause du diphenyl), très doucement. Sucre légèrement en fin de cuisson. Les gamins aiment bien. Je leur laisse bien volontiers tout le plat. Chacun ses goûts. La recette du pain m'a été fournie par un boulanger. Je ne l'ai pas encore essayée, les autres recettes que j'avais expérimentées n'étaient pas concluantes mais c'est peut-être une question de patience. Il faut prévoir au moins quatre fournées avant d'avoir du pain correct.

**Le pain.**

Température de base (farine + eau + fournil ou cuisine) = 70°.

Exemple : farine 25° + fournil 25° = 50°

la température de l'eau sera donc de

70° - 50° = 20°.

Pour pétrir le premier chef (première pâte), principalement l'hiver :

Dans un litre d'eau tiède, mettre 150 g de raisins secs. Laisser fermenter le tout au moins 24 heures dans une étuve. Quand la fermentation alcoolique s'est déclarée, prendre de cette « tisane » et mélanger avec de la farine, 1,5 kg environ. Laisser fermenter environ 12 heures, rafraîchir si la fermentation n'est pas suffisante.

Pour une fournée de 10 litres d'eau (20 à 25 kg de farine environ) :

1. Avec un chef de 500 g pétrir le levain : 2 litres d'eau environ + 3 kg de farine (environ), mettre à fermenter : 8 à 12 heures.

2. Reprendre ce levain et pétrir la fournée 20 mn. On prévoit environ 400 g de levain et 28 à 30 g de sel par litre d'eau, la quantité d'eau (10 litres) est fixe, la farine est à ajouter en conséquence. La pâte est bonne quand elle forme une boule qui se détache du récipient, température de la pâte une fois pétrie : 25° - 26° l'été, 27° - 28° l'hiver, laisser reposer cette pâte 2 heures environ. **Prélever un chef pour la fournée suivante.**
3. Façonner des pains, laisser sur couche ou en bannetons 3 heures environ, cuire à four doux (235°) environ 1 heure.

On peut diminuer les proportions de la fournée si on fait son pain dans une cuisinière. Ce pain est fait avec de la farine biologique évidemment. Roland nous avait préparé un papier sur les problèmes du blé et de la farine que voici.

Danielle

# MEUNIER TU DORS

Lorsque le blé arrive au moulin, il a déjà subi bien des sévices et des empoisonnements.

## 1. En terre

- semences traitées aux fongicides ;
- herbicides et insecticides tout au long de la germination et de la maturation ;
- déchets radioactifs apportés par les pluies.

## 2. En cours de transport

- wagons aux phénols et aux stéroïdes et qui sentent parfois le mazout !

## 3. Pendant le stockage

- lindane, tétrachlorure de carbone, trichloréthylène (contre le charançon notamment). On utilise aussi des anticoagulants contre les rats.

Le stockage s'effectuant en silos non aérés tue le grain qui ne peut plus respirer mais qui a tout loisir de s'altérer quand il n'a pas été suffisamment séché. Il est vrai qu'on tolère, bien que ce ne soit pas considéré comme « recommandable », l'emploi de « séchoir à combustion directe risquant de provoquer sur le grain des dépôts de produits de combustion incomplète... » si, pour des raisons économiques impérieuses... ». C'est écrit dans la brochure « Conclusions des journées scientifiques du pain » organisées sous l'égide du « Centre National d'Etudes et de recherche sur la Nutrition et l'Alimentation », dépendant du C.N.R.S., brochure distribuée, entre autre, par le syndicat de la boulangerie de la Seine. Reproduction partielle dans l'encadré.

Et maintenant, le blutage.

Le blutage est l'opération qui consiste à séparer de la farine complète les issues réputées indigestes. C'est là que se décide ce que l'on va laisser ou non au consommateur. Voir la coupe du grain de blé (1).

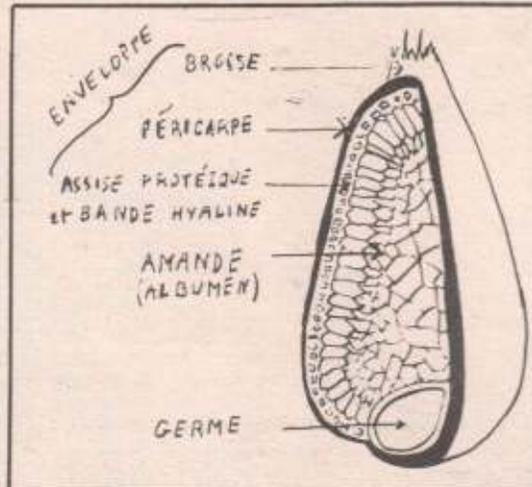
Composition en éléments nutritifs des différentes couches :

1. ENVELOPPE (14 à 15 % du poids du blé)
  - péricarpe (40 % de l'enveloppe au son) : partie ligneuse non assimilable ;
  - assise protéique (60 % de l'enveloppe) très riche en sels minéraux, vitamines et pro-

téines. Le péricarpe adhère fortement à l'assise protéique par l'intermédiaire de la bande hyaline (riche en matières grasses et minéraux essentiels).

2. GERME (1,4 % du poids du blé)
  - lipides (huile de germe de blé), protéines ;
  - tout un complexe vitaminique comprenant essentiellement des vitamines A (de croissances), B (assimilation et équilibre nerveux), E (sexuelle).
3. AMANDE (75 % du poids du blé)
  - un peu de gluten (7 %). Le gluten est une matière visqueuse contenant des protéines ;
  - essentiellement de l'amidon (sucre) : 70 % de l'amande, 0,6 % de sels minéraux seulement.

En conclusion, si l'amande est importante car elle fournit de l'énergie sous une forme lente et régulière (dégradation de l'amidon en sucre), les éléments les plus nobles : protéines



L'attention doit être particulièrement attirée sur certaines adjonctions involontaires pouvant résulter de l'entraînement de résidus de produits utilisés au cours de la culture des céréales ou pour assurer leur conservation.

Dans ce domaine, les recommandations ci-dessous doivent être considérées comme impératives :

Les traitements herbicides ne paraissent pas présenter de dangers, tant en raison du temps écoulé entre le traitement et la récolte, que surtout du fait que les substances employées sont entraînées sous l'influence des agents atmosphériques et notamment de la pluie et que les parties absorbées sont rapidement dégradées à l'intérieur des plantes.

Les traitements fongicides doivent être réservés aux blés de semence, les produits employés doivent être exclusivement des produits homologués, renfermant un dénaturant coloré ou odorant, permettant de reconnaître les blés traités.

Les traitements insecticides devront être faits uniquement avec les produits actuellement autorisés :

- le tétrachlorure de carbone et le trichloréthylène ;
- le lindane (isomère gamma de l'hexachlorocyclohexane) sous la double réserve que la dose limite employée soit de 0,5 g par 100 kg de grain et que la farine obtenue en contienne moins d'un millionième.

L'emploi de tous autres produits fongicides ou insecticides pour le traitement des blés destinés aux usages alimentaires doit demeurer interdit tant que des expérimentations à long terme et conduites de façon rigoureuse par des personnalités qualifiées n'en auront pas démontré l'innocuité. Il doit en être de même des produits émulsifiants ou destinés à empêcher le rancissement.

Enfin, il est une dernière cause d'adjonction involontaire, celle pouvant résulter des conditions de manipulation et de transport des farines.

Dans ce domaine, l'ensachage « textile » devrait être progressivement abandonné, la solution transitoire étant le « sac papier » et la solution d'avenir le transport en vrac dans des récipients conformes aux dispositions réglementaires régissant les récipients destinés aux denrées alimentaires.

et vitamines notamment se trouvent concentrés dans le germe de l'assise protéique. Or c'est justement ce que, sous couvert de « propreté », on enlève au cours du blutage industriel.

## CE QU'ON ELIMINE AU COURS DU BLUTAGE

1. Pour obtenir la farine blanche dans les grands moulins industriels (taux 70 à 77 %) :
  - le son ;
  - le germe.
2. Pour obtenir la farine bise :
  - on conserve le germe ;
  - on élimine une partie plus ou moins importante du son selon le taux de blutage pratiqué (en général de 80 à 95 % c'est-à-dire que l'on élimine 5 à 20 % du grain). On s'attache évidemment à éliminer le plus possible de péricarpe et à conserver le plus possible d'assise protéique.
3. Pour obtenir la farine intégrale :
  - on n'élimine rien, mais en raison de manque d'intérêt alimentaire du péricarpe généralement admis, c'est une pratique très peu usitée.

## LA QUERELLE DU SON

Chaque type de farine (blanche et bise) a ses partisans :

- a) partisans de la blanche (c'est la théorie officielle)

1. le son n'est pas assimilable, il irrite les intestins ;
2. les protéines : on les trouve ailleurs (produits et sous-produits animaux). Le public réclame la blancheur (quand on ne va pas jusqu'à associer ladite blancheur à la propreté avec des arguments aussi simplistes que : « Le pain le plus blanc est le plus propre. »). Il est facile de réfuter tous ces arguments. C'est ce que font les :



- b) partisans de la farine bise (80 à 92 %)

1. le son n'est pas assimilable ; c'est vrai pour le péricarpe, mais pas pour l'assise protéique ! Quand au germe il contient des éléments comme la vitamine E ainsi que le complexe vitaminique B qu'on ne retrouve pas facilement ailleurs, ni avec la même qualité et surtout pas dans les produits ou sous-produits animaux !
2. les protéines on les trouve ailleurs ! Je n'insisterai pas sur cette incitation au gaspillage. J'ajouterai simplement qu'ôter le germe et l'assise protéique c'est aussi idiot que jeter le jaune d'un œuf et ne manger que le blanc !
3. le public réclame la blancheur, la « propreté » c'est malheureusement vrai. A tel point qu'on utilise des procédés chimiques (produits oxydants ; cf. G. Schwab) et physiques (arcs électriques) plus ou moins autorisés selon les pays, mais pour une fois interdits en France !

La meilleure des farines est celle qui contient le germe et l'assise protéique mais dont on a éliminé l'enveloppe.

Roland

# A VOT' BONHEUR M' SIEU DAMES

Dix-sept mai 1973, création d'un poste de « chargé de mission aux problèmes de civilisation ». Où exerce-t-on une si jolie fonction ? Au secrétariat à la présidence, sanctuaire de l'exécutif français. Le pouvoir de ces discrets chéris qui entourent le Président est nettement supérieur à celui des ministres. Et voilà Poujade, l'environneur au talent que l'on sait, chapeauté, pauvre écologue ! L'environnement, c'est considéré comme un problème de civilisation. O, civilisation, vieille bourgeoise sur le retour, as-tu trouvé ton Mességué, ton guérisseur miracle, en la personne du chargé de mission Philippe d'Iribarne ?

Après les promesses de Provins, voici un sussucre, une carotte post-électorale. On vote pour de la qualité de vie, du bien-être promis à gauche. Puisqu'on le vote gentiment et légalement, en voilà. ... Mai 68, c'était du bordel, des mots, de la luxure, un caprice national. Cinq ans de répression, de coups de matraque et de belles paroles ont rééduqué les gens. Demandez gentiment, et alors on vous écoute, on réaménage, on modernise les méthodes, avec la complaisance des sciences économiques, sociales, les bonnes sciences humaines, quoi. Le savoir des technocrates progressistes, alarmés par 68, ne peut que profiter au pays. Ne servent-ils pas l'intérêt général, le bonheur général, le quotidien général ? Avec le politicien spécialiste, docteur « es bien-être », on va savoir écouter le peuple chagrin, l'écouter pisser, bouffer, dormir. On va pouvoir lui causer en des termes choisis (selon sa strate !). On va lui faire du métrou dodo en zizique et parfumé. Des prisons design, des motivations, des désirs bien de chez nous. Seulement, va falloir que ce tas de fainéants grognons produise, consomme, écoute, avec le sourire et en ordre.

## MONSIEUR BIEN-ETRE

Philippe d'Iribarne, polytechnicien, ingénieur en chef des mines, créateur et directeur du CEREBE (1), sacrée carte de visite, avant d'ac-

cepter ce poste, s'est illustré par deux bouquins.

Le premier, « La science et le prince » (2), est un merveilleux récit d'amour. Dame technocratie est une dangereuse salope, mais un jour, technique et politique se rencontreront et nous donneront une ravissante nouvelle démocratie de spécialistes. Happy end.

Deuxième bouquin, tout nouveau : « La politique du bonheur » (3). La consommation, comme signe, y est analysée et critiquée. Première conclusion : elle ne fait pas le bonheur, c'est scientifiquement démonté pour les saint Thomas. Les arguments sont sérieusement étayés par les recherches du CEREBE et s'adressent aux tenants du pouvoir économique et politique. C'est une mise en garde, un avertissement, un clin d'œil, une main tendue.

Cent cinquante pages d'exposé sur la consommation et la croissance, leurs origines et leurs significations. Lorsqu'on arrive aux solutions ou ébauches proposées, l'idéologie de l'auteur se révèle. On commence à mieux comprendre. Echantillon :

« Si nous proposons un ensemble de mesures, ce sera sous la forme d'une première ébauche, comme une première esquisse d'architecte, ou le premier dessin d'une nouvelle voiture, et non un projet achevé. »

Et nous, braves cons, on va peindre la voiture avec des petites fleurs, jardinet sur tas de ferraille, en bénissant le génial architecte de la nouvelle société inachevée. Mais non, ce n'est pas à nous qu'on s'adresse, allons ! Il s'agit de convaincre ceux qui ont les leviers de commande, les convaincre de changer le cap et de prendre une

vitesse de croisière. Exemple, le genre de chatterie qui suit :

« Ceux qui perdraient en matière de statut et de pouvoir, gagneraient comme tout le monde en retrouvant du temps pour vivre... »

## INTÉRÊT GÉNÉRAL OU DIRECTEUR GÉNÉRAL ?

Le ciment de ces propositions d'avenir s'appelle Intérêt Général. Nous sommes tous solidaires sur ce navire qui coule. Les généreux sauveteurs, comme les curés, ne prennent pas parti. On en apprend de bien bonnes sur nos chefs qu'ils fréquentent :

« Un nombre non négligeable de dirigeants d'entreprises ne peuvent être heureux que s'ils ont le sentiment de travailler contre l'intérêt général. »

Pleurons mes frères, sur le sort de ces pauvres diables, Dassault, Floirat, Pompidou, Banque de Suez, Rotschild... Ces gens ou groupes au pouvoir auraient-ils la mauvaise conscience qui perturbe le sommeil ? La maladie du Prince serait-elle une maladie de conscience ? Mais non, tous ces gens-là servent l'intérêt général : les patrons donnent du travail, les politiques organisent le pays, les technocrates gèrent nos vies, et maintenant, voici les technosophe, pour notre bonheur.

... S'il n'y avait pas d'intérêt général, seraient tous au chômage ces malheureux ?

## ET LA LOGIQUE ?

La classe dominante t'a fait des écoles, des campagnes, des villes, des usines, des vacances et des cercueils. Dans ce paradis quotidien, tu nais, travailles, baises et crèves, en vitesse, en cadence, en concurrence, efficacement. Avec la grande trouille d'être le dernier, le raté. Et la grande ambition d'être le premier, le plus beau, le plus intelligent. Si tu ne marches pas dans la grande combine, si tu es réfractaire, gare à tes fesses. C'est pas facile de se mettre en rupture.

Seule une chute du pouvoir économique, politique et idéologique

bourgeois, celui qui t'a façonné et que tu reproduis plus ou moins, peut y changer quelque chose. Mais, faut pas trop réfléchir. D'autres s'en sont chargé, et où en sont-ils ? Ils disent que tous les maux viennent de la croissance. C'est normal : LA croissance, c'est féminin. Tandis que LE profit, LE pouvoir, c'est masculin, peuvent pas être les coupables.

## CROISSANCE, NOUVELLE SORCIÈRE

Les problèmes de civilisation ? Tout bêtement une crise de croissance ! On va les laisser nous entourer ? Faire leur coup de poker en douce ? Ou bien on va intervenir en gueulant ? Le dernier terrain qu'ils ont choisi, le bonheur, la qualité de la vie, le quotidien, n'est-ce pas le lieu privilégié de l'oppression concrète ? Et aussi, à l'inverse, de la subversion ?

Alors, on a la gueule ouverte, ou bien on la ferme ?

A chacun ses moyens, son imagination pour l'ouvrir : la maison, l'emploi du temps, le savoir, la vie privée ou publique.

A toi de voir si tu acceptes de véhiculer les informations traditionnelles (l'urbaniste, l'architecte, le promoteur, la bagnole même, informent l'espace, ils nous forment et nous produisent, c'est tellement ordinaire, habituel et normal...) ou si tu t'en fabriques de nouvelles. Les moyens techniques de communication écrite ou audio-visuelle, ça existe aussi. On en reparlera. Faut un peu d'imagination et de culot.

Cohn Bendit, dans un entretien avec « Libération » le 27 juin, dit : « Il ne s'est jamais développé, sur la tradition anti-autoritaire, une réelle organisation des groupes qui font la politique de la vie quotidienne. » Ce serait pourtant une des meilleures voies pour contre-attaquer le réaménagement de la vie quotidienne par l'autorité et l'ordre, par chargé de mission au bonheur interposé.

Monique Sardou.

(1) CEREBE : Centre de recherche sur le bien-être. Organisme dépendant des administrations économiques. Créé après les événements de 68, il a pour objectif « d'éclairer la manière dont les institutions d'une société et la politique qui y est suivie agissent sur le bonheur de ses membres ».

(2) Editions Denoël.

(3) Editions du Seuil.

« Le gaz naturel n'est ni toxique ni polluant. » C'est, du moins, l'avis de la société Gaznat S.A., qui voudrait bien, pour de multiples raisons, poser un gazoduc sous les eaux du Léman. Mais voilà, il y a des gens qui ne croient pas à cette fable. D'autant plus que, dans un pays qui se veut démocratique, on n'a rien demandé aux simples citoyens.

Alors ? Eh bien, reconnaissons une chose : la société Gaznat S.A. ne tient pas du tout à tenir compte de l'avis de chaque riverain du Léman. Dans son plan, un seul avis comptait : celui « des autorités compétentes ». Ce qui devait lui permettre d'obtenir, rapidement, le permis de pose.

Mais voilà, il y a un nœud : rien ne marche suivant les prévisions de cette « société d'intérêt public ». Et surtout, il y a ces documents accablants qui tombent entre les mains d'asso-

Léman contre la pollution. Mais très vite : le rapport en question ne devait rester qu'une seule journée en possession de ses membres. Pourquoi ? Parce que si les experts de cette commission avaient l'occasion de consulter ce rapport sérieusement, ils verraient, sans aucun doute, qu'il s'agissait là d'un document bidon. Puis, ce rapport passerait à l'Office fédéral pour la protection de l'environnement. Et, enfin, il arriverait à l'Office fédéral de l'économie énergétique, l'instance de décision, dont le directeur est un certain M. Siegrist. Ce haut fonctionnaire du gouvernement suisse est, à la fois, directeur de cet office et membre du conseil d'administration de Transitgaz. Une société chargée du transport du gaz naturel, qui coiffe la Gaznat.

Bien ! Ceci étant dit, abordons la lecture de ce rapport, sur lequel les autorités compé-

Non ! ce n'est pas tout : il y a (encore) d'autres points douteux dans ce soi-disant rapport technique. Par exemple à propos de l'approvisionnement des riverains en eau potable. En effet, selon des scientifiques américains, certains composants du gaz naturel pourraient favoriser la propagation des virus d'un certain nombre de maladies contagieuses. Or, rien n'est dit sur ce point au cours des 70 pages du rapport.

De plus, un professeur de l'université de Lausanne, M. Marcel Burri, a démontré, récemment, plusieurs anomalies. Il a, entre autre, relevé que le rapport « se contente de signaler les études entreprises ». Mais nulle part, on ne lit les résultats de ces travaux : pas de chiffres. Rien ! Alors, comment les autorités compétentes se sont-elles fait une opinion valable. Les seules conclusions indiquées sont du genre : « les fonds sont

la société Gaznat, il n'y a pas de mercure dans le gaz hollandais. Et pourtant, même le producteur reconnaît ce fait : « 180 millièmes de grammes par mètre cube de gaz ». Certes c'est peu ! N'empêche que, même une petite accumulation « en certains points du conduit, comme par exemple autour des soupapes », pourrait « devenir dangereuse ». En clair, cela signifie que le mercure peut provoquer la rupture de la conduite, en la rongant, ou paralyser le système de sécurité.

De plus, qui nous dit que cette conduite ne transportera que du gaz hollandais. Les gisements seront vite épuisés. Et après ? Quelle que soit la composition du nouveau gaz transporté, la Gaznat pourra toujours arguer : cette conduite est posée, nous avons une concession, et nous devons rentabiliser nos investissements !

Tous ces faits sont très graves.

# DANS LE GAZ HOLLANDAIS IL Y A DU POISON QUI TUE

ciations pour la protection de la nature. Ou les pêcheurs qui s'inquiètent avec raison.

En fait, rien n'est clair dans cette affaire. Et, comme me l'expliquait un opposant, « s'il n'y a pas de scandale à propos du gazoduc, c'est parce qu'il n'y a pas de « Washington Post » en Suisse ».

Car le scandale existe. Des gens ont été trompés. Et il est grand temps de faire toute la vérité sur cette affaire.

En premier lieu, il y a la façon d'agir de la société Gaznat. Cette entreprise avait, très certainement, un plan du genre : plus vite le gazoduc sera posé, mieux cela vaudra ! Dans ce but, et sans doute pour produire une grosse impression, la Gaznat a demandé à des ingénieurs-conseils d'établir un « rapport technique ». Document qui devait être soumis à la Commission internationale pour la protection des eaux du lac

tentes ont basé les modalités de leur jugement. Et vous allez voir ce que vous allez lire...

D'abord, les experts ont établi des « analyses chimiques et physiques de l'eau du lac Léman ». Voici leurs résultats à propos de l'eau : « mercure de 600 à 1100 ppm » (partie par million). Alors qu'il aurait fallu écrire ppb (partie par billion). Car, il y a une différence : au taux indiqué par ces « experts », toute l'eau du lac Léman serait impropre à la consommation. Or, personne ne semble avoir remarqué cette erreur. A moins que ce résultat soit juste ?

D'autre part, les lieux de prélèvement des échantillons ne sont pas mentionnés. De plus, on peut se demander à qui servent ces données ? Peut-être à jeter de la poudre aux yeux des rares lecteurs de ce document. Voire à grossir le volume de ce dernier.

favorables à la pose du gazoduc ». Et allons donc !

Le professeur Burri signale également que la question des courants de turbidité (densité) est passée sous silence. Or, le lac Léman est soumis, régulièrement, à de tels phénomènes, qui peuvent être comparés à des avalanches. Quand on sait les dégâts que peut causer une avalanche, on comprend pourquoi les ingénieurs-conseils ont passé sous silence cet aspect de la question : ils ne pouvaient pas donner de certitude.

Se basant sur ces remarques, le professeur Burri conclut : « Tout cela pour vous dire que les ingénieurs-conseils ne sont pas des gens sérieux : ou bien ils ignoraient ce phénomène que connaissent tous les étudiants de première année, ou bien ils le connaissaient et ils n'en ont pas parlé. »

Enfin, il y a, aussi, la composition du gaz lui-même. D'après

Et si les autorités se sont basées sur de telles données pour prendre leur décision, on peut se demander si la concession ne tombe pas sous le coup de l'article 9 des « Prescriptions sur les installations de transport par conduites de combustibles ». Cette loi stipule que « le Conseil fédéral peut annuler ou restreindre la concession : si elle a été obtenue sur les bases données inexacts ou incomplètes ». Ce qui semble être le cas, non !

Alors, pensez-vous, les autorités suisses se sont accordées un délai de réflexion ? Eh bien non ! Les 10.000 signatures récoltées par les opposants, n'ont pas modifié les choses. Et les travaux ont repris. Envers et contre tous !

Alors ! Qu'est-ce qu'on attend pour agir ? Peut-être un accident !

L'Helvétie de service.

# les petits échos de la merde

Hier,  
il nous est arrivé  
une chose horrible

A..., 6 juillet 1973.

On avait bossé une bonne partie de la nuit, alors quand le réveil a sonné on a mis quelque temps à émerger. C'est Jean-Pierre qui s'est levé le premier et qui, comme tout un chacun au réveil, s'est dirigé, titubant de sommeil, vers les chiottes.

D'abord je l'entends dire : « Merde, c'est tout mouillé. » J'ouvre un œil et je me dis : « C'est la chasse, ça marche mal depuis quelques jours. » Et puis j'entends un hurlement d'horreur : « C'est terrible les chiottes débordent, il y en a partout. » Là, je suis debout et j'entends la pisse et les étrons qui se déversent. Il y en a déjà dans la salle de bains attenante, ça gagne la chambre de la gosse. Je dis à Jean-Pierre : « Téléphone aux pompiers. » Je m'habille en super-vitesse et je cours chez la gardienne. C'est une nouvelle. L'habituelle Cerbère est en vacances. Elle ne sait pas ce qu'il faut faire. Je reviens, Jean-Pierre s'explique avec les pompiers. La merde s'étale maintenant dans l'autre pièce de notre deux pièces. Je ramasse tout ce qui traîne par terre : tapis, vêtements, couvertures, souliers. Les pompiers refusent de venir.

Chaque fois que l'un des occupants des douze étages qui sont au-dessus (on est au rez-de-chaussée) tire la chasse, ça fait une nouvelle vague chez nous. Je téléphone en pleine panique à un copain architecte pour essayer de savoir ce qu'il faut faire. Il nous dit de téléphoner à la mairie. Jean-Pierre s'empare du bignou et moi de la serpillière. Je commence à éponger. Mais c'est impossible, il y en a trop. Je panique. Il me revient en mémoire une scène de « La Grande Bouffe ». Nous aussi, on va crever sous la merde. Je prends la gosse sous le bras et je l'emmène chez une voisine. La sauver de la merde, elle au moins !

Quand je reviens, j'attrape une colère terrible. J'empoigne un balai et porte grande ouverte, je commence à déverser la merde dans notre sacro-sainte entrée.

Jean-Pierre appelle Police-Secours, et SOS. SOS, on les attend toujours, Police-Secours, ils sont venus, ils nous ont dit : « On peut rien faire, c'est une affaire de civils. Faut un plombier. » Ils nous ont fait un papier en râlant qu'on les ait dérangés et ils sont repartis avec le café au lait brouillé sur l'estomac. A la mairie, il est 8 h 30, on nous dit de retéléphoner quand les bureaux seront ouverts.

Les pompiers que l'on supplie de faire quelque chose finissent par venir. Ils me disent : « On ne peut

rien faire. » (Encore ! et mon balai alors ? J'en ai même un deuxième s'ils veulent !) Je leur dis tout en continuant à patauger : « Mais c'est une inondation, non ? Vous avez des pompes ? »

« Oui, mais il faudrait qu'il y ait trois mètres d'eau pour qu'on puisse amorcer la pompe. » Que voulez-vous répondre à ça quand vous avez les pieds dans la merde et la cuvette qui n'arrête pas de déborder ?

Jean-Pierre doit partir au boulot. Il me laisse, la mort dans l'âme, me « démerder ».

Depuis que j'en fais profiter la communauté, j'ai retrouvé le sens de l'humour. Et puis je ne me sens plus seule. A côté, il y a trois chambres de bonne avec un cabinet commun qui débordait de concert avec le mien. Dans les chambres, une vieille de 84 ans, affolée à la vue de la police, un mec, absent qui aura une bonne surprise en rentrant de vacances, et une jeune fille en chemise de nuit, au bord des larmes, son tapis et ses disques sont foutus.

J'attrape une crise de nerfs en découvrant que ma penderie est inondée. C'est passé sous les lambris. Dans ma penderie, j'y range des vêtements, du linge, et aussi ma vaisselle (la cuisine est trop petite) et, par terre, il y a les chaussures, les chaussettes, la boîte à couture, tout ça c'est foutu.

J'ai des ampoules aux mains à force de pousser le flot de merde dehors. Il y en a jusque sur la pelouse (défense d'y marcher bien sûr, d'habitude, sauf pour les chiens qui viennent pisser et chier sous nos fenêtres... cette fois, un peu plus, un peu moins, ça fera de l'engrais !)

La seule chose utile qu'ont fait les pompiers, c'est de passer dans les appartements pour demander aux gens de ne plus tirer la chasse et, par précaution, ils ont coupé l'eau des chiottes au robinet de la cave. Ça a commencé à se stabiliser.

Les seules personnes qui nous ont aidés, ça a été deux ouvriers portugais, employés d'ordinaire au ménage des cages d'escalier. On nous les avait délégués et, sans eux, j'y serais encore !

Quant aux gens qui entraient et sortaient, ils regardaient la mare de merde avec dégoût, ils essayaient de ne pas se mouiller les pieds et passaient devant ma porte sans un mot. Le Syndic de l'immeuble avait tout de suite été appelé par les gardiens. C'est lui qui s'est occupé de nous envoyer le plombier. Celui-ci est arrivé vers cinq heures de l'après-midi. La cuvette ne débordait plus que de temps en temps. J'ai passé la journée à nettoyer et à essayer de désinfecter. Mon proprio a dit qu'il passerait la semaine prochaine pour « constater les dégâts ».

En plus des godasses immettables et du linge qui pue, le parquet vitrifié a été fortement décapé. C'est

je pense la seule chose dont il tiendra compte !

La seule réaction des gens habitant l'immeuble, ça a été de venir se plaindre l'après-midi sous nos fenêtres en se tenant le ventre parce qu'ils ne pouvaient plus chier ou parce que leur cabinet commençait à infester. J'étais malheureusement trop occupée et trop claquée pour les envoyer « chier » ailleurs.

Le plombier a constaté que les canalisations d'eau n'avaient pas été détartrées depuis très longtemps. Il a trouvé que le siphon qui mène au collecteur d'égout était bouché par des serviettes hygiéniques et par des « Splatsch » (les trucs qu'on met dans la cuvette pour que ça fasse des bulles et pour que ça sente le lilas !)

Alors voilà, « La Grande Bouffe », c'est pas de la Science-Fiction. Ça existe, je l'ai vécue. La merde qui débordait, qui envahit tout, c'est possible. Une cuvette que j'aime bien parce que j'y passe de bons moments, ça peut se transformer en un geyser de merde. Et la merde, c'est pas les gens nantis qui la reçoivent. Ceux-là, ils peuvent se payer des appartements en étage avec terrasse, et des « Splatsch » pour parfumer leur caca bourgeois. C'est toujours ceux d'en dessous qui reçoivent la merde de notre société. En tout cas, j'ai appris que ce n'est pas les rapports de bon voisinage qui font la solidarité.

Cette lettre, c'est pour alimenter votre « Petits Echos de la Merde », j'espère qu'elle, elle finira pas aux chiottes.

Geneviève et Jean-Pierre B.

## Les défenseurs du monde libre ont encore frappé

Quand un Palestinien fait brûler un avion, la presse française parle « d'odieux attentat ». Quand l'aviation américaine rase un village « ami » au Cambodge (700 morts à peine), la presse française regrette cette « erreur de manœuvre ». Pourquoi ? C'est pourtant simple : l'Amérique, comme la France, fait partie des « défenseurs du monde libre » contre les hordes socialo-communistes. On dira jamais assez quels efforts déploient les champions de la liberté pour priver de leur vie ceux qui, par obscurantisme, s'opposent à « l'occidental standard Liberty and co limited ». Revenons à notre fait divers cambodgien : les B 52 ont donc rayé de la carte un village rempli de soldats pro-américains chargés de veiller à ce que les civils anti-américains ne laissent pas passer chez eux les envahisseurs communistes de Sihanouk. Mon journal régional parle de « tragique méprise ». Il devrait écrire « comique » ou les mots n'ont plus de sens. Concédonz-lui tragi-comique et n'en parlons plus. A part ça l'information du mois c'est que le dollar était bien malade.

## L'armée française gagnera-t-elle la guerre en France ?

Etre général en France en 1973 c'est pas une sinécure : passer son temps à gagner dans les salons parisiens les guerres coloniales perdues sur le terrain, ça use. Alors le général privé de guerre, de gloire et, pourquoi l'oublier, de sang (hein, Massu ?) se reconvertit dans la stratégie. Il pense, il écrit, il vaticine. Les stations de radio se disputent le moindre général à peu près conservé pour lui faire prédire l'avenir du monde. Les journaux organisent de grands débats général contre évêque et en les voyant s'engueuler on se dit que la gangrène s'est mise aux piliers de notre société. Faute d'ennemis extérieurs qui permettraient aux généraux de justifier Mururoa et nous refaire le coup de la ligne Maginot, ils s'en cherchent à l'intérieur. Et là justement c'en est plein, du délégué C.G.T. au hippie en passant par les évêques. Ce que dans « Le Monde » du 2 août, le général Beauvallet appelle : « Les menaces qui mettent en cause la cohésion du pays. » Cherchez pas davantage d'explications, c'est à la fois l'Occitan qui écrit « des moutons pas de canons », le Corse qui aime pas les touristes, le pêcheur breton qui refuse la raffinerie de Brest, le râleur qui vote Non au référendum. Le général Beauvalopoulos a une

**Dans l'Ardèche**

**L'AUTORAIL EST MORT**

Dimanche 5 août, 18 h. 12 ; gare de Ferrache. L'autorail Lyon-Nîmes — par la rive droite du Rhône — entame son dernier voyage. Ainsi en a-t-on décidé en haut lieu, à Paris. « Un inexplicable sabotage », selon le conducteur et le chef de train. « Le transport par voie ferrée donnait toute satisfaction, et le rôle d'un service public comme la S.N.C.F. n'est-il pas d'abord de satisfaire les usagers ? »

Pour son ultime balade le long du fleuve, l'autorail était comble. De nombreux voyageurs, debout. Samedi, c'était encore pire. Comme s'ils croyaient au miracle, ou peut-être simplement pour lui rendre hommage, ils se retrouvaient une centaine — plus en tête — pour le saluer en gare du Teil.

L'Ardèche, premier département sans train de voyageurs (« le Monde » du 28 juillet). Seul cercle encore — pour le folklore — le « Mastrou », entre Tournon et Lamastre. La ligne Lyon-Nîmes sera électrifiée d'ici à 1980. L'autorail génaît. Et des généraux, on s'en débarrasse.

Renault, Elf et les morgues ardéchoises remercient la S.N.C.F.

# les petits échos de la merde

solution, gentiment suggérée à Marcellin, pour refaire la cohésion du pays. La voici, à méditer sérieusement en revenant de Grèce ou d'Espagne :

« Il apparaît bien que, dans une crise intérieure, l'appréciation de la situation exige une concertation inter-ministérielle. Certes, les renseignements, le point de vue du ministère de l'Intérieur sont prépondérants, mais doivent être également pris en considération ceux des armées, de l'éducation nationale, des affaires sociales, des ministères de tutelle des grands services publics, etc. Il serait souhaitable qu'une sorte de groupe inter-ministériel d'exploitation du renseignement spécialisé se constitue, la direction de ce groupe pouvant d'ailleurs être assurée par l'intérieur ».

Emballez, c'est pesé !

## Un écho de la fête

Compte rendu de « ARBRES EN FÊTE » du 7 au 15 juillet à Saulieu

Je n'ai pas été demandé aux arbres s'ils s'amusaient bien... Ils devaient s'en foutre je crois.

Il y a vraiment peu de choses à en dire d' « arbres en fête » tant le désert fut étendu.

Sachez que j'y ai entendu des réflexions du genre : « moi, mon vieux, j'suis là pour oublier les emmerdements de la vie, et non pour me poser des questions », « t'as le choix : ou t'avances ou tu recules... » (sous-entendu : le progrès). En clair, ça signifie : NE POSEZ AUCUNE QUESTION GENANTE. Pourquoi une fête des arbres dans le Morvan, alors que presque toutes les forêts de la région sont tuées au défoliant (procédé identique à celui des U.S.A. au Vietnam)... pour faire repousser par-dessus des résineux (sapins) qui produisent un humus acide et dévastent à long terme la terre (faune et flore). Chut ! On n'est pas là pour dire ce qu'on pense.

L'écologie, la solitude sociale, le profit, les centrales atomiques, l'édition artisanale... Tout ça c'était des sujets déplacés et gauchissants ! Fallait surtout pas en parler. Pensez donc, on aurait ému les pouvoirs publics locaux qui avaient toléré et même subventionné la manifestation.

Naïvement, nous avions voulu, avec Max d'Inter-Action, y monter un coin écologie-presse libre... Quelle arrogance ! Savez-vous de quoi on nous a traités une fois le coin monté (et il a fallu deux jours pour que les « organisateurs » nous donnent la permission) ? On nous a traité d'opportunistes (sic), de politiciens (resic), de POLLUEURS (super-sic). C'est pas beau ça ? Renvoyés, balladés, virés... sans l'être officiellement. « Non, vous savez, on est démocratique, nous... Vous savez, tout le monde a le

droit de s'exprimer. » On nous rejoue la chanson du : « C'est pas à sa place ici » ... « Je suis d'accord avec vous, mais... pas sous cette forme » : il aurait fallu que ce soit paumé et complètement incompréhensible.

Et pendant ce temps, dans la gentille fête populaire, les rapports archi-faux entre les gens continuaient à se nouer dans une atmosphère de complet désintéressement et de parfaite autosatisfaction de la part du petit chef organisateur et de ses auxiliaires du mille club des Jeunes de Saulieu. Et « l'art authentiquement populaire » (c'était dans le programme) ; les « ateliers gratuits et permanents », c'était en tout et pour tout une dizaine de peintures, plusieurs sculptures, quelques affiches, le tout exposé statiquement et parfaitement hermétique pour l'homme de la rue — pardon : de la forêt. L'ART accessible au peuple ! c'est ça. Les soirs de la semaine, contre 5 F, on pouvait communiquer avec... un spectacle. De la vraie culture populaire qu'on vous dit.

Vraiment, les boys-scouts socialistes volent bas cette année.

M. BENIN.

## La recherche comme paravent

« Telle action peut présenter des dangers... Mais ses conséquences ne sont pas encore parfaitement connues... Il faut donc faire tout d'abord des recherches plus poussées. » Telle est la texture d'un discours fréquent chez les « officiels » de l'environnement.

Et en attendant que ces recherches soient faites ? Eh bien, on continue comme avant. Pas question d'accepter un « Moratoire Nucléaire » pendant qu'on cherchera une problématique solution au problème des déchets radioactifs. Pas question de freiner la construction des autoroutes avant que les officiels aient fini de « se pencher » sur le problème des transports (ceux des réserves de pétrole y est-il inclus ?).

Mais, pour la nature, on ne la protégera pas quand les études seront faites. C'est ce qui ressort de la brochure C.M. Env. (73) 4, du Conseil de l'Europe intitulée « Mesures pour la conservation de la vie sauvage et des zones d'intérêt scientifique » (issue de la Conférence Ministérielle Européenne sur l'Environnement, Vienne, 28-30 mars 1973).

Il paraît que les connaissances scientifiques permettant de formuler des critères de sélection et de conservation des paysages naturels sont insuffisantes. On ignore les dangers écologiques résultant de la disparition de beaucoup d'espèces végétales et animales. Les niveaux optimaux de chasse, de pêche, de pâturage et de captures d'oiseaux seraient fort mal connus. De même les comportements des espèces migratrices !

Malgré les livres de J. Dorst et de P. Ehrlich (par exemple), malgré de nombreux articles sur ces questions, ces messieurs n'ont pas l'air de savoir grand-chose. Pourquoi leur ferait-on confiance dans l'avenir ?

Et ça continue pendant 13 pages : des recherches, encore des recherches ! Nulle part l'avertissement de bon sens : « Freinons la transformation de la nature en attendant qu'elles soient terminées. »

Pierre SAMUEL.

CHAMBERY, le 22-7-73

Dans la nuit du 21 au 22, les cloches d'une église chambérienne ont sonné à toute volée en signe de protestation contre les essais nucléaires français dans le Pacifique.

Voilà le communiqué qui a été transmis à la presse chambérienne :

« Le Comité Français pour l'arrêt des essais nucléaires dans le Pacifique déclare avoir actionné, dans la nuit, les cloches d'une église chambérienne afin de rappeler aux habitants de cette ville la présence de la bombe atomique française dans le Pacifique. Le Comité s'excuse d'avoir ainsi réveillé les habitants de Chambéry ; cependant, il considère que ceux-ci, en tant que citoyens français, doivent faire face à leurs responsabilités et avoir pleine conscience des faits et gestes que leur gouvernement et leur armée accomplissent au milieu de l'océan Pacifique. Le Comité pour l'arrêt des essais nucléaires dans le Pacifique rappelle donc que les expérimentations nucléaires françaises mettent en danger la santé et la vie des populations riveraines de l'océan Pacifique, rejetant ainsi tous les risques liés à de telles expérimentations sur des hommes et des femmes étrangers au destin de la France. Le Comité invite, en cette occasion, les citoyens chambériens à réfléchir à la politique de Défense Nationale Française... qui absorbe 30 % du budget du pays et qui repose sur la possession d'armes terrifiantes susceptibles d'entraîner les nations dans une destruction totale. »

Le Comité Français pour l'arrêt des essais nucléaires dans le Pacifique

## Colombie : cinéma, prison, torture

Il y a un an et demi, un groupe de cinéastes, à la tête duquel Carlos Alvarez, furent arrêtés par la police militaire colombienne. Leur délit ? Avoir fait des films dénonçant la réalité sociale du pays et en avoir fait la distribution clandestine.

Quand on parle de prison, en Amérique du Sud, il est inévitable de mentionner la torture qu'y font subir ces démocraties « hors de la

légalité ». Cette forme de chantage est utilisée contre les hommes qui se battent actuellement entre les codes de pacotille et les chaînes des prisons militaires.

Mais d'abord, qu'est-ce que la Colombie ?

Un pays de 1 500 000 km<sup>2</sup> pour une population de 20 millions d'habitants. Tous les climats, deux mers, à la tête de l'Amérique Latine, la possibilité de faire un canal entre les deux océans, et tous les produits de la terre et du sous-sol... mais où chaque année 36 000 enfants meurent de faim et de malnutrition, où des universités sont fermées pour équilibrer le budget national, l'achat de « Mirages », où 60 % de la population est analphabète.

Pourquoi ?

La Colombie est une colonie économique des Etats-Unis. Ce sont eux qui exploitent les richesses du pays à leur profit, ou qui les revendent ailleurs. Vous connaissez cette politique impérialiste. Quand vous buvez du café colombien, ou quand vous mangez de la viande, soyez sûrs qu'une famille sud-américaine, colombienne, s'en passe. Un accord entre la France et la Colombie fait que de grandes quantités de viande sont importées en France, ce qui a fait doubler le prix de la viande en Colombie.

Le procès des cinéastes colombiens passe actuellement par une phase très importante, c'est pourquoi la solidarité internationale doit se manifester.

Envoyez vos protestations à l'Ambassade de Colombie à Paris, 22, rue de l'Elysée, contre l'injustice dont sont victimes les représentants de la culture, et le peuple colombien en général.

## LA GUEULE OUVERTE

### REDACTION

ancienne mairie d'Outrechaux  
tél. semi-automatique  
(15) 78-21-91-11  
82-58 Ugine  
et 633-27-34 Paris

Fondateur :  
Pierre Fournier

Rédacteur en chef :  
Emile Prémilieu

Rédacteur en chef adjoint :  
Isabelle

Secrétaires de rédaction :  
Danielle Fournier  
Martine Joly

### ADMINISTRATION

Editions du Square  
S.A.R.L. au capital de 30.000 F  
10, rue des Trois-Portes, Paris-5e  
Tél. : 633-27-34

Directeur de la publication :  
Georges Bernier  
Dépôt légal : 2e trimestre 1973

### Imprimerie

« LES MARCHES DE FRANCE »  
44, rue de l'Ermitage, 75029 PARIS  
Distribution N.M.P.P.  
Abonnement 1 an : 40 F  
Etranger : 45 F  
(Envoyer aux Editions du Square)

# annonces

## LAVER OR NOT LAVER ?

J'arrive de province où il existe des chaînes de laverie automatique pour ceux qui n'ont pas les moyens de posséder leur propre machine à laver ou ceux qui refusent la consommation d'objets.

Dans une pièce, réservée à cet effet, cohabitent cinq, six machines à laver et ceci pour tout un quartier. Invention très louable tant du point de vue économique que du point de vue humain : la ménagère ne reste pas confinée entre quatre murs mais peut établir des contacts avec les autres personnes.

En province donc, tu débarques là-dedans avec ton linge sale et la lessive de ton choix donc biodégradable si tel est ton bon plaisir. Tu pouvais en plus amener d'autres personnes à s'interroger sur la toxicité des lessives — enzymes glutons, lave plus blanc, plus souple, j'en passe et des meilleures !

A Paris, il en va tout autrement : selon mes habitudes provinciales, j'entre dans une laverie, armée de mon linge et de ma lessive biologique. Résultat : je suis violemment apostrophée par la tenancière : on ne veut pas de cette lessive ici — ÇA ABÎME LES MACHINES ! J'essaie de parlementer, peine perdue, le règlement affiché sur tous les murs est formel : INTERDICTION ABSOLUE D'UTILISER DE LA LESSIVE AUTRE QU'EN POUDRE et, de surcroît, N'UTILISER QUE LA LESSIVE VENDUE DANS NOS DISTRIBUTEURS !

Je ramasse tout mon paquetage et file ailleurs : même résultat. J'abîmerais leurs machines.

Depuis, mes recherches m'ont amenée à conclure qu'il existe deux chaînes parisiennes de ces laveries où il est formellement interdit d'utiliser sa propre lessive ! Je demande donc s'il n'existerait pas une autre catégorie de laverie, et s'il ne serait pas possible d'envisager une lutte dans ce domaine. Toute personne intéressée peut me contacter par lettre et nous pourrions envisager une solution commune.

Christiane LABONDE,  
60, rue Bauchicourt,  
75013 Paris.

## UN APPEL DE LA SEPANSO

Souscription pour un film sur le Soussoueu (Pyrénées).

Un projet de station de type « Vanoise » dans la vallée du Soussoueu (haut Ossau) risque de défigurer irrémédiablement le Parc National des Pyrénées. Dans le cadre de la lutte contre ce projet, la SEPANSO (protection de la nature sud-ouest) a fait réaliser cet été un film couleur 16 mm sur l'ensemble de la vallée d'Ossau en danger. Le film, qui a été confié à une jeune équipe de cinéastes chevronnés et bénévoles de l'I.U.T. spécialisé de Bordeaux, associe pour la première fois les problèmes de sauvegarde écologique aux graves problèmes sociaux de la vallée

(emploi, agriculture de montagne). Il faut rappeler que le problème crucial de l'emploi, lié à la regrettable dégradation de l'agriculture dans les hautes vallées pyrénéennes et alpines, reste la grande (et parfois unique) justification des promoteurs privés ou publics pour détruire ce qui reste de montagnes. C'est typiquement le cas en Ossau. L'intérêt de ce film, qui passera dans les salles de cinéma tout en étant à la disposition des associations, est donc considérable dans le cadre de la défense écologique pour poser objectivement le problème de ces vallées.

Le film coûtera au total 20.000 F (copies de projection exclues). La collecte déjà lancée dans le sud-ouest a été un succès mais a seulement permis de louer le matériel, assurer le tournage, le développement de la pellicule et le tirage d'une copie de travail couleur. Mais c'est insuffisant ; restent maintenant à financer les frais de laboratoire, le montage et l'impression des copies pour que le film puisse sortir et arriver avant six mois sur le front de la défense de la montagne. Or la décision de réaliser ou non le projet de Soussoueu sera prise officiellement dans les mois qui viennent... après de nombreux retards. Tout peut encore être gagné. Mais quoi qu'il arrive à Soussoueu, il restera encore à sauver le reste de la vallée d'Ossau et toutes les hautes vallées françaises en danger. Il restera à montrer aux habitants que le tourisme et le ski industriels ce n'est pas l'avenir et qu'il peut exister d'autres solutions. Ce film est réalisé dans ce sens.

Associations, amis de la montagne, militants écologistes, il ne tient qu'à vous que ce film d'action écologique soit opérationnel au plus tôt. Envoyez, si vous le pouvez, votre participation avec la mention « FILM OSSAU » à la SEPANSO, Université de Bordeaux I, 33405 Talence (C.C.P. Bordeaux 4057-67). N.B. - Les donateurs seront tenus au courant de la destination exacte de leur argent et de l'avancement du film.

## ANNONCES

Pour échange d'informations et d'expérience, désire entrer en contact avec des gens habitant la péninsule ibérique ou l'Amérique latine. Surtout avec des gens qui se sentent très très en accord avec les perspectives développées par Fournier dans Hara-Kiri et Charlie-Hebdo.

José c/o Pasquale Miguel 63350 Marignies.

## SEINE-ET-MARNE

Dimanche 9 septembre. Grande journée de rencontres de toutes les volontés d'action écologique ou non de la région. On y discutera local commun, coop., librairie, actions locales à tenter, journal et surtout de notre propre COORDINATION. Fais-toi connaître si tu peux y participer. On te signalera le lieu

(MELUN ou les environs sûrement). « Nature et Vie 77 », 3, rue de la Paix, 77690 Montigny-sur-Loing.

P.S. - En juin dernier eut lieu une « table ronde » de mouvements écologiques... Grosse décision : MELUN a été choisi comme centre de la coordination sur le plan national. Quel honneur ! Mais aussi des trucs à préparer ! Aidez-zun peu : notamment pour la recherche d'un local à Melun.

## OISE

Il s'agit d'un beau pigeonnier à sauver. Le propriétaire accepte de ne pas le démolir si on peut l'aider à refaire la toiture. C'est aussi une expérience d'entraide du groupe d'intervention bénévole pour la sauvegarde d'architectures anciennes (G.I.B.S.) et de Maisons Paysannes de France, section de l'Oise.

Le chantier sera ouvert du 8 au 30 septembre, à 5 km de BEAUVAIS. Participation souhaitée : une, deux ou trois semaines. Age : plus de 18 ans. Assurance : 20 F. Hébergement assuré, apporter son matériel de couchage. Repas (bio) : participation symbolique aux frais. S'adresser : Courrier, M. R. BAYARD, 16, rue Desmont-Dupont, 92 Colombes. Téléphone (le soir) 242-72-31.

## TARN

A ceux qui veulent sauver la Vallée des Torrents et la Montagne Noire. Forêts saccagées, monuments celtiques non respectés, bien souvent, rivières polluées. Ecrivez ou passez nous voir. Maison du CLUB VILLEMAGNE SAINT-AMANCOIS, gd rue Maréchal-Soult, 81240 Saint-Amans-Soult.

## LOIN D'ICI

Urgent. Ecologistes, clowns, poètes, ethnologues, humoristes, médecins, hommes, femmes, passionnés, idéalistes...

Nous cherchons des FOUS DE MER pour vivre en commun sur un extraordinaire grand fort en Atlantique et protéger la vie dans ses expressions naturelles. Ecrire à J.L. POLLET, 189, rue de Fontenay, 94300 Vincennes.

## S.O.S. FORETS

La vénérable administration des Eaux et Forêts a été liquidée en 1964. Elle est remplacée par l'Office National des Forêts, « à vocation industrielle et commerciale ». Les « bradeurs » de l'O.N.F. ont transformé nos sylvies en « carrières à bois ». On coupe tout ce qui est vendable sans aucune retenue. Tout y passe.

Toutes les forêts françaises étant concernées par ce vandalisme, nous offrons à tous ceux qui veulent défendre les forêts et former des associations dans ce but, de leur envoyer gratuitement une importante documentation qui pourra les aider et leur faire connaître l'ensemble du problème.

« La SAUVEGARDE DES FORETS

SUD PICARDIE-VALOIS », 3, rue de Normandie, 60200 Compiègne.

## PRES DE BUGEY

Nous manifestons le 8 septembre à l'Isle-d'Abeau (cœur de la ville nouvelle) contre le béton que l'on veut nous obliger à mettre sur notre campagne. Ce n'est pas purement écologique mais c'est un peu ça. Refus des nuisances de l'aéroport de Satolas. Les centrales, c'est un peu en veilleuse. Cette manif est soutenue par les partis politiques de gauche (sic) et surtout par les chasseurs (le lendemain, c'est l'ouverture), regroupés en association !

Sept maires en principe en écharpe (même par beau temps) devraient être en tête pour demander l'abrogation de la loi dite Boscher qui crée ces villes nouvelles et la destruction de l'environnement.

Les écologistes sont cordialement invités à joindre leurs bannières aux nôtres. Il y a en ce moment quarante-sept constructions qui sont les premières du premier quartier en cours de réalisation à Villefontaine, ce qu'il faut voir à tout prix (...) Entre autre, en passant : des jardins ouvriers (ségrégation ?) seront créés avec — écoutez-bien, cher ami — des abris de jardin en béton où les ouvriers travaillant de nuit pourront se reposer le jour, car dans les logements collectifs ça est bruyant !... Heureuse époque où l'on résoud chaque problème particulier avec les techniques les plus modernes.

## CORBEIL

Communauté urbaine bientôt rurale, intéressée par des choses intéressantes. Pour mettre en pratique leurs théories, ils voudraient rencontrer du monde. Communauté de Saintry, 123, route de Melun, Saintry, 91100 Corbeil.

**SOUSSOUEOU :** Le combat continue. Le procès en diffamation intenté par le promoteur de la station de ski (toujours pas construite) contre le Comité de Défense se poursuivra le 3 octobre à Pau. Adhérez et soutenez le Comité, pour la défense de l'élevage et de la nature, Comité Soussoueu, « Champagne », Résidence de France, Pau - 64.

« Le Ver de Terre, librairie pas comme les autres, recherche adresse de communautés, types faisant de l'artisanat pour exposer et vendre, fumistes s'abstenir. » Le Ver de Terre, 165, rue de Bourgogne, 45000 Orléans.

Denis.

## DES ADRESSES QUE CHOISIR ?

133, avenue Félix-Faure, Paris-15<sup>e</sup>.

## AVORTEMENT

M.L.A.C.

34, rue Vieille-du-Temple  
75003 Paris - Tél. : 278-70-38

# VIVE L'EAU! VIVE L'EAU! QUI REND PROPRE & QUI REND BEAU



BARET